LA VIE SPIRITUELLE

témoins de la prière

EDITIONS DU CERF

AOUT-SEPTEMBRE 1960

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois

COMITÉ DE DIRECTION :

A. PLÉ, B. BRO, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

	La Vie Spirituelle seule	Avec Supplément trimestriel	Supplément seul
Un an.	13 N. F.	21 N. F.	10 N. F.
Six mois	6.50		
Étranger	15 N. F.	24 N. F.	11 N. F.
Belgique, 40, av. de la Renaissance, Bruxelles.	165 F. B.	265 F. B.	120 F. B.
Suisse, Éd. du Cerf, C.C.C.F. 2311, Genève . .	17 F. S.	28 F. S.	12,50 F. S.

LE NUMÉRO (FRANCE ET ÉTRANGER) : 1.80 NF

CHÈQUE POSTAL :
EDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

Abonnement spécial
pour les religieuses contemplatives :
8 N. F.

★

Adresser la correspondance à :

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53

PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IXe
TÉL. TAItbout 82-74, 52-39.

42e ANNÉE — N° 464 T. CIII — AOUT-SEPT. 1960

LA VIE SPIRITUELLE

Août-Septembre 1960
N° 464

Sur tes murs Jérusalem
J'ai placé des sentinelles
Jamais ni le jour, ni la nuit,
Elles ne se tairont.
Oh, vous qui faites souvenir Yahweh
Ne prenez point de repos
Et ne lui laissez point de repos
Jusqu'à ce qu'il rétablisse Sion
Et fasse d'elle la louange de la terre.

(Isaïe 62, 6-7.)

SOMMAIRE

TÉMOINS DE LA PRIÈRE

Les Pères de l'Église

Un chartreux : solitude et sainteté

Séminaristes en Algérie

Réponses à une enquête

« Avant même qu'ils crient vers moi, je les exaucerai » (Is 65, 24). Séminaristes combattants, Chartreux, Pères de l'Église, chacun nous redit que Dieu est le maître de la prière. Ces pages sont à la fois terribles et consolantes, parce qu'elles sont vraies.

Après toutes les études poursuivies au long de cette année, il était bon de rappeler la réalité qu'elles engagent. Il ne peut jamais s'agir de choses en l'air quand il y va de la prière... Il s'agit toujours finalement de découvrir notre faiblesse, et c'est terrible ; et d'apprendre à s'appuyer sur la prévenance de Dieu et c'est le salut, merveilleux.

On se défend mal d'un certain vertige en lisant ce témoignage d'un chartreux. Vertige salutaire. Rien ne pouvait mieux dissiper tout rêve que cette confrontation de « l'idéal » et de « la réalité ». C'est bien le chemin de la perfection, peu d'exemples nous l'auront mieux manifesté.

Et *pourtant, n'est-ce pas finalement le même chemin que celui de ces séminaristes? La même découverte de la réalité... à travers leur faiblesse et leur solitude, la détresse des autres, et l'événement, incompréhensible en dehors de la volonté de Dieu. Ce sont toujours les mêmes complicités divines qui nous poussent à la prière. Et c'est toujours la même conversion qui à chaque étape l'accompagne : apprendre à écouter un autre.*

Plus de mille séminaristes interrogés, un très grand nombre ont répondu. Contrairement à notre enquête sur le bréviaire (voir mai 1960), les questions ici restaient très générales et laissaient grande liberté à la réponse. Inutile d'en souligner l'intérêt exceptionnel. Des hommes de Dieu interrogés en pleine guerre, dans des situations les plus diverses : comptable, chauffeur, radio, fourrier, secrétaire ou instituteur, combattant aux avant-postes. Des clercs obligés de vivre une vie la plus laïque qui soit. Des hommes de l'évangile obligés de faire la guerre. Et des êtres en pleine période de formation cléricale conduits par l'Esprit de Dieu à découvrir une autre formation : celle de la vie... Cette situation limite les a obligés à des réponses qui livrent l'essentiel et surtout à des réponses nées dans la découverte vivante du quotidien. Et c'est pourquoi nous y découvrons exactement les mêmes lois que chez les Pères de l'Église, et les mêmes cheminements qui sont nôtres, chaque jour.

★

Ainsi *se trouve au mieux résumé tout ce que nous avons étudié au long de cette année. Nous retrouvons dans le tissu vivant de ces témoignages chaque grand moment de notre étude :*

1. *Les deux fondements dogmatiques de toute prière chrétienne : la Providence, et la certitude d'un Dieu qui, par amour, nous devance et fait place à notre prière dans son plan (cf.* La Vie Spirituelle, *nov. 1959, janv. 1960). La média-

tion du Christ, gage que nous sommes déjà exaucés (cf. oct. et nov. 1959, janv. et juill. 1960).

2. La connexion de la prière avec tout l'organisme des vertus, et spécialement les vertus théologales (cf. déc. 1959, janv. 1960). Et si, délibérément, nous n'avons pas consacré d'études aux méthodes de prière, les lettres des séminaristes confirmeront assez notre raison. Il n'est pas de meilleure méthode que de suivre le mouvement des vertus théologales, attentives à la vie du Christ, notamment dans la prière de l'Église. Tout le reste n'est que secondaire.

3. La valeur pédagogique et purificatrice de la prière, si elle est fidèle (nov. 1959).

4. Ses difficultés et ses étapes (cf. oct. et nov. 1959, juin et juill. 1960).

5. Le rôle éducateur de l'Église, et le double jeu de cette pédagogie : intérieure et extérieure (avril et mai 1960).

6. Enfin la nécessité des maîtres spirituels et du prochain, signe choisi par Dieu pour chacun de nous (janv. 1960 et tous les autres articles sur les maîtres spirituels).

Voir en page 3 de couverture la liste des articles que vous trouverez à partir d'octobre dans *La Vie Spirituelle* sur

LA FOI

Cette série commencera par le numéro spécial consacré aux problèmes et difficultés des études

LES PÈRES DE L'ÉGLISE TÉMOINS DE LA PRIÈRE

Les pensées de notre cœur

La vraie prière n'est pas dans les paroles de notre bouche, mais les pensées de notre cœur. En effet les cris les plus pénétrants aux invisibles oreilles de Dieu ne viennent pas de nos paroles, mais de nos désirs. Si nous demandons la vie éternelle seulement de bouche sans la désirer de cœur, nous nous taisons tout en criant. Mais si nous la désirons de cœur, quand même notre bouche serait muette, nous crions en nous taisant. Ainsi donc le désir tout intérieur possède une voix secrète, qui ne parvient pas aux oreilles humaines et pénètre cependant l'oreille du créateur (*Saint Grégoire le Grand, Morales,* L. 22, 17, 43).

Cette prière, qui passe l'esprit de l'homme, ne comporte ni son de parole, ni mouvement de langue, ni prononciation de mots; elle jaillit à plein, comme d'une source très abondante, de l'âme remplie de lumière céleste, non par la voie étroite des mots humains, mais tout à la fois; l'âme qui l'éructe ainsi vers le Seigneur lui offre en un très court instant ce qu'il lui serait difficile, une fois revenue à elle, de développer par des pensées et de traduire par des mots. — Cette prière ne s'embarrasse d'aucune image, elle ne s'exprime point par la parole; elle jaillit dans un élan tout de feu, une impétuosité d'esprit insatiable.

Ravie hors des sens et de tout le visible, c'est par des gémissements inénarrables et des soupirs que l'âme se répand devant Dieu (*Cassien, Conf.*, 9, 25, et *Conf.*, 10, 11).

Quand dans le transport de la charité, l'esprit émigre vers Dieu, il ne conserve aucun sentiment ni de lui-même ni d'aucune réalité existante. Tout illuminé de la lumière infinie de Dieu, il devient insensible à tout ce qui n'existe que par elle. Ainsi l'œil cesse de voir les étoiles quand le soleil se lève (*Maxime le Confesseur, Centuries sur la charité*, I, 10).

Quand vous serez parvenu dans votre oraison au-dessus de toute autre joie, alors en toute vérité vous aurez trouvé l'oraison (*Évagre le Pontique, Traité de l'Oraison*, C. 153).

On dit qu'en Égypte nos frères font des prières fréquentes, mais très brèves et en quelque sorte lancées vers le ciel, de peur que l'attention si nécessaire à celui qui prie n'en vienne à s'émousser et à s'éteindre s'il fallait la tenir trop longtemps en état de veille. Par là aussi ils montrent assez que, s'il ne faut pas fatiguer cette attention quand elle ne peut pas se prolonger, il faut aussi ne pas l'interrompre subitement quand elle peut se soutenir. Ne mettons donc pas dans l'oraison beaucoup de paroles, mais mettons-y beaucoup de prière, si notre ferveur persévère. Car parler beaucoup, c'est faire dans l'oraison une chose nécessaire avec des paroles superflues ; mais prier beaucoup, c'est frapper longtemps avec un pieux mouvement du cœur à la porte de celui que nous prions. En général, la prière est faite de gémissements plus que de discours, de pleurs plus que de paroles. Dieu met nos larmes en sa présence, et nos gémissements ne sont pas ignorés de celui qui a tout créé par sa parole et n'a pas besoin des paroles humaines (*Saint Augustin, Lett.* 130 à Proba, veuve, 10, 20).

Car, nous le pensons, il n'est pas nécessaire de ranimer par nos paroles la mémoire de Dieu : il connaît, même si nous ne demandons rien, ce dont nous avons besoin. Qu'est-ce à dire ? Nous devons ne pas mettre l'essentiel de la prière dans les formules, mais plutôt dans l'intention de l'âme, et attribuer sa puissance aux actions vertueuses qui composent notre vie (*Saint Basile, Hom.* 5 sur la martyre Julitta, n. 3).

Nous aussi, appelés à devenir semblables aux anges, ne l'oublions pas, nous balbutions déjà le cantique céleste en l'honneur de Dieu et préludons aux fonctions qui feront notre gloire future (*Tertullien, De la prière,* C. 3).

" *En mon nom* "

Tout ce que vous demanderez, je le ferai (Jn 14, 14). Réveillez votre attention, homme fidèle, et écoutez avec soin ces paroles : *en mon nom* ; car en disant : *Tout ce que vous demanderez,* il ne dit pas : De quelque manière que vous demanderez, mais : *en mon nom.* Celui donc qui nous a promis un si grand bienfait, comment s'appelle-t-il? Le Christ Jésus; Christ signifie roi, Jésus signifie sauveur. Évidemment ce n'est pas un roi quelconque qui nous sauvera, mais un roi sauveur; et dès lors tout ce que nous demandons de contraire aux intérêts de notre salut, nous ne le demandons pas au nom du sauveur. Et pourtant il est le sauveur, non seulement quand il fait ce que nous demandons, mais encore quand il ne le fait pas; car il se montre bien plus encore sauveur quand il ne fait pas ce qu'il voit que nous demandons contre notre salut. Le médecin sait bien ce que le malade demande dans l'intérêt ou contre l'intérêt de sa santé; et s'il refuse d'accorder au malade les choses nuisibles qu'il demande, c'est pour le bien de sa santé (*Saint Augustin, Traité,* 73, 3. Sur l'Évangile de saint Jean).

La prière qui n'est pas faite au nom du Christ, non seulement ne peut effacer le péché, mais tourne elle-même au péché, parce qu'elle n'est point faite au nom du médiateur de Dieu et des hommes, de Jésus-Christ homme et prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec (*Saint Augustin, Sur le Psaume 108,* 9).

Dieu ne pouvait faire aux hommes un don plus magnifique que de leur accorder pour Tête son propre Verbe par lequel il a créé toutes choses, et de les associer à cette Tête comme ses

membres, afin qu'il soit tout à la fois Fils de Dieu et fils d'homme, un seul Dieu avec le Père, un seul homme avec les les hommes; afin qu'en adressant à Dieu nos prières nous n'en séparerions pas le Christ, et que le Corps du Christ offrant ses prières ne soit point séparé de sa Tête; afin que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, unique Sauveur de son Corps, prie pour nous, prie en nous et reçoive nos prières. Il prie pour nous comme notre prêtre; il prie en nous comme notre Tête; il reçoit nos prières comme notre Dieu. Réalisons donc qu'en lui, c'est nous qui parlons, et qu'en nous c'est lui qui parle... Dans sa condition de Dieu il reçoit les prières; dans sa condition de serviteur, lui-même prie : là Créateur, ici créature, lui-même n'étant pas changé, mais assumant une créature corruptible et faisant de lui et de nous un seul homme. Tête et Corps. C'est à lui, par lui, en lui que nous adressons nos prières, nous parlons avec lui et il parle avec nous; nous parlons en lui et il dit en nous la prière de ce psaume qui est intitulé : *Prière de David.* Car Notre-Seigneur est fils de David selon la chair, mais selon sa divinité Seigneur de David, Créateur de David, — et non seulement antérieur à David, mais même à Abraham duquel est né David; et même antérieur à Adam duquel sont nés tous les hommes; et même antérieur au ciel et à la terre, qui contiennent toute créature! Que personne donc, en entendant ces paroles, ne dise : ce n'est pas le Christ qui les prononce. Qu'il ne dise pas non plus : ce n'est pas moi. S'il se sait appartenir au Corps du Christ, il doit dire à la fois : c'est le Christ qui parle, et : c'est moi qui parle. Ne dis rien sans lui, il ne dira rien sans toi.

Tu as crié dans les jours de ta vie, et ta vie est passée; un autre t'a succédé et a crié pendant sa vie : toi ici, un autre là, un troisième ailleurs, c'est ainsi que le Corps du Christ crie durant tout le jour, ses membres disparaissant et se succédant. Comme un seul homme il s'étend jusqu'à la fin des temps (*Saint Augustin, Sur le psaume 85,* 1, 5).

Comment prier

SE PRÉPARER

« Priez sans relâche » (1 Thess 5, 17). Celui-là prie peu, qui ne prie que lorsqu'il est à genoux. Mais celui qui, à genoux, s'abandonne à toutes les distractions, ne prie pas du tout. Aussi faut-il se mettre, avant la prière, dans les dispositions que l'on veut avoir en s'y livrant ; car c'est une loi fatale, que les dispositions de l'âme dépendent alors de l'état qui l'a précédé (*Cassien, Conf.*, 10, 14).

Tout ce que nous avons dans l'esprit avant l'heure de l'oraison nous est fatalement représenté par la mémoire tandis que nous prions. Tels nous voulons être dans la prière, tels il nous faut rendre auparavant... Voilà pourquoi toutes idées étrangères dont nous ne voulons pas être importunés durant la prière, doivent être bannies avec un soin empressé du sanctuaire de notre cœur dans le temps qui la précède (*Cassien*, Conf., 9, 3).

Quand Moïse voulut s'approcher du buisson ardent, il en fut empêché tant qu'il n'eut pas quitté ses chaussures. Et toi, qui veux voir celui qui dépasse toute pensée et tout sentiment, tu ne te dégagerais pas de toute notion sensible ? (*Evagre le Pontique, Traité de l'oraison*, n. 4).

AVEC SILENCE

La contemplation ne peut jamais s'allier avec le trouble, et l'âme agitée n'est pas capable de voir ce que, même étant tranquille, elle a peine à atteindre. On ne peut pas voir le rayon du soleil lorsque les nuages en mouvement couvrent la surface du ciel ; et de même l'eau d'une fontaine, si elle est agitée, ne reflète plus l'image de celui qui s'y mire, alors que, tranquille, elle la reproduirait parfaitement ; car si l'eau remue, la ressemblance de l'image disparaît (*Saint Grégoire le Grand, Morales*, L. 5, 45, 82).

J'ai bien quitté les occupations du monde, sources de milliers de maux, mais je n'ai pu encore m'abandonner moi-même. Je suis pareil à ceux qui sur mer, dans l'ignorance de la traversée, éprouvent embarras et nausées ; mécontents de la grosseur du vaisseau qui leur paraît donner trop de prise au roulis, et passant de là sur une barque ou une chaloupe ils éprouvent partout embarras et nausées, car le dégoût et la bile les ont accompagnés.

Il en va ainsi pour nous. Emportant avec nous les passions, nos locataires, nous sommes partout avec les mêmes troubles, si bien que nous n'avons pas gagné grand-chose à la solitude. — Ce qu'il faudrait faire, bien sûr... (*Saint Basile de Césarée, Lettre à saint Grégoire,* 2, A-B).

Qui pense prier en amassant chagrins et rancunes, ressemble à celui qui puise de l'eau et la verse dans un tonneau percé (*Évagre le Pontique, Traité de l'oraison*).

Comment voulez-vous que Dieu vous entende, puisque vous ne vous entendez pas vous-même? Vous voudriez que le Seigneur se souvienne de vous et de votre prière, alors que vous vous oubliez vous-même? (*Saint Cyprien, De l'oraison dominicale,* L. 31).

MÉRITER D'ÊTRE ÉCOUTÉ

Nos prières montent rapidement vers Dieu, quand le mérite de nos actions les élève vers lui. Ainsi l'ange Raphaël donna assistance à Tobie qui priait toujours et toujours agissait... Dieu promet d'assister, d'écouter et de secourir ceux qui, arrachant de leurs cœurs les nœuds de l'injustice et distribuant des aumônes aux serviteurs de Dieu, selon les préceptes qu'il a donnés, méritent, par leur docilité à écouter ses ordres, d'en être à leur tour écoutés (*Saint Cyprien, De l'oraison dominicale,* 32).

Un frère vint trouver l'abbé Silvain sur le mont Sinaï, et voyant les frères travailler, il dit à l'ancien : *Ne travaillez pas pour la nourriture qui périt* (Jn 6, 27) ; *car Marie a choisi la bonne part* (Lc 10, 42). L'ancien dit à son disciple : Zacharie,

donne un livre au frère et mène-le dans une cellule où il n'y a rien. Quand donc arriva la neuvième heure, il regarda à la porte si on l'enverrait chercher pour le repas. Et comme personne ne l'appelait, il se leva, vint trouver l'ancien et lui dit : Abbé, est-ce que les frères n'ont pas mangé aujourd'hui ? L'ancien répondit : Si, ils ont mangé. Il poursuivit : Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? L'ancien répondit : Parce que tu es un homme spirituel et que tu n'as pas besoin de cette nourriture ; mais nous qui sommes des êtres de chair, nous voulons manger, et nous travaillons pour cela ; tu as choisi la bonne part, toi qui lis tout le jour et ne veux pas prendre de nourriture matérielle. Ayant entendu cela, le frère exprima son regret, disant : Pardonne-moi, Abbé. L'ancien lui dit : Marie a absolument besoin de Marthe ; car c'est même grâce à Marthe que Marie reçoit des éloges (*Apophtegmes des Pères, De l'abbé Silvain,* 5).

L'âme est le visage intérieur de l'homme, par lequel nous sommes reconnus et aimés de notre créateur. En sorte que lever ce visage vers Dieu (cf. Jb 11, 15), c'est élever notre âme vers lui par l'ardeur de l'oraison. Mais ce visage levé est couvert de taches, la conscience accuse alors l'âme de fautes, et son espoir confiant est brisé sur-le-champ, dans la ferveur de la prière le souvenir de péchés pas encore surmontés vient la tourmenter. L'âme en effet n'a pas confiance qu'elle obtiendra ce qu'elle désire, lorsqu'elle se souvient qu'elle ne veut pas encore faire ce que Dieu lui demande... En ce cas, voici quel est le remède salutaire : lorsque l'âme se fait des reproches au souvenir de ses fautes, qu'elle commence dans l'oraison par pleurer ses errements, afin que lavant ainsi ses fautes dans ses larmes, son visage apparaisse pur aux yeux du Créateur quand elle le priera (*Saint Grégoire le Grand, Morales,* L. 10, 15, 27).

Priant en pénitent pour lui-même, Job a mérité d'être exaucé d'autant plus vite qu'il a intercédé pour les autres. Car celui qui prie aussi pour les autres rend plus efficaces les prières qu'il fait pour lui-même (*Saint Grégoire le Grand, Morales,* L. 35, 11, 21).

NE PAS CRAINDRE LE COMBAT

Les frères l'interrogeaient encore ainsi : Père, quelle est dans la vie la vertu qui exige le plus d'effort? Il leur répondit : Croyez-moi, j'estime qu'il n'y a rien qui demande plus d'effort que de prier Dieu. Car chaque fois que l'homme veut prier, les ennemis cherchent à l'en détourner; ils savent en effet qu'on ne peut résister que si l'on prie Dieu. Et quelque genre de vie vertueuse que l'homme poursuive, il trouvera son repos s'il y persévère; quant à la prière, elle réclame le combat jusqu'au dernier soupir (*Apophtegmes des Pères, De l'abbé Agathon,* 9).

Mais il faut d'abord que celui qui s'approche du Seigneur... se fasse violence pour prier, quand il n'a pas encore reçu de l'Esprit le don de prière. Dieu le voyant ainsi lutter et se faire violence pour le bien, même à contrecœur, lui donne la véritable prière du Christ, il lui donne des entrailles de miséricorde, une vraie bénignité : en un mot, il lui réserve le fruit de l'Esprit (*Pseudo-Macaire,* Hom. 13).

Parfois à peine appliqué à l'oraison tu prieras bien; d'autres fois après de longs efforts tu n'atteindras pas le but. C'est pour que tu cherches davantage et que ta conquête ensuite soit inviolable (*Évagre le Pontique, Traité de l'oraison*).

PRIER « COMME IL FAUT »

S'il est donné à qui demande, si celui qui cherche trouve, et s'il est ouvert à celui qui frappe, quand donc on ne reçoit point, qu'on ne trouve point et qu'il n'est point ouvert, c'est que, apparemment, on n'a ni bien demandé, ni bien cherché, ni bien frappé (*Saint Jérôme, Commentaires sur l'Évangile de saint Matthieu,* L. I, c. 7, v. 7).

Il ne suffit pas de prier : on doit prier comme il faut et demander ce qu'il faut. Même si nous étions capables de comprendre ce qu'il faut demander, ce ne serait pas assez si nous n'ajoutions pas : comme il faut. Et à quoi servirait : comme il faut, si nous ne savions pas demander ce qu'il faut? De ces deux exi-

gences, l'une, c'est-à-dire ce qu'il faut, est satisfaite par les paroles de la prière; l'autre, comme il faut, est constituée par l'attitude de l'orant. Voici par exemple ce qu'il faut demander : Demandez les grandes choses, et les petites vous seront données par surcroît. Demandez les biens célestes, et les biens terrestres vous seront donnés par surcroît (cf. Mt 6, 33). Priez pour ceux qui vous calomnient (cf. Mt 5, 44). Demandez au Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson (Mt 9, 38). Demandez à ne pas entrer en tentation (Lc 22, 40). Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver ni le jour du sabbat (Mt 24, 20). Lorsque vous priez, ne bavardez pas (Mt 6, 7). Et ainsi de suite. Et voici pour la manière de prier : Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant les mains saintes, sans colère et sans discussion. De même les femmes, en vêtements propres, parées avec pudeur et modestie, sans avoir les cheveux tressés, sans porter d'or ni de perles, ni de vêtements magnifiques, mais, ainsi qu'il convient aux femmes, annonçant la piété par les bonnes œuvres (1 Tm 2, 8 ss.). De même voici qui nous enseigne la manière de prier : Si donc tu présentes ton offrande sur l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère; puis, revenu, présente ton offrande (Mt 5, 23) (*Origène, De la prière,* C. 2, n. 1).

Les causes qui nous font exaucer sont diverses, vous en avez dans la plénitude de cette foi qui est comparée au grain de sénevé : vous direz à cette montagne : passe de cet endroit à cet autre; et elle y passera, et rien ne vous sera impossible (Mt 17, 19). Une autre dans l'assiduité de la prière : cette persévérance qui ne se lasse pas de demander, le Seigneur l'appelle importunité : En vérité, je vous le dis, si l'amitié ne le décide, l'importunité du moins le fera lever et donner à son ami tout ce dont il a besoin (Lc 11, 8). Une autre dans l'aumône : Dépose, dit-il, ton aumône dans le cœur du pauvre, et elle priera pour toi au jour de la tribulation (Si 29, 15). Une autre dans l'amendement de la vie et les œuvres de miséricorde, selon cette parole : Brisez les chaînes de l'impiété, ôtez les fardeaux qui accablent (Is 58, 6); et après quelques mots où il flagelle la stérilité d'un jeûne inefficace, le prophète ajoute : Alors tu appelleras, et le Seigneur t'exaucera; tu crieras, et il dira : Me voici (*Ibid.*, 9). Quelquefois enfin c'est l'excès de la tribulation qui nous fait exaucer : témoin ces paroles : Dans la détresse

j'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé (Ps 119, 1); et encore : Ne maltraitez pas l'étranger, car s'il crie vers moi, je l'exaucerai, parce que je suis miséricordieux (Ex 22, 21, 27). Vous voyez que de manières d'obtenir la grâce d'être exaucé. Personne donc, pour accablant que soit le témoignage de sa conscience, ne doit se laisser décourager, lorsqu'il s'agit d'obtenir le salut et les biens éternels (*Cassien, Conf.*, 9, 34).

... MAIS DANS LA LIBERTÉ

Des exemples nous font comprendre que rien n'est prescrit relativement à l'attitude du corps dans la prière, pourvu que l'âme soit attentive en présence de Dieu. Nous prions debout, ainsi qu'il est écrit : *Le publicain se tenait debout à distance* (Lc 18, 13); nous prions à genoux, comme nous le lisons dans les Actes des Apôtres (Ac 7, 59; 20, 36); nous prions assis, suivant l'exemple de David et d'Elie (2 R 7, 18; 3 R 18, 42). Et si nous ne pouvions pas prier étant couchés, il ne serait pas écrit dans les psaumes : *Chaque nuit ma couche est baignée de mes larmes, mon lit est arrosé de mes pleurs* (Ps 6, 7). Celui qui veut se livrer à la prière prend la position extérieure qui lui paraît la plus appropriée suivant la circonstance pour aider les affections de l'âme. Lorsque, sans le chercher, il survient en vous le besoin de prier, c'est-à-dire lorsque tout à coup il vous vient à l'esprit une inspiration qui éveille en vous le goût de la prière par des gémissements inénarrables, en quelque situation que vous vous trouviez, ne différez nullement la prière pour chercher où vous retirer, où vous mettre debout, où vous prosterner. L'application de l'esprit se fait une solitude, et souvent même on oublie comment on était orienté et quelle était l'attitude de notre corps lorsque nous est venu ce besoin de prier (*Saint Augustin, Sur diverses questions, à Simplicien*, L. 2, quest. 4).

Quand prier

UN TEMPS

Pour ce qui est des heures de la prière, rien n'a été prescrit, sinon qu'il faut prier en tout temps et en tout lieu. Mais comment *en tout lieu* (1 Tm 2, 8). En tout lieu, dit l'Apôtre, où l'occasion s'en présente, ou bien où la nécessité vous y oblige... Quant au temps de la prière, il ne sera pas inutile d'observer certaines heures, je veux dire ces heures qui, d'après l'usage reçu, partagent la journée; tierce, sexte, none, heures qui sont le plus souvent mentionnées dans l'Écriture. L'Esprit-Saint descendit sur les apôtres assemblés à la troisième heure. Le jour où Pierre eut cette vision du vaisseau céleste représentant la communauté de l'Église, il était monté sur la maison à la sixième heure. Le même était allé avec Jean dans le temple à la neuvième heure, lorsqu'il rendit la santé au paralytique... Ne prions pas moins de trois fois par jour en l'honneur du Père, du Fils et du Saint-Esprit, à qui nous devons ce que nous sommes; et cela en dehors de nos prières d'obligation, que sans aucun signal nous devons faire le matin et le soir. Mais encore il convient que les fidèles ne prennent pas leur nourriture et n'aillent pas au bain avant d'avoir prié. Car l'esprit doit être purifié et nourri avant le corps, et les choses célestes passent avant les choses terrestres (*Tertullien, De la prière,* C. 23).

Il faut déterminer et régler un certain nombre d'heures pour vous occuper plus spécialement de Dieu. Le mieux est de consacrer à cette occupation le temps du matin, c'est-à-dire la meilleure partie du jour, et soutenant les combats du Seigneur chaque jour jusqu'à la troisième heure, vous exercer comme dans un gymnase à une lutte spirituelle. Chaque jour à des heures fixées, priez dans le lieu le plus retiré de votre maison en tenant votre chambre fermée. Faites-vous dans Rome même un désert, et un peu à l'écart de tout le monde unissez-vous plus intimement à Dieu; puis rendue aux regards des vôtres, montrez quel fruit vous avez retiré de la lecture et de l'oraison. Dans cette

solitude, votre principale occupation doit être de nourrir votre âme des pages divines, et de la rassasier en quelque sorte de cette nourriture substantielle, autant qu'elle peut en avoir besoin pendant toute la journée. Lisez l'Écriture sainte en vous souvenant toujours qu'elle est la parole de Dieu, qui exige non seulement la connaissance, mais l'accomplissement de sa loi. Il ne sert en effet de rien d'apprendre ce qu'on doit faire sans le réaliser. Vous ferez usage de cette lecture divine en employant comme un miroir dans lequel l'âme considère en quelque sorte son image pour corriger ce qu'il y a de vicieux et orner davantage ce qui est beau. Que votre lecture soit fréquemment interrompue par la prière, et que votre âme, sans cesse attachée à Dieu, soit enflammée par une intelligente alternative de ces saintes œuvres (*Pelage, Épître à Démétriade,* 23).

Quand vous vous mettez à table et commencez de rompre le pain, ayant tracé sur lui un triple signe de croix, rendez grâces ainsi : « Nous vous rendons grâces, ô notre Père, pour votre sainte résurrection, que vous nous avez manifestée par votre Fils Jésus ; et comme ce pain, qui est sur cette table, dispersé jadis en ses éléments, a été rassemblé pour devenir un, que de même votre Église soit rassemblée des extrémités de la terre en votre royaume, parce qu'à vous appartient la puissance et la gloire dans les siècles des siècles. Amen. » Cette prière, vous devez la dire quand vous rompez le pain, vous disposant à manger ; et quand vous le mettez sur la table et que vous allez vous asseoir, dites en entier le *Pater Noster* (*Saint Athanase, De la virginité,* 13).

.. TOUT LE TEMPS

Est-il possible de fixer son esprit en tout temps et toujours et comment y arriver ? Rép. Que ce soit possible, l'Écriture le prouve : *Mes yeux sont sans cesse vers le Seigneur* (Ps 24, 15) et *Je voyais le Seigneur devant moi sans cesse, parce qu'il est à ma droite, afin de ne pas chanceler* (Ps 15, 8) (*Saint Basile, Règles moins développées,* Quest. 202).

Ne savons-nous pas à quels refrains de théâtre, légers et souvent obscènes, les ouvriers livrent leur cœur et leur voix, sans que leurs mains abandonnent la tâche ? Qu'est-ce donc qui

empêche le serviteur de Dieu de méditer la loi du Seigneur en travaillant des mains, et de chanter le nom du Très-Haut (cf. Ps 1, 2; 12, 6), pourvu qu'il ait eu des loisirs consacrés à apprendre ce qu'il retrouvera de mémoire? (*Saint Augustin, Sur le travail des moines,* C. 17, n. 20).

Passant toute notre vie comme en une fête, persuadés que Dieu est toujours partout, nous labourons en chantant, nous mangeons au chant des hymnes, et de même nous nous livrons à toutes les occupations de notre vie en priant (*Clément d'Alexandrie, Stromates,* VII, 7, 35).

Celui donc qui prie le Seigneur, qu'il n'attende pas les temps pour ainsi dire déterminés, qu'il sache qu'il n'existe pas de temps fixés pour prier le Seigneur, mais qu'il y soit toujours occupé. Que nous mangions ou que nous buvions, annonçons le Christ, interrogeons le Christ, pensons au Christ, parlons du Christ; que le Christ soit toujours dans notre cœur, toujours sur nos lèvres... Que celui qui demande, demande toujours; et s'il ne prie pas toujours, que toujours du moins il ait l'âme prête à prier (*Saint Ambroise, Serm.* 16, 18).

O femme! (Mt 15, 28) Dieu dit : « O femme! » Écoutez tous, vous qui ne savez pas encore prier. Quand je dis à quelqu'un : Priez Dieu, conjurez-le, suppliez-le; on me répond : Je l'ai prié une fois, deux fois, trois fois, dix fois, vingt fois, et je n'ai jamais rien reçu. Ne cessez pas, mon frère, jusqu'à ce que vous ayez reçu; la fin de la prière, c'est le don de ce qu'on a demandé. Cessez quand vous avez reçu, ou plutôt ne cessez pas, même alors persévérez encore. Si vous n'avez pas reçu, demandez pour recevoir; si vous avez reçu, rendez grâces pour ce que vous avez reçu. Une foule de personnes entrent dans l'église, y récitent des milliers de versets en guise de prière et s'en vont, ne se doutant pas de ce qu'elles ont dit : ce sont les lèvres qui remuent mais le cœur n'entend pas. Comment! Tu n'entends pas toi-même ta prière, et tu veux que Dieu l'entende? J'ai fléchi, dis-tu, les genoux : mais ta pensée s'était envolée dehors; ton corps était dans l'église, mais ton esprit, par la ville; ta bouche récitait la prière, mais ta pensée supputait des intérêts d'argent, s'occupait de contrats, d'échanges, de terrains, de domaines à acquérir, de réunions avec des amis. Le démon est malin, il sait que la prière est ce qui avance le plus nos progrès; c'est alors

qu'il fond sur vous. Souvent nous sommes étendus sur le dos dans notre lit, sans penser à mal ; mais si nous venons pour prier, c'est alors qu'il nous envoie mille et une pensées pour nous chasser de l'église les mains vides... Quoique vous soyez hors de l'église, dites, criez : « Ayez pitié de moi. » Ne vous contentez pas de remuer les lèvres, criez par la pensée. Ceux mêmes qui se taisent sont entendus de Dieu. Ce qui importe, ce n'est pas le lieu, mais un commencement de correction... Vous êtes au bain, priez ; en voyage, dans votre lit, en quelque endroit que vous soyez, priez. Vous êtes le temple de Dieu, ne vous préoccupez pas du lieu ; la volonté seule est nécessaire. En présence du juge, priez! le juge s'irrite, priez (*Saint Jean Chrysostome, Hom.* 10, *Sur le renvoi de la Chananéenne*).

Comme les œuvres de la vertu et l'accomplissement des préceptes font partie de la prière, il prie sans cesse celui qui unit la prière aux œuvres obligatoires et les œuvres louables à la prière. Ainsi seulement nous pouvons regarder comme réalisable le « Priez sans cesse » (1 Th 5, 17). Il revient à envisager toute la vie du saint comme une seule grande prière, dont ce qu'on nomme habituellement la prière n'est qu'une partie ; et celle-ci ne doit pas se faire moins de trois fois par jour (*Origène, De la prière,* C. 12, 2).

Le jour n'oublions pas nos stations, la nuit pensons à nos vigiles. C'est sous les armes de la prière que nous avons à défendre l'étendard de notre chef. Attendons en priant le signal que donnera la trompette de l'ange. Tous les anges prient, eux aussi. Toutes les créatures prient. Les troupeaux et les bêtes des bois prient en fléchissant les genoux ; et quand ils sortent de leurs étables ou de leurs antres, ils lèvent la face vers le ciel en le saluant de leurs mugissements, à leur manière. Les oiseaux eux aussi à leur réveil s'élancent vers le ciel ; à la place de mains, ils étendent leurs ailes en croix et gazouillent quelque chose qui ressemble à une prière. Que dirai-je de plus sur ce devoir de la prière ? Notre-Seigneur lui-même a prié, lui à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles (*Tertullien, De la prière,* C. 29).

AU MILIEU DE LA NUIT, JE ME SUIS LEVÉ

Paul et Silas nous ont enseigné que le milieu de la nuit devait être consacré à la prière selon ce que nous racontent les Actes : *Vers le milieu de la nuit, Paul et Silas chantaient des hymnes à Dieu* (Ac 16, 25). Et le psalmiste parle ainsi : *Au milieu de la nuit je me suis levé pour confesser la justice de vos jugements* (Ps 118, 62). Et à nouveau il nous faut devancer l'aurore et nous lever pour la prière, afin que le jour ne nous saisisse pas dans le sommeil et au lit, selon le mot du psalmiste : *Mes yeux ont devancé l'aurore pour méditer vos paroles* (Ps 118, 148). Ceux qui ont décidé de mettre leurs soins à procurer la gloire de Dieu et de son Christ ne doivent laisser passer aucun de ces moments (*Saint Basile, Règles plus développées,* Rép. à la question 37, 5).

Au milieu de la nuit vous vous éveillerez et vous célébrerez les louanges du Seigneur votre Dieu. C'est en effet à cette heure que notre Seigneur est ressuscité des morts et a chanté les louanges de son Père, et c'est pourquoi il nous a enjoint de chanter Dieu à cette heure. En vous levant dites d'abord ce verset : *Je me suis levé au milieu de la nuit pour vous louer à cause des jugements de votre justice* (Ps 118, 62). Priez et mettez-vous à dire le psaume 50 jusqu'au bout. Dites autant de psaumes que vous pourrez le faire debout; et à chaque psaume dites une oraison et faites une génuflexion, en confessant à Dieu vos fautes avec larmes et en lui demandant de vous pardonner. Tous les trois psaumes dites Alleluia. S'il y a des vierges avec vous, qu'elles aussi psalmodient, et dites l'oraison l'une après l'autre. Le matin dites le psaume *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo. Sitivit in te anima mea* (Ps 62, 2). Et à la pointe du jour : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino* (Dn 3, 57); *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre, bonne volonté aux hommes* (Lc 2, 14). Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, etc. (*Saint Athanase, De la virginité,* 20).

Aussi, que la nuit ne soit pas comme une part de choix réservée au sommeil. N'admets pas que l'insensibilité du sommeil rende inutile la moitié de ta vie. Partage le temps de la nuit entre le sommeil et la prière (*Saint Basile, Sur la martyre Julitta,* Hom. 5, 4).

Qu'est-ce-que Dieu refusera?

Qu'est-ce que Dieu refusera à une prière qui lui est adressée en esprit et vérité, lui qui la commande ? Ce que nous lisons, entendons et voyons sont autant de preuves de son efficacité... La prière est la seule puissance qui l'emporte sur Dieu. Mais le Christ ne lui a laissé aucun pouvoir pour le mal ; toute sa vertu est faite pour le bien. C'est pourquoi elle ne sait que ressusciter les âmes des défunts, fortifier les faibles, guérir les malades, chasser les démons, ouvrir les prisons et briser les chaînes des innocents. La prière efface les péchés, repousse les tentations, arrête le glaive de la persécution ; elle console les faibles et réjouit les forts ; elle guide les pas du voyageur, apaise les tempêtes et frappe les brigands de stupeur ; elle nourrit les pauvres et modère les riches ; elle relève ceux qui sont tombés, raffermit ceux qui chancellent et soutient ceux qui résistent. La prière est le rempart de la foi, notre armure et notre bouclier contre l'ennemi qui nous guette de toutes parts. Ne marchons donc jamais désarmés (*Tertullien, De la prière,* C. 29).

On ne peut jamais obtenir ce qui n'a pas été prédestiné ; mais tout ce qui se fait à la prière des saints, Dieu a décidé d'avance qu'il l'accorderait à leur prière. La prédestination au royaume éternel est elle-même réglée de telle sorte par le Dieu tout-puissant, que les élus qui y parviennent par leurs efforts n'obtiennent par leurs prières que ce que Dieu, de toute éternité, a résolu de leur donner (*Saint Grégoire le Grand, Dialogues,* Préf. 1, 8).

C'est un admirable exemple d'une sincère conversion, que le larron obtienne si vite son pardon et que la grâce dépasse même la prière ; *car toujours le Seigneur accorde plus qu'on ne lui demande.* Celui-là demandait au Seigneur de se souvenir de lui quand il arriverait dans son royaume. Le Seigneur lui répond : « En vérité, en vérité je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi

dans le paradis » (Mt 27, 44) (*Saint Ambroise, Explication de l'Évangile de saint Luc,* 10, 121).

Lorsqu'on demande des choses que peut-être, par un secret dessein, Dieu refuse de nous accorder, nous en venons à nous dégoûter de celui même qui ne veut pas nous donner ce que nous aimons. Mais le Seigneur veut qu'on l'aime plus que ses créatures, qu'on demande les biens éternels plutôt que ceux de la terre, ainsi qu'il est écrit : *Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera ajouté* (Mt 6, 33). En disant, non pas *vous sera donné,* mais *vous sera ajouté,* il indique évidemment qu'autre est ce qui est donné principalement, autre ce qui est ajouté. Et comme nous devons viser à ce qui est éternel et user seulement de ce qui est temporel, le premier nous est donné, et le second ajouté par surcroît. Pourtant, souvent les hommes demandent ce qui est seulement ajouté et ne désirent pas ce à quoi il est ajouté. Et ils ne croient pas avoir obtenu ce qu'ils demandent s'ils sont ici-bas pauvres des biens temporels pour vivre un jour riches de la béatitude éternelle ; c'est déjà monter vers elles ; et quand on aspire d'un grand désir aux biens du ciel, on goûte déjà d'une manière merveilleuse cela même que l'on recherche (*Saint Grégoire le Grand, Morales,* L. 15, 47, 53).

Et le Seigneur Jésus s'écriait : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive* (Jn 7, 37). Il clamait de grandes choses celui qui appelait les hommes au royaume des cieux, à ce saint breuvage par lequel se déverse le flot de la vie éternelle. Quand vous priez, demandez de grandes choses, c'est-à-dire demandez ce qui est éternel, non ce qui passe. Demandez ce qui est divin, céleste, pour être comme les anges du ciel. Ne priez pas pour avoir l'argent, qui est de la rouille, ni pour avoir l'or, qui est du métal, ni pour quelque bien, qui est de la terre : pareille prière n'atteint pas le Seigneur. Dieu n'entend que ce qu'il estime digne de ses bienfaits ; mais il entend la voix pieuse et pleine de dévotion et de grâce. Non seulement donc il faut crier de cœur, mais il faut crier de tout son cœur. De même que corporellement bien crier, c'est crier à pleine voix, ainsi spirituellement il faut crier de tout notre cœur, si nous voulons atteindre de grands résultats et obtenir du Seigneur ce que nous demandons... (*Saint Ambroise, Serm.* 19 (*Explications du Ps 118*), 11, 12).

La prière est en elle-même un commerce intime et une union de l'homme avec Dieu ; mais si l'on considère son efficacité, elle est le soutien du monde, la réconciliation avec Dieu, la mère et aussi la fille des larmes qu'elle fait verser, l'expiation des péchés, le pont pour traverser les tentations, le rempart contre les afflictions, l'exterminatrice des guerres, l'office des anges, l'aliment de tous les esprits, la joie future, l'action illimitée, la source des vertus, le canal des grâces, l'invisible progrès, l'aliment de l'âme, la lumière de l'esprit, la ruine du désespoir, la preuve de l'espérance, le bannissement de la tristesse, la richesse des moines, le trésor des solitaires, l'adoucissement de la colère, le miroir du progrès, l'indice suivant lequel nous serons mesurés, la révélation de notre état, l'annonce des biens futurs, le signe de la gloire à venir. La prière est, pour celui qui s'en acquitte vraiment, le prétoire, le tribunal, le trône où siège le Seigneur en attendant le jugement futur... (*Saint Jean Climaque, L'Échelle du paradis, Degré* 28).

★

Or donc le Verbe de Dieu a délaissé la lyre et la cithare, instruments sans âme, pour s'accorder par l'Esprit-Saint le monde entier ramassé dans l'homme, il s'en sert comme d'un instrument à plusieurs voix, et accompagnant son chant de cet instrument qu'est l'homme, il joue à Dieu (*Clément d'Alexandrie, Protreptique,* 1, 5, 3 *).

* Pour ceux qui voudraient poursuivre cette lecture nous renvoyons aux indications bibliographiques données par le R. P. Refoulé, *La Vie Spirituelle,* mars 1960, pp. 310-314, et nous recommandons l'excellente anthologie de M.-J. Rouet de Journel, s.j., *Textes ascétiques des Pères de l'Église* (Herder, 1947), d'où certains textes ci-dessus ont été empruntés.

UN CHARTREUX
SOLITUDE ET SAINTETÉ

Où mène la fidélité à la prière ? Parmi les témoignages — et qui pour beaucoup sont ceux des débutants — cités par ailleurs, il fallait faire place à une expérience qui ait connu les ultimes purifications, et qui nous montre par quel chemin on va jusqu'au bout des exigences de la prière. Sainte Thérèse d'Avila parlait du « Chemin de la Perfection » en pensant à cette fidélité. On comprend mieux que ce n'est pas un chemin de facilité après avoir lu ces pages.

Elles ont paru dans la revue irlandaise Doctrine and Life *de juin-juillet 1959, en une série d'articles destinés à décrire comment les différents Ordres religieux conduisent à la sainteté.*

L'IDÉAL

La petite troupe que saint Bruno conduisait dans la solitude de la Chartreuse, en l'été 1084, se destinait à la vie érémitique, cette vie de solitude et de contemplation, qu'avaient autrefois menée les moines d'Égypte. Plus qu'aucun autre ordre dans l'Église occidentale, les Chartreux s'adonnent à la solitude

et au silence. C'est la note-clé de leur existence, leur vocation particulière, le don spécial qu'ils ont reçu de Dieu. Quels que soient les autres moyens de sanctification qu'offre la Règle cartusienne à ceux qui l'embrassent, la solitude en demeurera toujours le facteur privilégié, celui qui donne son trait spécifique à la vie spirituelle, telle qu'on la trouve communément en Chartreuse. Aussi toute considération sur l'idéal cartusien de sainteté en ce qui le distingue de celui des autres ordres, tournera nécessairement autour de la puissance de sanctification de la solitude, tous les autres moyens de sanctification y étant semblables à ceux des autres ordres.

La rupture entre le Chartreux et le monde est totale. Il est entouré d'une législation qui, au cours de longs siècles, a élevé autour de lui un mur — aussi formidable que celui qui encercle son monastère — assurant une séparation absolue avec ce monde qu'il a quitté à jamais. Il n'a aucun ministère, ni relation sociale d'aucun genre, même pour les raisons les plus louables. Une fois par an il peut recevoir une visite, limitée aux membres de sa famille. Deux ou trois fois, il peut leur écrire. C'est là tout son contact avec l'extérieur. A l'intérieur sa vie est celle d'un ermite en communauté. Il est ermite dix-neuf heures par jour, vivant en sa cellule-maisonnette, dans un silence et une solitude ininterrompus. Son frère moine vit près de lui, dans une maisonnette séparée ayant son petit jardin, mais il ne le voit ni ne l'entend. Il serait absolument seul, s'il n'était avec Dieu. Les cinq autres heures du jour se passent dans l'église du monastère. Au milieu de la nuit il consacre deux heures et demie à chanter matines et laudes, pour lesquelles il interrompt son sommeil. Le matin il assiste à la messe conventuelle et dit sa messe privée. L'après-midi, il chante vêpres à l'église. Le reste de l'office divin, il le récite en cellule avec toutes les cérémonies propres au chœur. Le dimanche il peut avoir une courte récréation avec les autres moines et le lundi (généralement) ils font ensemble une promenade à travers la campagne environnant le monastère. Il n'a pas d'autre occasion de rencontre, même avec ses frères moines. En Chartreuse, on estime par-dessus tout la solitude, et tout le reste — sauf l'obéissance — lui est sacrifié.

Intransigeance.

Le Chartreux est intransigeant dans sa fuite loin du monde et il ne tolérera aucun compromis qui risquerait de quelque façon de le remettre en contact avec ce qu'il a quitté. Il sait bien que cette attitude est souvent, et pour un grand nombre, une cause de surprise ou de peine même parmi les catholiques qui ne peuvent comprendre une vocation qui paraît se désintéresser d'eux et de leur « bien ». Le Chartreux ne peut que regretter cette incapacité évidente de tant de personnes à saisir la suprématie des valeurs spirituelles et le sens profond d'une vie totalement consacrée au service de Dieu et de lui seul. Il considère comme un droit pour Dieu de demander qu'il y ait quelques âmes, au moins, qui passent leur vie uniquement à l'aimer et à le louer, à l'exclusion de toute autre occupation, même celle de lui gagner des âmes. Il sait que Dieu en a appelé une foule d'autres et leur a inspiré de se dévouer au service des hommes dans le monde. Il sent instinctivement que Dieu Tout-Puissant est digne de trouver quelques êtres qui n'existent que pour lui. Mais tout en considérant que sa façon de vivre n'a besoin d'aucune autre justification que le témoignage qu'elle rend à la transcendance de Dieu, il nourrit l'espoir que sa pratique continuelle de la prière et de la pénitence ne sera pas sans fruits et gagnera des âmes à celui qu'il aime si chèrement. Il se souvient des mots de Notre Seigneur : *Priez donc afin que le Maître de la moisson envoie des ouvriers pour la moisson* et il croit que ces mots s'appliquent d'une façon spéciale à sa forme de vie.

Dans cette conviction il se voit encouragé non seulement par des Saints et des Docteurs de l'Église, tels que saint François de Sales et saint Jean de la Croix, mais aussi par une déclaration publique de la Sainte Église elle-même. Le pape Pie XI, dans la Constitution apostolique *Umbratilem,* approuvant l'édition revue des Statuts des Chartreux qui les mettait en harmonie complète avec le droit canonique, parle des « *bénéfices admirables qu'apporte à la société chrétienne* » la règle de vie dans laquelle « les moines, vivant chacun dans le secret de sa cellule, libre

et dégagé de tout ministère extérieur, fixent leurs pensées exclusivement sur les choses du ciel... S'il fut utile à d'autres époques que l'Église comptât des ermites de ce genre, la chose est encore plus nécessaire de nos jours... Ceux dont le zèle assidu se voue à la prière et à la pénitence contribuent au progrès de l'Église et au salut du genre humain bien plus encore que ceux qui peinent dans le champ du Maître... et puisque la Règle (cartusienne) porte facilement ceux qui l'observent à la sainteté la plus haute, il est impossible que de tels religieux ne deviennent pas auprès du Dieu d'infinie miséricorde de puissants intercesseurs pour toute la chrétienté ».

La Règle et la sainteté.

Cela nous amène à une question encore plus fondamentale pour notre propos. Quel est le rapport entre cette règle de solitude et de silence, et « la sainteté la plus haute » à laquelle, selon Pie XI, elle conduit facilement l'âme qui l'observe avec ferveur. Les Statuts de l'Ordre qui précisent au chapitre XIV que « notre vocation et notre principal devoir est de nous consacrer au silence et à la solitude », font — dans le Prologue — la promesse qu'une observance fidèle de la Règle donnera à ceux qui l'embrassent « de chercher plus diligemment, de trouver plus rapidement, de posséder plus parfaitement Dieu lui-même dans l'homme intérieur » et ainsi d'atteindre « cette charité parfaite qui est la fin de notre profession et de toute vie monastique ».

Saint Bruno n'a pas laissé de règle écrite à ses disciples, mais les coutumes qu'on observe à la Grande-Chartreuse furent rédigées en l'an 1127 par le cinquième Prieur, Guigues, dans ses *Consuetudines*. Elles se terminent par un très beau passage, expliquant le rôle de la solitude dans la vie cartusienne. En résumé, il nous rappelle que dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, Dieu révéla ses secrets les plus intimes à ses amis lorsqu'ils se trouvaient seuls. Il cite Isaac et Jacob, ce dernier « gagnant plus en un instant de solitude que pendant toute une vie passée en compagnie », et Moïse, Élie et Élisée qui fu-

rent chacun visités par Dieu dans la solitude. Dans le *que solitaire et silencieux il s'asseye quand le Seigneur impose son joug sur lui* de Jérémie, il trouve tout ce que la vie en Chartreuse offre de meilleur : la tranquillité, le silence, la solitude et la recherche des choses divines. C'est pour avoir vécu seul au désert que saint Jean-Baptiste se trouve digne de *laver celui qui est venu nous laver tous* et pour la défense de la vérité, de ne craindre ni la prison, ni la mort. Et Notre-Seigneur qui n'avait personnellement rien à gagner à être seul, ni rien à perdre à se trouver au milieu des foules, a voulu néanmoins nous laisser en exemple son jeûne dans le désert et ses nombreuses nuits passées sur les montagnes dans une prière solitaire. Et pour cela, il quittait jusqu'à ses disciples, comme pour nous montrer combien la solitude nous aide à prier. Ensuite il rappelle les Pères du désert et leurs progrès spirituels réalisés dans la solitude, et il promet au moine qu'il fera lui-même l'expérience que « nulle part mieux que là il ne pourra découvrir la suavité des psaumes, le goût de la lecture, la ferveur de la prière, les finesses de la méditation, le ravissement de la contemplation et la purification par les larmes ». Dans sa *Disciplina Ordinis Carthusiensis,* Dom Innocent Le Masson commente ce passage et définit ainsi l'esprit cartusien : « Les principes de la vie cartusienne sont le calme indifférent vis-à-vis des choses de ce monde, la solitude loin de la compagnie des hommes et hors de l'attrait des vanités, la recherche des réalités surnaturelles (*superiorum appetitio*), c'est-à-dire la recherche et la prégustation des choses d'en-haut. De tout le reste, Guigues ne dit rien parce que cela demeure accidentel à l'essence de la vocation du Chartreux qui est l'obéissance rendue dans la tranquillité, le silence et la solitude. »

Saint Bruno lui-même, mieux qu'aucun de ses fils, a indiqué la relation précise entre solitude et sainteté. Dans une lettre qu'il écrivait à son ami, Raoul Le Verd, le poussant à accomplir le vœu qu'ils avaient fait ensemble « de fuir ce monde éphémère... et de revêtir l'habit monastique », il dit : « Que d'avantages et quelles délices apportent la solitude et le silence de l'ermitage à ceux qui l'aiment, seuls le savent ceux qui en ont fait l'expérience. C'est ici que les cœurs généreux peuvent à leur gré se tourner vers l'intérieur... Ils peuvent vivre isolés, s'adon-

ner sans interruption à l'ensemencement et à la culture des vertus et goûter avec bonheur aux fruits du paradis. Ici s'acquiert ce regard simple dont la ferveur paisible blesse d'amour l'Époux de l'âme et qui, dans sa pureté et sainteté, permet de voir Dieu. Ici le loisir est laborieux et le travail reposant. C'est ici que Dieu donne à ses athlètes le prix de leurs combats, la récompense si longtemps attendue, cette paix, je veux dire, que le monde ne connaît pas, et la joie dans le Saint-Esprit... O mon frère, puissiez-vous n'avoir qu'un seul désir, celui d'être saisi par cette paix et cette joie, et de brûler d'amour divin! ».

Saint Bruno, dans cette lettre, a décrit la profonde beauté de la vie en solitude. Mais il n'a rien dit de ses souffrances, ni de ses épreuves. Tout ce qui gît, caché derrière cette allusion innocente « aux avantages » qu'offre la solitude « pour l'ensemencement et la culture des vertus », en vérité, « seuls le savent ceux qui en ont fait l'expérience ». Peut-être vaut-il mieux que saint Bruno les ait passés sous silence : leur description aurait plutôt détourné qu'encouragé son ami à accomplir son vœu. Mais ce que voilent et cachent les mots, nous voulons maintenant tâcher de le révéler, car cela seul donnera réponse à notre question. C'est le pont entre la solitude et la sainteté...

LA RÉALITÉ

Avant d'apprendre à vivre avec Dieu, le novice en solitude doit d'abord apprendre à vivre avec lui-même. La théorie est simple : s'oublier. La pratique peut être plus que difficile, comme nous le verrons. La solitude n'a nul besoin de députer un maître des novices pour agir en son nom; elle se met à l'ouvrage avec entrain. Ses méthodes sont rudes, du moins la plupart des nouveaux venus en jugent ainsi. Aussi bien la solitude perd-elle la majorité de ses recrues : on va ailleurs chercher un maître plus doux. Mais « s'en aller » est au-dessous de la vérité pour tous ceux — et le nombre en est grand — qui fuient dans une réelle panique.

Beaucoup ont essayé...

Et parmi ces fuyards, il en est qui se sont préparés de longue date à la solitude et ont pu faire avec succès des retraites en cellule, deux ou trois semaines d'affilée, comme épreuve préparatoire à leur vocation. Leur fuite met seulement en relief qu'un simple essai ne peut donner une idée adéquate de ce que pourra être l'expérience de celui qui, tout essai terminé, pénétrera dans sa cellule avec l'intention de ne plus en sortir jusqu'à la mort. Beaucoup ont « tâté » de la solitude et en sont revenus extasiés. Mais ils n'ont jamais réalisé concrètement tout ce qu'elle exige de la nature humaine, puisque, du fond de leur cellule, ils savaient qu'en fin de semaine, ils seraient de retour chez eux ou au bord de la mer. Or la solitude est loin d'être romantique. Ce n'est que la porte une fois refermée sur le monde, et pour toujours, que ce maître des novices laisse tomber son sourire engageant et se montre sous ses vraies couleurs. Sur-le-champ il se met à l'ouvrage. Il en arrive parfois à décider un postulant à faire ses paquets au bout de quelques heures ou après une seule nuit en cellule.

Il est presque impossible lorsqu'on décrit les débuts de cette vie de ne pas personnifier ainsi la solitude car elle semble, dès les premiers jours, prendre un caractère de réalité positive : de même que le silence est si profond qu'on peut l'entendre couler dans l'oreille, ainsi la solitude, d'attrayante et douce qu'elle était, devient si affreusement menaçante qu'on la ressent comme une force véritablement hostile. Bien souvent elle écrase. Nous ne pouvons ici décrire toutes les différentes façons dont elle procède ; nous en indiquerons cependant quelques-unes.

La solitude hostile.

Tout d'abord elle augmente considérablement toutes les formes de souffrance, particulièrement celles de l'esprit. Il est donc

facile d'imaginer combien la peine d'être séparé de ceux qu'on aime et qu'on a laissés dans le monde peut faire, de ces premiers jours de solitude, un réel supplice. Mais la solitude suscite une nostalgie spéciale qu'on ne peut qualifier autrement que de « nostalgie de soi-même ». Elle est bien plus pénible que toute autre forme « de mal du pays », car elle atteint les profondeurs mêmes de l'être. Encore une fois, « seuls le savent ceux qui l'ont expérimenté ». Tout ce qui nous donnait une raison de vivre se trouve soudain coupé net, et enlevé, nous le savons, pour ne plus jamais nous être rendu. Car dans une Chartreuse il n'y a pas de but spécifique si ce n'est gagner Dieu.

Bien des candidats sont des hommes mûrs. Pendant des années, ils ont développé leurs capacités, leurs intérêts, leurs activités dans des directions précises et multiples. Puis d'un seul coup, ils se trouvent privés, dépouillés de tout moyen d'expression personnelle. C'est une mort soudaine. Étant imprévue, elle n'est donc précédée ni accompagnée d'aucune souffrance. Mais une souffrance indescriptible la suit pendant des mois et peut-être des années. Le vrai « moi » a cessé d'exister, semble-t-il, et pourtant il faut continuer à vivre dans le présent avec tout son être qui s'accroche désespérément à un passé désormais sans vie. Et l'expérience se fait suraiguë par suite d'un autre tourment dont la solitude accable ses victimes. Enclos maintenant bien à l'abri entre les quatre murs d'une cellule, l'esprit et l'imagination, privés du journal quotidien, du cinéma, de la scène toujours changeante du monde, et n'ayant plus d'images nouvelles pour se nourrir, se mettent à fabriquer un film d'actualités où le passé se déroule dans le plus grand détail. Sans rime ni raison, les séries d'images se succèdent les unes aux autres, sautant du bassin de Loti à Tahiti au stade de football de l'école, ou de la plage de Taormina au coucher du soleil sur le Kriegerhorn dont les skis dévalent la piste de retour. La volonté est impuissante à arrêter le flot incessant des « instantanés » et là il n'y a pas de ligne de décence assez miséricordieuse pour en exclure nos péchés passés. On dit que quelque chose d'analogue se produit avant une noyade. Si oui, il ne fait pas bon se noyer...

La force est une grâce.

En attendant il s'agit de vivre en solitude, face à la réalité. Les premiers obstacles sont franchis, et notre postulant persévère. Un de ses compagnons l'a quitté et le novice de seconde année part demain. Avant d'entrer il rêvait de fermer la porte sur lui et d'appeler à lui Jésus, son Bien-Aimé, mais il n'imaginait pas, dans son rêve, que ce serait un appel au secours désespéré. Et c'est là maintenant la seule prière qu'il sait faire : « Jésus, pitié! Jésus, à l'aide! », tout le long du jour. Toutes ses prétentions, sa confiance en soi, sa conviction d'être assez fort pour affronter la solitude ont disparu depuis longtemps. Maintenant il sait que seul Jésus peut le maintenir dans sa cellule — et que la force donnée par Dieu pour persévérer dans la solitude, est une grâce bien plus grande que celle qu'il a reçue de franchir le seuil de la Chartreuse. Il ne le réalise pas encore, mais le premier pas vers la sainteté a été fait. Car il sait maintenant non seulement quel misérable pécheur il est, mais aussi qu'il n'est rien et qu'il ne peut rien.

Tout cela il l'apprendra pourtant de façon encore plus convaincante au long des mois et des années qui suivent... Du moins, s'il est encore en cellule!... Bien entendu, il faut remarquer ici que tout le monde ne subit pas, dès le début, un traitement aussi sévère. Il n'est pas rare qu'un postulant, surtout un jeune, se plaise dans sa nouvelle vie comme un poisson dans l'eau. Il peut même être si complètement heureux dans sa solitude qu'il est incapable de concevoir qu'un jour elle deviendra pour lui une source d'épreuves amères. Mais ce semble un fait d'expérience universelle que, tôt ou tard, il faudra goûter de sa médecine et, d'une façon ou d'une autre, traverser le genre de souffrance qu'elle impose.

Peut-être sera-ce pendant le noviciat, — alors qu'il commence à apprendre ce qu'est la vie de foi nue, aveugle, cachée dans le Christ avec Dieu — qu'il sera forcé d'admettre en lui-même que son voisin au chœur l'exaspère et le pousse à bout. Il a envie de redemander son argent, ou d'exiger une indemnité puis-

que tous les tenants de l'Ordre au cours des siècles l'ont amené à croire que pareille chose n'arrive pas en Chartreuse, où la vie solitaire et la vie de communauté sont dosées, lui a-t-on dit, de façon à éviter les inconvénients de l'une et de l'autre tout en en gardant les avantages. Sans doute, et en grande partie, la chose est vraie, surtout en ce qui concerne le contrôle de la solitude par l'obéissance. Il est encore vrai, généralement, que les frictions qui troublent la vie commune sont comparativement rares dans cette vie mixte. Mais, en dehors de toute prévision, il s'en produit bel et bien. Et quand cela a lieu, l'énervement accumulé en cellule comme l'impossibilité de « s'expliquer » exagèrent souvent l'incident hors de toute proportion.

Arrive alors le moment de la profession simple; notre homme sent qu'il commence à récolter quelques-uns des fruits de la solitude. La souffrance qu'il ressentait de la perte de son moi a cessé. Car les appétits et les désirs qu'il avait développés en lui, maintenant, sont morts et ne réclament plus rien. En outre il n'a plus de mal à garder son esprit à l'intérieur de la clôture du monastère. Le film est enfin épuisé. Mais ce n'est pas tant cette immobilité relative de son esprit que le changement qui s'est produit, — le renversement complet de son optique mentale — qui l'étonne et le ravit quand il regarde en arrière et compare le présent à ses débuts en cellule. Il constate que maintenant il a tout simplement faim et soif des choses de l'esprit, et il se sent libre de développer son être vers Dieu. Il est plus résolu que jamais de s'accrocher à la solitude, advienne que pourra. C'est justement là que Dieu l'attendait. Dieu se substitue alors à la solitude et, continuant l'œuvre de sanctification par l'intermédiaire de son Esprit, il a libre jeu pour mouler l'âme du solitaire selon ses méthodes à lui. Car maintenant le solitaire a brûlé tous ses vaisseaux; il n'y a plus moyen de reculer, plus moyen de s'échapper. Comme maintenant il sait bien ce que ça veut dire : « plus moyen de s'échapper! » Dans le monde il n'avait jamais réalisé qu'il était une créature d'humeur si changeante, ni saisi tout ce qu'on peut éviter de peine et de souffrance, tant intérieures qu'extérieures, en s'engouffrant dans une auto ou en allant faire une promenade. Mais dans une cel-

lule que la Règle l'oblige à ne pas quitter, il n'y a pas moyen d'échapper à soi-même. Il faut y passer. Bien sûr, le tenter seul est tout simplement impossible, car on se trouve en face de sa propre misère, de son impuissance, vaincu par le sentiment de sa totale faiblesse. Dans son isolement, le moine est privé de tout réconfort humain et il n'a ni occupation, ni intérêt où trouver un dérivatif. Il n'a rien, ni personne que Dieu et Dieu seul en qui trouver, à la fois, la raison de continuer à vivre et la force de le faire. Le sens de sa cellule lui devient maintenant terriblement clair : « Va à Dieu, ou va-t'en! » Comme son choix est déjà fait, il est simplement forcé à tirer tout son courage et toute sa force presque à chaque instant de Celui en qui il vit et se meut. Et avec un amoureux manque de miséricorde, Dieu accable de ses coups l'âme qu'il veut se présenter à lui-même telle une fiancée radieuse, sans tache ni ride.

La vérité inexorable.

Avant d'entrer en Chartreuse, le moine avait séjourné plusieurs fois à l'hôpital. Mais maintenant il estime qu'il n'a jamais réellement souffert avant d'embrasser la solitude. Il a eu sa part de souffrance physique en Chartreuse aussi, mais ce sont surtout les souffrances morales, portées dans la solitude, qui lui font estimer tout le reste comme jeu d'enfant. Les choses ont empiré au point qu'il se demande si sa santé mentale y résistera.

Mais il va y avoir pis, et bien pis. Quand l'attaque se porte sur les vertus théologales, il sent que c'est la fin de tout. Il n'y a plus rien, ni dans la vie, ni dans la mort. Rien qu'une horrible angoisse. Être abandonné de Dieu serait déjà affreux, mais être haï de Dieu, vivre en enfer pendant des jours et des mois — or, telle est bien cette expérience — c'est là une épouvantable souffrance qui paralyse l'âme et l'esprit, et peut même se traduire par une douleur du corps et des sens. Elle est là tout le long du jour. Le sommeil apporte un répit, mais le souvenir des terribles réveils est une chose que le temps ne peut jamais effacer. On ne se réveille pas ; on est réveillé par une sensation gran-

dissante de souffrance dans le corps et dans l'esprit, de la conscience douloureuse de devoir affronter une fois de plus la vérité inexorable. Comme on trouve dur alors qu'il y ait deux réveils toutes les vingt-quatre heures à la Chartreuse! Un mur cruel s'élève pour ainsi dire jusqu'au ciel, séparant l'âme à jamais de Dieu. Tout le long du jour l'âme s'y brise en s'efforçant de le traverser. Chaque fois elle retombe d'autant plus violemment sur son misérable soi. Et là, en elle-même, elle s'enfonce dans un horrible puits noir. Toute tentative de lutte pour remonter vers la Lumière entraîne une chute plus profonde dans les ténèbres. Seul un miracle de la grâce, semble-t-il, la préserve de céder au désespoir... Comme toute expérience de la solitude, celle-ci aboutit au même résultat — une connaissance toujours croissante de son propre néant et la perception grandissante que Dieu est tout pour l'âme — force, lumière, vie et amour. *Moi stupide je ne comprenais pas, j'étais une brute devant toi, par ton conseil tu vas me conduire, mais dans la gloire tu me prendras.* Car l'heure de la délivrance est proche... lorsque « Dieu donnera à ses athlètes le prix de leurs combats ».

C'est par des épreuves semblables que, « dans la solitude et le silence de l'ermitage, s'acquiert ce regard simple dont la ferveur paisible blesse d'amour l'Époux de l'âme ». Mais point n'est besoin de parler de l'effet de telles souffrances sur la vie de prière; on peut le concevoir aisément d'après la lettre de saint Bruno. Battu, brisé, écrasé, dépouillé de soi comme de toute estime trompeuse et illusoire de soi, gisant vide et ouvert devant Dieu, passif et réceptif à ce qu'il daignera lui accorder, sa prière est devenue, de plus en plus, un long regard fixé sur le Bien-Aimé — un regard qui d'abord a imploré aide et pitié, puis a langui d'espoir et de désir, et enfin a exulté d'une reconnaissance et d'un amour sans paroles. Libéré de la tyrannie des sens, l'imagination enfin apaisée, le cœur peut continuer à aimer, sans plus avoir besoin presque d'actes directs et explicites. Cette simple et amoureuse union des cœurs — l'un se déversant dans l'autre — se poursuit presque tout le long du jour. La solitude n'est plus un maître cruel. C'est la plus exquise des amies. Elle est pleine de la présence du Bien-Aimé.

Tandis que passent les années, tout dans la vie se réduit à cette unique occupation de vouloir Dieu et sa sainte volonté, car pour le religieux, les deux ne font qu'un, comme ils sont un en Dieu lui-même. Peut-être n'est-il pas encore arrivé à cette « charité parfaite » qui constitue la sainteté, mais il s'est engagé dans le chemin qui y conduit directement... Comment est-il extérieurement ? Comme il a toujours été — mais avec plus de sérénité : rien ne paraît pouvoir lui dérober sa paix profonde et sa joie tranquille. Il est à la fois obéissant, charitable et plein de compassion pour la faiblesse des autres. Si quelqu'un lui suggérait qu'il est humble, il rirait à cette idée. Dans son esprit, bien qu'il se sache seulement au début, il constate cependant qu'il a compris un peu de la signification du *Au vainqueur je donnerai de la manne cachée* et aussi que ce n'est pas lui, mais un Autre, qui, dans son âme, *a vaincu le monde*.

Un Chartreux.

SÉMINARISTES EN ALGÉRIE

Réponses à une enquête

L'ÉVÉNEMENT *provoque notre prière. Et cela de diverses façons. Saint Jérôme et saint Augustin n'ont pas la même réaction devant la chute de Rome*[1]. *Ainsi l'événement juge notre prière. Commencer à prier, ce sera accepter un risque, celui de changer, celui de se confronter avec ce qu'il y a de complicité divine dans l'événement. « Étrange, comme mes idées changent quand je les prie », dira Bernanos.*

N'attendons pas ici d'abord des déterminations sur l'Algérie[2], *mais profitons de ces réponses pour un examen de conscience sérieux sur notre prière, et notre prière pour l'Algérie. Nous n'avons pas interrogé les séminaristes-soldats sur ce qu'ils pensaient des problèmes algériens, ou même de la guerre et de la paix, mais sur leur vie de prière. Et qui peut prétendre, loyalement, avoir pris en charge, « jusqu'à rompre la tête » de Dieu*

1. Cf. les deux études toujours utiles à relire de H. DAVENSON, (H.-I. MARROU), *Saint Jérôme et les malheurs de son temps,* dans *La Vie Spirituelle,* février 1941, pp. 108-125 et 132-135; ID., *Saint Augustin et la Cité de Dieu,* dans *La Vie Spirituelle,* mai 1941, pp. 346-362 et 371-373. Ces textes ont été repris dans *Le Christianisme et la fin du monde antique,* Éd. de l'Abeille, Lyon, 1943, pp. 25-46 et 71-94, mais tout le livre est à lire tant il est encore plus actuel aujourd'hui.

2. Pour cela nous ne pouvons que renvoyer au dossier : *Les chrétiens d'Algérie à l'épreuve de la peur,* paru dans les *Informations Catholiques Internationales,* n° 121, 1er juin 1960, qui est sans doute la meilleure étude publiée jusqu'alors du point de vue chrétien.

(Lc 18, 5) ce drame qui, à travers notre pays, pose question à chacun de nous ?

Comme *pour l'instituteur, une certaine méfiance entoure parfois le séminariste de la part de ceux qui l'encadrent à l'armée. On peut toujours craindre les réactions d'un intellectuel, et surtout d'un apprenti intellectuel. Et pourtant depuis 1914 les prêtres ont beaucoup sacrifié à la fraternité des armes. On sera frappé dans les témoignages qui suivent par une vraie modestie et par une réelle générosité dans cet examen de conscience. D'autres pourraient réagir différemment dans les mêmes conditions*[3], *avoir une vue plus générale de l'événement. Les préoccu-*

3. Il y aurait certes un réel intérêt à confronter ces témoignages avec ceux que l'on a pu réunir venant de jeunes laïcs, par exemple ceux qui ont été publiés par le magazine *Panorama chrétien*, « Soldat d'Algérie, quel homme es-tu devenu ? » (n° 39, mai 1960, pp. 34-41, encore que sur dix-sept témoignages la plupart viennent de responsables qui n'ont pas été combattants en Algérie).

Il semble que s'il y a identité sur certains points, il y ait aussi de notables divergences. Apparaissent identiques : l'impréparation; la plainte de l'isolement; le poids des conditions de guerre, angoisse, etc.; et enfin la volonté ou le besoin de mutisme au retour : le passé a été trop lourd. Par contre on n'a pas chez les clercs cette impression, si dominante chez les laïcs, de l'inutilité et d'une fatalité absurde de leur temps d'Algérie, ni cette inquiétude de l'avenir qui finalement chez la plupart prend le pas sur tout le reste. En tant qu'homme de Dieu, le clerc trouve plus facilement un sens à ce temps apparemment perdu, et il pressent plus facilement que l'affrontement avec un univers de guerre est en continuité avec son avenir, c'est-à-dire une vie consacrée à la Rédemption. Enfin, évidemment, l'habitude de l'examen de conscience prépare davantage le clerc à prendre moins facilement son parti de ce qui va contre une conscience droite.

Citons aussi cette réflexion d'un des cent responsables de jeunes laïcs réunis récemment à Houlgate par l'UNESCO et le Quai d'Orsay (professeurs de lycées, directeurs de centres, etc.) : « Du moment qu'il y a l'Algérie, les jeunes se disent : « Faut s'amuser avant. » Ceux qui y sont, selon qu'ils écrivent aux copains ou aux parents, disent des choses totalement différentes. Aux copains « c'est dégoûtant ». Aux parents « tout va très bien ». Voilà encore une chose qui contribue à creuser un fossé de silence et de mensonges entre les jeunes et les adultes. »

Rappelons les chroniques *La vie religieuse des déportés* (*La Vie Spirituelle*, août-septembre 1945, pp. 142-150; octobre 1945, pp. 338-343; novembre 1945, pp. 429-440); l'incroyable document publié sous le titre *Lettres de Stalingrad*, Corrêa, 1957. Il s'agit de lettres parties par le dernier avion ayant quitté Stalingrad et ensuite confisquées par les services de l'armée allemande.

pations donnent parfois une impression un peu limitée. On attendrait que des hommes de l'Évangile aient d'instinct un souci plus large que celui de sauvegarder leur propre vie « spirituelle ». Ne devrait-elle pas les amener à mettre davantage en question certaines pratiques du milieu dont ils se contentent de souffrir en silence et qu'ils confient à leur prière ?

Mais ne serait-ce pas une erreur d'attendre autre chose ? Ils sont cela : des séminaristes ou des novices, qui conditionnent cette vie spirituelle. Il est alors normal et grand de leur part de vouloir la sauver telle qu'ils l'ont reçue. Et ces lettres témoignent assez du renouvellement et des conversions intérieures que ce temps d'Algérie aura provoqués pour beaucoup.

Il reste que leurs réponses accusent parfois un manque trop évident de formation civique et politique. Des hommes qui auront vécu d'autres moments de tension aussi grave pourront trouver un peu « belle âme » certaines réponses. L'allure un peu adolescente de quelques-unes d'entre elles est sans doute à mettre au compte de l'âge, mais peut-être aussi de la formation du noviciat et du séminaire... Ils mettent du temps à comprendre qu'ils sont comme tout le monde, à découvrir les vraies difficultés de la vie et du péché, et donc le réalisme de la Rédemption, et aussi de leur vocation.

Mais c'est justement un des intérêts de ces lettres : elles nous livrent autant une photographie des difficultés de la prière, que des difficultés d'une vraie formation de la vie de prière. Nous découvrons mieux ici qu'il y a interaction entre maturité humaine et sainteté, rédemption et fidélité à la prière, et aussi quelles ambiguïtés, quelles illusions peuvent guetter toute formation cléricale.

Ces lettres ont une valeur unique et exemplaire, car il s'agit d'êtres vivant dans une situation limite : la brutalité, l'imprévision, le décousu du temps, l'irrationnel et l'absurde qui sont le lot de tous les hommes en état de guerre. (Le nombre des séminaristes-soldats actuellement en Algérie que nous avons pu interroger est de plus de mille.) Ce qui aura donc été possible pour eux

dans cette vie-là, devra l'être à fortiori pour nous. Ce n'est pas l'un des moindres bénéfices de cette lecture que de constater qu'il n'y a pas d'autres lois de prière pour un combattant au XX^e siècle en Algérie que pour un Père retiré au IV^e siècle en un désert d'Égypte.

L'armée n'est pas le séminaire

IL FAUT CHANGER DE VIE

Parti avec de bons principes — après deux ans de Grand Séminaire — je suis resté sur ma lancée les quelques premiers mois et d'ailleurs avec le soutien d'une petite communauté de prière que nous formions. Pendant cette période faisaient vibrer en moi ? Car ces faits allaient contre ma nature même aride, prière à partir des péchés des autres, actes de violence, de racisme, de haine, prière à partir des gestes de bonté des gars, etc... mais était-ce vraiment une prière de foi — avec le sentiment de parler à quelqu'un présent à moi — ou alors un sentiment, une foule de sentiments vaguement religieux, que les faits de chaque jour faisaient vibrer en moi ? Car ces faits allaient contre ma nature pacifique, contre certaines convictions que j'avais avant d'aborder ce milieu. Je ne pense pas que j'avais une vraie notion de la prière de foi pour n'avoir pas eu librement l'occasion de l'expérimenter pendant ces deux ans de Grand Séminaire où le milieu me « portait » ainsi que le cadre de prière.

On prie ce qu'on vit; il faut changer de vie pour découvrir à quel point la prière est « engagée ». Elle exprime (même si elle fait plus que l'exprimer) une situation spirituelle. De ce côté, l'Algérie met un prêtre en plein paradoxe, dans une tension souvent tragique : c'est l'homme de la paix qui, maintenant, organise la guerre; l'homme de l' « aimez-vous » qui fait le coup de feu et le fait faire; l'homme de Dieu et l'homme-en-Dieu affronté au mépris, à la torture de l'homme. Ce n'est pas le moindre paradoxe de la situation que de ne trouver la foi, quand on entreprend de la chercher autour de soi, non pas auprès de ceux avec qui la solidarité baptismale se renforce de la solidarité caractéristique des armes, mais... « en face »... Ces

antinomies, que la vie pratique résout vaille que vaille, il faut bien les affronter et les résoudre en profondeur dans la prière. C'est là que surgit le problème et il met en cause l'unité profonde de la personne. Certes, la prière du ministère sacerdotal est bien affrontée au mal, mais pas dans une tension aussi douloureuse.

Je dois signaler qu'un grand changement s'est opéré en moi avec mon entrée dans la vie militaire. Ma prière est devenue plus personnelle, plus proche de la vie, plus nécessaire. Au séminaire la prière s'intégrait officiellement dans notre emploi du temps. Son organisation était prévue. Il suffisait seulement de la faire sienne quand elle se présentait. Maintenant, il n'en est plus ainsi. Il faut soi-même l'organiser suivant le temps que l'on a et ses dispositions. Elle dépend entièrement de nous. C'est une grande responsabilité et parfois on la sent peser assez lourdement.

DÉCOUVRIR LA RÉALITÉ DES CHOSES

L'intervalle entre deux visites de l'aumônier fut tantôt de deux mois, tantôt même de trois mois. L'émotion sentimentale que l'on ressent souvent encore avant la vie militaire au cours de telle ou telle cérémonie religieuse plus recueillie ou plus solennelle, s'estompe peu à peu. Désormais dans un réfectoire improvisé en église et devant une vulgaire table improvisée en autel, il n'y a plus rien d'extérieur pour attirer l'âme. La prière est dès lors plus dépouillée et il me semble qu'elle devient plus personnelle, je dirais presque plus « réaliste ».

Pendant ces temps de prière il n'était pas question évidemment de suivre les méthodes d'oraison enseignées au Séminaire. C'est peut-être possible, je n'y ai jamais réussi. C'était toujours une prière très concrète. Concrète parce qu'elle partait directement de ma vie : c'était l'occasion de parler avec le Seigneur de mes camarades, de leurs problèmes, des injustices rencontrées et aussi des gestes de charité. Prière concrète aussi dans sa forme. Souvent je ne pouvais faire autre chose que de répéter des formules de prière en y mettant le plus de foi et d'amour possibles : le chapelet bien sûr, le *Notre Père,* les Psaumes, bien des fois j'ai chanté intérieurement les psaumes mis en musique par le P. Gelineau.

Il est évident que je suis bien loin de la prière comme elle peut se pratiquer au séminaire. Le cadre est assez opposé par son am-

biance et le manque continuel de calme extérieur. Devant la difficulté d'obtenir une prière de qualité, j'essaie au moins de prier le plus souvent possible.

Les cadres ordinaires qui nous ont portés ont éclaté. Il faut renverser la vapeur et tout doit être cadre, méthode et occasion. Car l'imagination de Dieu est débordante. Le problème essentiel est un problème d'amour. Il s'agit de savoir si oui ou non on aime Dieu. Et si on l'aime très humainement et très surnaturellement à la fois.

En Algérie, j'ai souvent envié ceux qui pouvaient prier avec toutes les facilités dans un séminaire ou un monastère! Quand il y a les sacrements, l'ambiance de paix, le silence, comment ne pas bien prier; et si par malheur, dans ces conditions favorables on prie mal, quel gaspillage inutile!

Mais avant tout, je crois qu'il faudrait s'entendre sur le mode de prière et la façon de prier. Par exemple, la prière d'un séminariste à l'armée est différente de celle qu'il faisait au séminaire. Tout d'abord il faut rechercher la prière simple. Pour beaucoup, la méditation est extrêmement difficile. A mon avis, à l'armée notre prière doit être basée sur l'offrande de nos journées avec tout ce qu'elles comportent (travaux, échecs, joies, etc.), elle doit se prolonger tout au long de la journée en pensant au Seigneur et même en l'invoquant à n'importe quel moment de la journée. De plus, le soir ou pendant les temps libres, on peut essayer de méditer ou plutôt de faire une lecture méditée. Il faut ajouter aussi la récitation du chapelet.

ET LA RÉALITÉ DE DIEU

Lorsqu'on est au séminaire et que l'on prépare son service militaire on se fait un petit règlement. « Il me faudra conserver coûte que coûte, outre les prières du matin et du soir, mon chapelet, ma lecture spirituelle, ma lecture de Bible. Naturellement j'irai à la messe toutes les fois que c'est possible et y communierai, etc... » Tout cela est bien beau, tout cela devrait être vrai. Mais nous oublions toujours de compter sur la grâce.

Combien de fois m'est-il arrivé, le soir, de m'apercevoir tout à coup, avec stupeur, que le chapelet n'était pas dit, la lecture de Bible pas faite et le livre de lecture spirituelle oublié. Pourquoi ? Parce que je m'étais laissé entraîner par mon travail de soldat. J'avais vécu au milieu des autres et avec les autres. Bien sûr ma conduite avait été

décente, mes paroles à peu près aussi. Mais je n'avais pas su réserver le temps de la prière. Combien de fois encore me suis-je demandé si j'avais fait ou non ma prière en me levant ou en me couchant ? Pourquoi cette inconscience dans la prière ? Peut-être fatigue, sûrement manque de profondeur de sentiment. Combien de journées ai-je passées sans prier ?

Et pourtant j'ai fait comme tous, mon règlement préparatoire!

J'ai terminé ma quatrième année de Grand Séminaire et ce que j'ai appris de la théologie m'a beaucoup servi à ne pas devenir complètement païen. Je ne regretterai jamais d'avoir fait deux ans de théologie avant mon arrivée. Même si pour m'y remettre, c'est dur.

Les difficultés

On peut être à juste titre surpris de l'étonnement devant les difficultés rencontrées. Certes le séminaire ou le noviciat ne préparent pas à la guerre. Mais en face de cet irréalisme, on serait tenté d'appeler bienheureuses les difficultés qui obligent à découvrir la vérité. Si l'irréalisme est inévitable, l'armée représente sans doute un remède unique et peut-être le plus exigeant des stages.

Bienheureuses aussi ces difficultés parce qu'elles obligent à ne pas prier par simple besoin d'être quitte avec un règlement. On peut alors découvrir qu'autre est la fidélité à la prière et autre la satisfaction d'avoir bien suivi sa méthode.

LA FATIGUE

L'ambiance est loin de ce que je m'imaginais avant mon incorporation. Il faut tout le temps y aller dare-dare, on est tout le temps sur le qui-vive; à peine est-on rentré de patrouille qu'il faut faire corvée, garde...

Dans de telles conditions de fatigue physique, il va sans dire que la prière est difficile. Les jours d'opération, la fatigue est trop intense,

après une nuit et une journée de marche pour prier beaucoup, et souvent j'avais bien du mal à ne dire ne serait-ce qu'une dizaine de chapelet. Les jours de repos, j'ouvrais quelquefois mon Évangile, mais quant à faire une prière vraiment personnelle (du genre méditation ou oraison par exemple), je n'y suis pratiquement jamais arrivé.

Mais il est des moments d'écrasement où la prière est difficile : écrasement dû au fardeau pesant qu'est l'armée (je me demande comment font ceux qui n'ont pas ce soutien du Christ), fatigue causée par le service. Le laisser-aller survient et alors il faut redémarrer sans désespérer.

LE CADRE DE VIE

La prière personnelle c'est ici qu'il faudrait lier la question à celle du silence. J'ai dit que nous étions enfermés dans des camps. Conséquence, nous vivons les uns sur les autres. On cherche l'évasion dans le bruit — radio. Pratiquement elle marche tout le temps. A mon avis seulement à la garde — comme cette nuit — je peux prier. Je passe aussi sur les décorations de la piaule qui n'ont rien pour vous élever l'âme. Je précise que la grande distraction est de se « casser la gueule », ce qui met un peu de remue-ménage dans notre piaule de vingt types!

Tandis que je vous écris, la radio diffuse « Le dimanche des auditeurs » et j'ai bien de la peine à me concentrer. Comment me ressaisir entre mon travail si distrayant et le repas tout proche ? Qu'il est difficile de réagir après cette marche si pénible!... Et puis moins l'on prie et moins on se sent porté à prier. Il s'agit là bien sûr d'une difficulté que l'on rencontre partout, même au séminaire, et qui est encore accrue par celle que l'on trouve à s'isoler.

Il y a tout d'abord une ambiance générale qui ne porte pas à la prière : état de guerre, patrouilles, embuscades, opérations; on sent très nettement que, là-bas, seule l'activité est importante et efficace : on crée des pistes, des écoles, de l'action psychologique, des convois; plus on fait de réalisations dans ces domaines, plus on est un pionnier, un vrai travailleur. Si l'on prie, ça ne se voit pas; ça ne crée rien, c'est moins utile que d'agir.

Ambiance aussi voulue par le climat l'été, le danger de la boisson qui est réel et répandu; enfin on ne trouve pas ces signes-témoins de la

présence de Dieu : pas d'église, pas de prêtre. Le danger de cette ambiance est d'autant plus grave qu'on ne s'en rend pas très bien compte : insensiblement, on se laisse faire, contaminer, influencer par ce milieu. Nos attitudes théologales sont-elles les mêmes au début qu'après un an dans cette ambiance : il y a un décalage certain.

En ce moment même où je vous écris, les officiers du bataillon et des autres corps de la région sablent le champagne à l'occasion de l'inauguration d'un B.M.C. [4]. Je ne peux pas vous dire ma souffrance. Mais déjà depuis que sa construction est en cours, aux dépens même du bien-être de la troupe, je prie beaucoup plus : prière de réparation, prière pour voir clair, prière pour les gars qui demain vont commencer à y aller. Ce péché me raccroche plus au Christ. C'est ce que je méditais : « Va, tes péchés te sont remis. » C'est là le triomphe du Christ.

Une première remarque s'impose : la prière y est très difficile, beaucoup plus difficile que dans la vie militaire en caserne (dont j'ai fait l'expérience pendant dix-huit mois). D'où cela venait-il ? En dehors des raisons particulières à chacun, il y a, à mon avis, deux causes principales.

Tout d'abord l'isolement, on sait bien que l'on est uni à toute l'Église, mais quand on est dans le bled, sans messe, sans sacrement, sans contact avec un aumônier débordé par l'étendue de son secteur, sans l'appui d'un groupe de chrétiens, on est vite infidèle à la prière. A cela s'ajoute l'ambiance dans laquelle on vit : tantôt en opération, tantôt en embuscade, tantôt en patrouille ou en escorte, la vie du soldat est très déréglée. En général, quoi qu'on en dise, le moral est bas. La guerre fait, à ce point de vue, autant de mal à ceux qui la font qu'à ceux qui la subissent : haine, désir de détruire et de piller, tortures que l'on fait subir aux suspects... avilissent les hommes. Par ailleurs la propagande qui se glisse partout, fait vivre dans une ambiance fausse où l'on est mal à l'aise.

A cette lassitude du corps et de l'esprit, vient s'ajouter l'ambiance du milieu militaire qui est très matérialiste. Pour arriver à un but on n'utilise que des procédés matériels et lesquels! On cherche une efficacité toujours immédiate et l'on est pris naturellement dans ce

4. Maison pour groupe de prostituées à destination militaire.

milieu, si bien qu'on ne cherche même plus à réfléchir et même vient s'ajouter la peur de réfléchir, peur d'être dégoûté par les conditions de la misère de notre vie, si nous nous attardons à en voir toute l'ampleur, une certaine frayeur de nous voir mêlés au péché de l'homme, péché qui nous entoure quotidiennement, dont nous ne réalisons pas tout de suite toute la malice, mais dont nous avons conscience cependant. D'où un certain sentiment d'indignité à parler à Dieu à ce moment-là. « Il faut avoir un certain niveau de vie morale pour pouvoir aller à la messe » me disait à peu près un gars, un jour. Ce côtoiement journalier avec le mal auquel nous participons aussi, au moins par notre silence, se répercute certainement dans la vie de prière : sentiment de notre indignité devant Dieu dont nous ne comprenons plus la grandeur et même la bonté... ce qui peut même conduire à un certain désespoir (cafard, tristesse spirituels), à quoi bon prier, faire effort..., etc. D'où un certain relâchement dans la vie de prière mais qu'un événement particulier arrêtera et, en particulier, la prière commune est un élément énorme d'excitant à notre vocation d' « orant » au milieu de tous qui ont, pour beaucoup, oublié Dieu.

Difficultés pour prier : mentalité généralement de « râleur » du soldat français moyen, pendant les classes : « chercher à comprendre, c'est commencer à désobéir »; pourquoi tous ces crapahuts[5] qui sont toujours à recommencer ?... (attitude opposée à l'ouverture confiante dans la prière). Cadres de prière perdus : très rarement de messe, dimanches inexistants, emploi du temps bousculé... Ambiance matérialisante : beaucoup de copains incroyants.

LA LASSITUDE

Deux difficultés principales se présentent : d'une part, rien n'est plus minuté, ni organisé; d'autre part une sorte de lassitude risque peu à peu de vous engourdir.

Au début de mon service, je sortais tout frais du séminaire, et, bien qu'un peu désemparé, je pouvais utiliser les marches et les attentes interminables pour prier en m'aidant du chapelet. Le soir, je priais avec un carnet et un crayon. Cela me permettait de fixer mon attention, trop facilement détournée par la T.S.F. ou les paroles des autres. Cette méthode avait en outre l'avantage de poser problème

5. Parcours en terrain accidenté et semé d'obstacles divers,

aux autres de la chambrée, et de leur faire sentir que la prière est un contact personnel, intime.

Mais beaucoup d'obstacles se présentent : l'atmosphère déprimante, la fatigue de certains jours, l'énervement de l'attente, le bruit — je dois avouer que je suis assez privilégié, ayant toujours été en garnison, et non dans le bled; en outre, étant rapidement passé sergent, j'ai eu à peu près toujours le bénéfice d'une chambre calme et en général silencieuse (chose très précieuse). Le plus dur est certainement l'atmosphère de laisser-aller qui règne partout et par laquelle on se laisserait prendre volontiers. C'est en se laissant prendre par lui que les gars tombent dans le péché. Certains s'y traînent lamentablement; cela alimente la prière, la stimule même. On se sent responsable.

A côté de tous ces temps forts de prière qui ne sont pas négligeables pendant le service militaire, la vie de tous les jours nous réserve continuellement la tentation de la lassitude. Une lassitude très spéciale d'ailleurs, qui vient, je crois, du fait que l'on finit par ne plus réagir en face de certains actes de guerre, comme les représailles, les tueries, les interrogatoires au milieu desquels nous vivons, même nous, gens non-opérationnels. C'est là que réside tout le mal qui se fait, de jour en jour, chez les gars, sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes. Au fond ne sommes-nous pas préparés à cette sorte de torpeur morale, pendant les premiers mois de classe, qui visent à nous faire acquérir des réflexes auxquels nous obéissons, après coup, immanquablement, à plus forte raison en A.F.N., où la fatigue physique des gars s'ajoute à un sens moral diminué sinon nul. Nous sommes, nous-mêmes, contaminés par cette lassitude des copains pour qui les efforts qu'on exige d'eux n'ont aucun sens.

Les conditions de prière pendant mon service en Algérie n'étaient pas très favorisées. D'abord le manque de temps (étant dactylo, je n'avais que très peu de temps libre, temps que je passais volontiers à la correspondance ou à la lecture de quelques revues comme *Panorama, Jours de France* et *Paris-Match*. Les lectures sérieuses me faisant, je l'avoue bien simplement, un peu peur). Les occasions ou si vous voulez les intentions de prière s'offraient constamment à notre vue : les conditions de vie de ceux qui baroudaient, de ceux qui en avaient marre et qui « priaient » souvent la « quille », les difficultés que rencontraient d'autres séminaristes ou des gars qui pensaient quand même chrétiennement devant certaines façons de mener la

guerre subversive ou si vous préférez la « pacification », les conditions de vie de la population musulmane de laquelle nous avons tant à apprendre.

Un autre handicap qu'il n'est pas toujours facile de maîtriser au début c'est le milieu : l'atmosphère n'est pas très élevante, on côtoie le terre à terre, il faut savoir accepter ce milieu et le surmonter non pas en s'abaissant. Et le bruit! Qu'il est difficile de se recueillir, de faire silence au dedans de soi-même.

ISOLEMENT ET RESPECT HUMAIN

L'isolement est très pénible, mais au bout d'un certain temps il semble qu'on s'y habitue... cependant j'en ressens encore les effets après six mois, habitué à vivre parmi les musulmans j'avais pris, en quelque sorte, l'habitude de penser un peu comme eux, et ainsi j'en étais arrivé à une sorte de défaitisme qui me faisait dire : « C'est ainsi, je n'y peux rien... »

Malgré le sens ecclésial que je donne à ma prière, j'avais le sentiment d'être isolé, ce qui bien souvent m'enlevait tout goût pour la prière. L'existence d'une communauté d'idéal est une aide très précieuse. Malgré la présence de deux ou trois séminaristes, cette communauté n'a jamais pris forme. Des essais ont cependant été tentés : en France, réunion en ville toutes les semaines, parfois avec l'aumônier. Cela a tenu un mois. En Algérie, réciter le chapelet avec un autre séminariste, tous les soirs avant de se coucher. Cela a duré deux mois, puis l'habitude s'est perdue avec le consentement tacite de chacun, peut-être parce que l'heure ne convenait pas. Après huit heures de bureau, certains jours de pointe je n'avais plus envie de rien faire. J'ai senti profondément pourquoi il est difficile de trouver des militants laïcs. A ces moments, il m'était impossible de fixer mon esprit. La discussion à bâtons rompus avec les camarades, ou la radio étaient les seules occupations possibles.

Quant à la prière en particulier, il m'était très facile de me recueillir au cours d'une marche ou d'un exercice. Par contre, je n'ai jamais fait une prière ostensiblement dans la chambre, par peur certainement, et j'ai regretté de ne pas m'y être lancé une fois pour toutes car le milieu n'était pas hostile (présence de quatre musulmans très religieux).

L'ABSENCE DE SACREMENTS

Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'à vivre ainsi, on ressent de moins en moins intensément le besoin de prier. Surtout quand on n'assiste à la messe qu'une fois par mois, quelquefois tous les deux mois, et qu'on n'a pas plus de contact avec l'aumônier.

Je ne vous ai pas parlé de la messe. Nous en avons eu deux en cinq mois, vers Noël, étant donné que nous sommes dans un poste le plus éloigné d'X. L'aumônier pourrait, je crois, venir plus souvent cependant.

Ce qui, d'abord, a marqué cette période, c'est l'absence de tout soutien sacramentel, six mois durant, nous n'avons pas vu de prêtre : depuis le mois de juillet, il a fallu attendre la Noël pour avoir une messe. C'est dire toute l'ampleur et toute la signification profonde qu'a pu revêtir cette messe qui résumait ces nombreux mois d'attente.

Depuis un an que je suis en Kabylie où je connais assez l'isolement à cause du manque de sacrements, car il m'est arrivé de passer deux mois et demi sans pouvoir assister à la messe, je ressens évidemment les difficultés de la prière, et après un an en Kabylie ces difficultés deviennent beaucoup plus sérieuses. Les premiers mois de service militaire se passent généralement assez bien car, ayant un peu prévu les difficultés, on a emmagasiné. Puis au fur et à mesure que le temps passe on perd un peu de courage et on s'astreint moins facilement à la lecture spirituelle et cela vient un peu, me semble-t-il, de ce qu'on n'a pas de lectures assez concrètes, assez liées à la vie de chaque jour.

BIENHEUREUSES DIFFICULTÉS?

Quant aux occasions de prière, ce sont d'abord les difficultés que l'on rencontre tous les jours. L'acceptation de ces difficultés (responsabilité de la section, sorties de nuit souvent pénibles, sorties de jour fatigantes, ambiance pas toujours excellente...), donne à celui qui veut vivre avec le Seigneur le climat de sa vie spirituelle, et lui occasionne un retour constant à Dieu dans la prière d'offrande et d'acceptation.

Personnellement, je ne trouve pas que la prière est plus difficile

à l'armée qu'ailleurs, serait-ce même au séminaire. Ce qui change pour moi, ce sont les causes qui me portent à prier.

Une lutte

Une illusion guette toute bonne volonté dans la prière : croire qu'il est naturel de prier. Non, c'est une grâce, qui elle-même, se demande. Et c'est une lutte continuelle aussi, la prière n'est pas la recherche de « moments privilégiés », mais la remise inconditionnée de soi à un autre.

PRIER, CELA COUTE

D'abord, voyez-vous, jamais je n'aurais cru, avant de partir sous les drapeaux, que la prière fût si difficile à réaliser dans sa vie même pour un séminariste. Je fais tous les jours la douloureuse expérience de l'aspect « non naturel » de la prière pour l'homme. Et pourtant jamais autant que dans l'accomplissement de cet exercice, je ne me suis senti vraiment l'homme de Dieu, ambassadeur entre lui et les hommes. De même qu'un ambassadeur observe autour de lui, essaye de comprendre, consulte, s'enquête, analyse et prend acte, puis rend compte et communique à celui qui l'envoie — au besoin intercède, plaide et obtient faveurs ou privilèges — de même je découvre que ma prière a un sens plus ecclésial et moins égocentriste depuis que je prie à partir de la découverte du milieu précis qu'est le mien.

Mais, surtout en Algérie, il faut vouloir prier pour prier et cela coûte.

La plus grosse difficulté, c'est de vouloir... et vouloir comporte toujours un certain détachement : cesser les conversations souvent banales qui n'en finissent pas après le repas, refuser d'aller au foyer prendre quelque chose avec les copains, etc...

La vie pour les gars devient plus que grisâtre : ils sont parfois six mois sans descendre au petit bled voisin. Séminariste, il faut sans

cesse et sans cesse se ressaisir sinon la pente nous guette comme tout le monde.

Pour résumer cette expérience de prière personnelle, je dirai qu'il faut toujours un très gros effort pour se mettre à prier ou à faire une lecture spirituelle, même à dire un peu de chapelet chaque jour. Mais d'un autre côté, dès qu'on s'arrête de prier, qu'on reste parfois une semaine ou plus, sans ouvrir un livre de prière, et ça arrive... on sent le besoin de s'y remettre, car tout flanche, notre moral tombe à zéro, on est moins généreux à l'égard de nos camarades et on se moque de tout au point de vue travail.

Je termine en disant qu'il est bien difficile d'y tendre régulièrement, et qu'il faut se reprendre presque quotidiennement.

Parfois un certain dégoût ou un manque de courage pour prier alors que tant de choses vous attirent... Mais surtout une certaine impuissance à prier — jointe à un désir, à un besoin de la prière ressenti profondément à propos des conversations et des événements de la vie quotidienne. Mais d'autres fois aussi c'était bien difficile. Et je me suis aperçu au bout d'un long séjour que j'avais perdu le goût de la prière et que je me laissais grignoter par toute une ambiance — que mes réactions n'étaient pas celles qu'attendait le Seigneur. J'ai commencé alors à essayer de revoir systématiquement devant le Seigneur, et en me référant à l'Évangile, chacune de mes journées : examen de conscience mais aussi rappel des conversations ou des faits de la journée. Ce n'était pas facile. Et d'ailleurs je n'ai pas eu le courage de le faire tous les jours. Mais c'était aussi une forme de prière.

Ce sont justement les différentes « péripéties » où le Seigneur m'a plongé qui m'ont ouvert les yeux. En effet la prière n'est pas un moment privilégié ou une suite plus ou moins cadencée de moments privilégiés. (Il en faut, c'est entendu); mais lorsqu'on n'a plus de tels moments, si l'on veut garder cependant une âme religieuse, il faut voir avec les yeux de la foi certes — savoir « faire feu de tout bois ».

DES PRÉTEXTES, ON EN TROUVE A CHAQUE INSTANT

Dans une journée, on peut trouver un moment où rencontrer le Seigneur : il faudra peut-être renoncer à une partie de belote ou à tout autre chose du même genre; pourquoi ne pas profiter des « longues » heures de quart ou de garde ? Il me semble qu'on refuse de passer quelque temps en compagnie du Seigneur pour des motifs de toute sorte : contact avec les voisins ou les gars du groupe, etc... Des prétextes, on en trouve à chaque instant. Dans ce cas, posons-nous la question de notre fidélité à notre vocation future d'homme de la prière.

LA TENTATION DU « PLUS TARD »

Évidemment les conditions de vie ne sont pas souvent aptes à nous porter à la prière. Il y a ce corps lourd qui handicape notre volonté, le besoin de sommeil, de tranquillité, de paix, toujours cet espoir d'un progrès matériel qui nous aidera, croit-on, à mieux prier et plus souvent et avec cet espoir sans cesse repoussé par les événements, la véritable oraison (différenciée de l'oraison diffuse de chaque moment de la journée) est reportée sans cesse. « Demain... la semaine prochaine... si je suis plus en forme... si je change de fonctions... j'aurai le temps ou la possibilité de faire oraison plus longtemps » et alors j'écourte un peu chaque jour ma vie de prière.

C'EST POSSIBLE

Tenir absolument et chaque jour, à passer au moins un temps devant Dieu à prier. On peut toujours y arriver : des militaires pourtant très pris, écrivaient chaque jour de grandes lettres à leur fiancée ou à leur femme.

Il arrive que certaines périodes soient dures; on en a marre : il faut avoir, je crois, quelques principes spirituels très simples : « Dieu m'aime. » Si l'on peut trouver quelques chrétiens et prier avec eux, ou avoir la chance d'assister à la messe et de recevoir les sacrements : prier seul de longs mois, c'est très dur; à plusieurs comme tout va mieux!

Ces jours-ci nous avons une activité opérationnelle intense et le coin où nous sommes est dangereux. Je suis G.V. lance-grenades et c'est pour moi une joie que d'en baver avec les gars tout en partageant

leur vie avec leurs joies, leurs soucis, leurs difficultés, leurs espoirs et d'essayer d'en faire une prière; d'ailleurs afin de crapahuter avec eux j'ai tout fait pour éviter de rentrer au bureau (je vous dis ceci sans vouloir me jeter des fleurs).

LE TEST DE NOTRE FIDÉLITÉ

Il s'agit, essentiellement, d'une question de fidélité. Il me le semble, personnellement de plus en plus. Le Seigneur frappe et attend qu'on ouvre : sommes-nous comme le serviteur qui attend son maître ? Il me semble qu'à ce point de vue, notre service militaire doit être pour nous un test : il l'est obligatoirement. Nous constaterons souvent que par nos propres forces nous ne pouvons pas grand chose, mais qu'avec l'aide du Seigneur cela peut être mieux.

Situé en zone opérationnelle avec six mois de cours en Algérie, il ne m'était pas possible de fixer d'heures précises pour faire oraison ou réciter le chapelet. Entassés dans une mechta (ayant à peine la place de passer entre les lits), l'atmosphère était bien souvent pesante, que ce soit le bruit, les postes braillant à tue-tête ou les beuveries. C'est là, qu'à défaut de local vide, je lisais l'Évangile, parce que je voulais absolument tenir, et résister au double danger : ou se retirer sur soi-même ou se calquer sur les autres, sous prétexte d'être près d'eux. Et pourtant, le soir avant de me coucher, je pouvais trouver le meilleur moment pour le recueillement. Mais la fatigue d'une journée d'écoute ou de liaison l'emportait souvent. C'était surtout pendant les heures de veille, pendant la pause au cours d'une opération, que je pouvais prier. Là, il suffisait d'entendre et surtout de voir ce qui se passait, pour comprendre le vrai sens des mots Paix-Justice et m'adresser à Dieu : Paix-Justice.

Les occasions de prière ne manquent pas. Je croyais même au début que la prière jaillirait presque naturellement de ces occasions. Très vite je me suis aperçu que ce n'était pas suffisant ou plutôt qu'on perdait rapidement l'habitude et le goût de saisir ces occasions de prière. J'ai senti alors la nécessité de me ménager dans la journée, et si possible tous les jours des moments fixes de prière, auxquels je tiendrais absolument. Le moment idéal m'a semblé être celui de la garde de nuit. Toutes les nuits en effet je montais de une heure et demie à deux heures de garde. J'ai alors décidé de passer ce temps à prier au lieu d'y révâsser à n'importe quoi (à la fin de mon service, alors que j'avais plus de garde à monter, mais la chance d'ha-

biter une petite ville, je me forçais à passer chaque matin une demi-heure à l'église). C'est cette fidélité à un moment fixe de prière qui m'a permis non seulement de garder un contact quotidien avec le Seigneur, mais aussi de saisir plus facilement les occasions de prière dont j'ai parlé plus haut. J'ai découvert alors qu'il y avait dans la journée nombre de temps libres que l'on pouvait utiliser pour la prière : déplacements en véhicule pendant lesquels les gars restent pratiquement silencieux, moments d'insomnie la nuit ou pendant la sieste, déplacements à pied, etc.

Chaque jour je récite mon chapelet et lis chaque soir un passage d'Évangile et d'Ancien Testament. Bien sûr il m'arrive de ne pas le faire ou même de ne réciter qu'une partie du chapelet, mais dans l'ensemble je suis fidèle. Les jours de garde j'en profite pour réciter le chapelet et faire oraison sur le passage d'Évangile lu la veille. En dehors de la garde, pas d'oraison (c'est peut-être un tort...) j'arrive aussi à lire plus ou moins régulièrement un bouquin spirituel (ces temps-ci *La vie cachée en Dieu*). Les jours de crapahut j'essaie de dire le chapelet durant la marche, mais c'est dur, même le soir lorsqu'on rentre. Quand on reste sur le terrain, je dis la prière du soir sans plus. La prière des jours d'opération est plutôt une prière-oraison de confiance, demandant au Seigneur sa protection ou bien une prière qui pourrait se résumer ainsi : « Seigneur, c'est dur maintenant, les gars sont crevés, je le suis comme eux, ceci fait ma joie. Donne-nous la paix. »

Les événements signes de Dieu

Si l'événement juge notre prière, c'est qu'il est le complice de Dieu. Pourquoi avons-nous tant de difficulté à ne pas nous croire seuls dans notre prière? Alors qu'elle repose entièrement sur la foi en un Dieu providence. C'est-à-dire qu'un autre nous fait face et nous précède toujours[6]*; rien n'est donc insignifiant dans notre vie, tout est occasion de prière.*

6. Cf. B. Bro, *Foi et prière*, dans *La Vie Spirituelle*, novembre 1959, pp. 353-368.

TOUT PEUT ÊTRE OCCASION

Il serait faux de ne parler que des difficultés, car cet affrontement avec le péché, ce contact quotidien avec la misère est un immense appel à la prière. La prière d'adoration sera sans doute plus difficile, mais comment ne pas présenter à Dieu tout ce peuple qui vit dans la détresse, ayant faim, ayant soif, sans vêtements et opprimé ? Comment ne pas demander le pardon de Dieu pour les responsables de cette misère ? La liste serait trop longue à faire de tous ces appels; ils ne manquent pas, c'est plutôt notre foi qui risque de manquer, submergée par cette misère de l'homme.

Dans quelle mesure cela est vraiment une prière ? Dieu le sait — Besoin de lui présenter tout cela... tout ce qu'il y a de présence de sa grâce et de présence du péché... tout ce qu'il y a d'appel et de présence de sa grâce. Toutes ces situations qui sont inviables et où les gens se débattent... et où l'on ne voit pas clair. Et puis on se rend compte que la frontière du Royaume de Dieu est au plus profond de nous. Et qu'on n'a pas le droit de juger bruyamment, d'une façon qui a surtout pour but de dire « je n'en suis pas », « je te rends grâce, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme cet homme », « je me lave les mains... ». C'est non seulement celle des autres, mais c'est notre conversion qu'il faut demander!

Je reviens encore sur cette prière à propos des faits de la journée : des fois c'était une réaction facile et immédiate : quand un camarade me faisait remarquer en passant dans un village typique avec sa palmeraie qu'il y imaginait facilement la nuit de Noël... rappel de ce Mystère et aussi de la vie de foi de ce camarade; quand une conversation avec un Musulman ramenait de sa part les formules Bismillah (au nom de Dieu), Bandullah (gloire à Dieu)... essai d'y mettre leur sens profond; plus profondément quand cette conversation religieuse avec le marabout d'un village me remettait devant les yeux ce don stupéfiant de l'Incarnation, que mon interlocuteur — vraiment et profondément religieux — ne pouvait même pas concevoir et dont la seule imagination lui paraissait blasphématoire. Prière pour la Paix devant tant de faits de violence. Devant la vie de ces Musulmans que par mes actes et mes conversations je connaissais peu à peu avec leur angoisse et leur déchirement. Prière pour la lumière quand tel chef me disait : bien sûr il y a les principes chrétiens — mais il y a aussi l'urgence de telle situation... et que feriez-vous si vous aviez mes

responsabilités ? Action de grâces en découvrant le dévouement, la foi, la prière d'un camarade. Tout cela me remettait en face du Seigneur.

Si le séminariste soldat rencontre des handicaps, il ne faudrait pas cependant passer sous silence d'autres facteurs qui favorisent sa prière et son union à Dieu. Ceci à mon sens compense avantageusement les difficultés qu'il peut rencontrer. Les militants que l'on rencontre sont souvent épatants. Leur foi nous stimule et nous aide à prier.

L'insécurité, les événements sont pour nous matière constante à la prière : camarade tué, blessé, etc. La prière est intensifiée par toutes les intentions que l'on se sent le devoir de porter.

Je n'ai jamais si peu pensé à moi-même que lorsque j'étais en Algérie.

Les occasions : devant certains spectacles de guerre (en voyant des hommes se faire tuer dans une grotte par exemple). A l'annonce d'un accrochage d'une de nos sections en opération. En voyant les copains partir en opération. A certaines nouvelles annoncées par la radio. Devant les réactions égoïstes.

Après la prière, nous restions quelques temps à bavarder de choses et d'autres; et évidemment de la vie des types de la batterie. Cela m'a-t-il permis une fois ou l'autre d'éclairer tel ou tel ? Je n'en sais rien — mais en tout cas cela m'a souvent permis d'éclairer ma vie chrétienne à la lumière de la vie, de l'exemple, de la réaction de l'un d'eux; ou de retrouver les exigences du Seigneur à travers ce qu'ils attendaient de moi comme séminariste...

Car si j'ai eu beaucoup de mal pendant ce temps à maintenir une prière « désintéressée » d'adoration, ou de contemplation du Seigneur dans l'Évangile — je pense que j'ai découvert ces appels au Seigneur et ce rappel de son œuvre continuelle : à partir des événements et des rencontres de la vie quotidienne.

L'OCCUPATION DE CHAQUE INSTANT

En Algérie depuis plus d'un an, j'ai changé plusieurs fois de travail. La prière est réellement soumise à nos différentes occupations. En principe je suis radiographiste, donc planqué. Mais étant dans un bataillon opérationnel, j'ai été jusqu'en septembre dernier plus souvent mobile que fixe. Pendant cette période il m'était impossible d'établir une vie de prière

celle que celle d'un séminaire. Après une offrande de la journée très matinale, je partais pour une direction inconnue, l'esprit plus ou moins angoissé par la perspective d'une journée dangereuse et fatigante. C'est durant ce voyage que j'essayais de faire un peu oraison. Le silence de la nuit et le bourdonnement des écouteurs sur les oreilles m'isolaient un peu de mon entourage et me permettaient de penser au Seigneur. Souvent cette méditation se transformait en quelques *Ave* répétés. Au cours de l'opération, c'est encore quelques *Ave* qui venaient le plus facilement aux lèvres ou alors des oraisons jaculatoires. Puis le soir venait, ou bien nous rentrions à la ferme ou nous couchions sur le terrain. Un merci au Seigneur et un acte de contrition, puis la fatigue me plongeait dans un profond sommeil. Un dimanche par mois en moyenne, j'avais l'occasion d'aller à la messe. C'était un temps fort par rapport au reste.

J'étais seul séminariste dans ma compagnie de transmissions, quelques militants et bons chrétiens avec lesquels nous nous réunissions, mais à l'extérieur de la compagnie, faute de local, les baraquements formaient des chambrées de vingt ou quarante gars! Étant télétypiste, je pouvais prier facilement « dans le secret » pendant mes permanences de jour ou de nuit — ou dans les allées et venues entre les différentes parties du camp.

Les sources de prières venaient non de ce que je voyais (mon service ne me donnait guère l'occasion de sortir), mais de ce que je lisais sur mes messages ou dans les comptes rendus quotidiens de la zone que j'envoyais à Alger. Tout revient donc à dire que nous avons à prier dans la mesure de nos possibilités (très variables même pour mon cas personnel), prier « à temps et à contretemps ».

Occasions de prier : Il y a la garde qui permet aisément la récitation du chapelet. Il y a aussi ces longues marches dans les djebels lors des opérations, lorsqu'on n'en peut plus de tirer la jambe sous le lourd soleil... c'est la prière de celui qui a un peu quelque chose à offrir en union à la Passion du Sauveur.

LA RENCONTRE DE LA MORT

Le jour où l'adjudant-chef a été tué, il a fallu improviser une petite veillée. « On ne va quand même pas le laisser partir comme un chien... » Que mettaient les gars dans les réponses aux *Ave Maria* qu'ils récitaient devant la dépouille ?

La prière la plus réelle était sans doute *la prière en actes* : prière pour la mort d'un camarade, devant les difficultés morales; le souci du salut des autres, la présence de Dieu parmi eux, la peur de ne pas être à la hauteur; les explications de messe étaient aussi des prières. Le travail aurait pu être une prière : cela dépend du genre de ce travail. S'il s'agit d'un travail assez prenant, c'est dur. Enfin dans l'ambiance de chambrée, la prière ne peut souvent qu'être très courte, même si elle est souvent répétée.

Plusieurs fois des événements m'ont incité à prier davantage, c'était un accident qui a provoqué la mort d'un camarade, un accrochage périlleux... Mais ces choses-là sont rares (heureusement d'ailleurs). Le Seigneur se sert des événements pour nous rappeler à lui. Mais bien plus souvent il met notre foi à l'épreuve.

Les occasions de prière ne manquent pas en Algérie. On les rencontre à chaque pas. C'est le coup dur, l'embuscade où sont tombés deux ou trois camarades, le scandale de leur mort. C'est la peur, l'angoisse qui peut nous saisir lorsqu'on passe dans certains coins dangereux, par exemple, et qui nous ramène instinctivement en présence du Seigneur. Il y a les injustices auxquelles nous nous heurtons : mauvais traitements vis-à-vis des prisonniers, brutalités envers la population, toutes les manifestations de racisme et ce mépris du musulman, que nous sentons au plus profond de nous-mêmes et dont il faut demander sans cesse au Seigneur de nous délivrer. Il y a ceux qui nous entourent : les camarades ou nos chefs, ceux que nous aimons, ou que nous détestons ou qui nous détestent, avec leurs problèmes de famille, de travail ou d'avenir. Les jours de cafard enfin où nous en avons assez, où la fatigue nous domine et où l'on cherche douloureusement à trouver le Seigneur qui semble alors bien lointain et que, malgré tout, on sait tout proche.

Ma prière consistait le plus souvent dans quelques pensées rapides vers le Seigneur, au long de ma journée, à propos d'occasions fortuites comme un lever ou un coucher de soleil sur la montagne, un accrochage, la vue des misères de la populations prise entre l'armée et les fellaghas.

En somme pendant ces dix mois, ma vie de prière a été assez réduite, et absolument pas structurée. Elle était le fait de circonstances, de réflexes que je gardais de me tourner vers Dieu, de la conscience que j'avais de mes responsabilités de témoin du Christ, envers

les gars de mon peloton, et du poste. Mes moments de prière les plus intenses étaient certainement provoqués par la mort de mes camarades, et des chasseurs du régiment. Les rares fois où j'ai frôlé la mort aussi ont été des occasions privilégiées pour moi de prendre conscience de la présence de Dieu, et de son action providentielle dans ma vie. En définitive, ma prière a été beaucoup plus spontanée, provoquée par les faits quotidiens, que voulue et décidée de façon rigide, comme on peut le faire lorsqu'on a une vie régulière.

TOUTES LES DÉTRESSES

Profiter de toutes les occasions — le matin alors que je suis chef de bord d'une 403 qui fait le ramassage des cadres, alors que devant moi défilent maisons riches et mechtas misérables, gens cossus et musulmans à peine vêtus, je profite de ce moment de calme et je prie. D'autres fois alors que seul je fais les cent pas devant un poste de police il m'est facile de prier. Ici les sources de prière sont si nombreuses.

Et cependant les sources de prière sont multiples : tel camarade qui ne pratique plus ou tel autre qui subit de grandes difficultés (parents, femme, fiancée...) cette misère humaine que l'on côtoie chaque jour, cette opération au cœur de laquelle il y aura de nombreux morts et puis, toutes ces tentations...

Occasion de prier encore quand, la même semaine, j'appris que trois gars de la compagnie étaient « plaqués » par leur femme ou leur fiancée. Tel gars marié m'a demandé ce que je pourrais faire pour lui avec l'aumônier : il venait d'apprendre que sa femme l'avait quitté... Par ailleurs, pour moi le fait de la prostitution connu, non plus dans les livres, mais concrètement (tels gars, et non en petit nombre... telles maisons...) fut pour moi aussi occasion de prier. Je ne nie pas que la sensibilité avait peut-être alors chez moi place trop grande : toutes ces choses étaient peut-être trop, chez moi, source d' « écœurement », de souffrance, et d'un certain déséquilibre... tout au moins au début!

Depuis presque un mois, retour à une vie plus normale, mais très accaparante : je suis instituteur de l'école d'un douar voisin de notre ferme et m'occupe provisoirement de la population musulmane. Je n'ai plus aucun temps libre. Le soir, après avoir corrigé mes cahiers, je ne cherche qu'à m'allonger au lit, après avoir supporté la centaine

de petits Arabes, et les autres Musulmans venus expliquer leur situation. Je ne trouve même pas le temps de dire mon chapelet. Je suis quelque peu angoissé par cette vie plutôt stérile. Heureusement que presque tous les dimanches je peux aller à la messe. Cependant ce contact avec la misère des Arabes, la reconnaissance de l'injustice et même de la cruauté des Français vis-à-vis de certains Musulmans, et surtout l'indifférence religieuse de mes camarades militaires liée à mon impuissance matérielle pour m'occuper d'eux me font implorer le Seigneur et la Vierge spontanément : *Christe eleison, Sancta Maria, ora pro nobis!*

ÉLARGIR SA PRIÈRE

Mes intentions de prière sont diverses : la paix (des armes et des cœurs) prière pour les gars : un qui a le noir, un qui m'a eng..., ceux qui ont discuté religion ou problème humain avec moi, les blessés, les gars au crapahut, les soldats d'Algérie, prière parfois basée sur les mystères du chapelet, simple union avec le Seigneur et Marie (bonne prière qui change de l'éternelle prière de demande ou de remerciement).

Mais comme ma prière prend sa source le plus souvent à partir des événements et des hommes qui m'entourent, elle se prolonge évidemment dans ma journée plus ou moins directement. Les relations que je peux avoir avec les habitants adultes et enfants prennent un autre relief. J'essaie de voir avec des yeux chrétiens la misère des gens, de comprendre leur désir de paix et de justice, leur foi en l'Islam avec ses contrastes : amoralisme vécu et ritualisme souvent non compris, en particulier pendant le Ramadan.

Je n'ai pas de moments réglés de prière, étant mêlé à une vie trop mouvementée et tapageuse (les paras!), mais ce ne sont pas les occasions de prière qui me font défaut : depuis les petits événements qui sont en général les faits concrets de la vie de chaque jour autour de moi, jusqu'aux grands événements qui constituent les problèmes de l'heure (exemple : le 24 janvier à Alger auquel j'ai participé). Je prie plus spontanément à partir d'événements qui m'ont frappé qu'à partir d'hommes que j'ai l'occasion de rencontrer un peu partout. Je pousserai même la sincérité jusqu'à avouer que je ne prie pas assez pour des petites intentions précises, glanées par-ci et par-là, mais que je prie (et fais prier les gars) plus volontiers pour des intentions générales mettant un peu les grandes causes de l'Histoire (exemple l'Église et son unité œcuménique ou son développement missionnaire — la

Paix et la Justice dans les rapports entre classes sociales ou nations). Peut-être est-ce un tort ? Peut-être est-ce un bien ? La prière doit avoir un horizon aussi large que possible...

La découverte des autres

Si prier c'est s'en remettre à un autre que l'on ne voit pas, il faut d'abord apprendre à reconnaître les autres que l'on voit... En ce sens, il n'y a pas de prière sans charité vraie et réciproquement. Il y a entre elles une connexion absolue. Une authentique rencontre des autres oblige à la vérité. Mais pour pouvoir écouter les autres, tout « autre » que soi-même, il y faut l'aide de la prière[7]. *Car cela ne va pas de soi*[8].

UNE OCCASION UNIQUE

C'est un moment privilégié de comprendre les autres quels qu'ils soient et de les regarder à la lumière de l'Évangile d'une vue universelle qui ne s'arrête pas aux races ou aux langages, mais qui les considère comme des frères. Une occasion unique de trouver des gens différents de nous et de prier pour tous ceux qui nous entourent. C'est une prière incarnée. Une vue sur le milieu, un jugement chrétien et une action que les circonstances extérieures nous demandent de transformer.

Pour ma part, je crois que ce que j'aurai appris ici de plus important, c'est de vivre en équipe. Le chrétien qui est seul ou qui vit seul dans son coin ici, aura du mal à tenir. Un jour où l'autre, il en aura par-dessus la tête. De temps à autre, l'on a tous besoin d'une bonne eng... pour repartir de plus belle... Le service est également une

7. Cf. A. Plé, *Un mystère de Dieu : le prochain*, dans *La Vie Spirituelle*, octobre 1945, pp. 225-241, et Id., *Pour une mystique des mystères*, dans *Supplément de La Vie Spirituelle*, novembre 1952, n° 23, pp. 277-396.

8. On sait la formule du professeur de Greeff : « Celui qui prétend se battre pour la liberté, mais qui ne se bat pas aussi pour la liberté de son ennemi, ne se bat pas pour *la* liberté, mais pour *sa* liberté. »

occasion pour découvrir l'autre. Il faut savoir se taire et écouter les copains. Tôt ou tard, il révélera le bon côté de sa personnalité.

Si je voulais résumer cela en quelques mots, je dirais sans doute que pendant ce temps de service, malgré ou à travers mes lâchetés et mes lâchages, le Seigneur m'a fait découvrir cette forme de prière à partir de la vie des autres, à partir des faits et des conversations de la journée.

Si j'ai eu des difficultés pour donner à la prière un temps chaque jour, il m'a été beaucoup plus facile de chercher à connaître les copains qui, là-bas, sont profondément eux-mêmes et cherchent souvent à comprendre ce qu'est le séminariste, le prêtre. On peut ainsi garder un esprit de prière que l'on offre au Seigneur à la messe du dimanche. Notre recherche d'une plus grande justice dans nos relations avec les musulmans nous conduit facilement au Christ.

Au séminaire j'avais découvert l'autre par des orientations de journées vers la paix, les mouvements d'Action catholique, l'unité des chrétiens, telle paroisse ouvrière ou rurale, etc. Au service militaire j'ai vu « l'autre ».

Plus personnelle, ma prière est devenue aussi plus proche de la vie concrète, plus apostolique. Le milieu du séminaire est fermé d'une certaine façon. A l'armée, nous côtoyons divers gars de différentes origines et opinions. Nous voyons concrètement ce qu'il leur manque pour être de vrais chrétiens, nous savons ce qu'ils pensent de notre religion. Nous partageons leurs soucis d'avenir, leur difficultés familiales, personnelles et professionnelles. Ainsi lorsque nous nous trouvons en face de Dieu notre prière a un horizon très étendu.

C'est là une excellente occasion de découvrir les autres. Trop souvent nous jugeons notre entourage sur l'extérieur, sur les apparences, et ce jugement est le plus souvent aussi dans le sens défavorable. Or c'est précisément à l'occasion de ces courtes réunions de prière de cinq à dix minutes que j'ai appris qu'il y avait quelque chose de bon dans mes frères soldats. Eux aussi souffrent au fond d'eux-mêmes de cette absence de prêtres au milieu d'eux. Eux aussi se montrent humains lorsque dans la paix d'une mechta on se retrouve réunis environ une dizaine et où désormais on peut discuter en hommes.

CEUX QUI IGNORENT DIEU

Je pense que c'est une chance d'avoir autour de soi des gens curieux qui posent des questions sur des sujets religieux, car cela nous oblige à recevoir la question et cela nous oblige surtout à reprendre contact avec Dieu dans la prière.

Les deux premiers mois que je passai en A.F.N., je fus affecté comme radio avec une dizaine d'anciens. La majorité était des environs de Paris. Aucun ne pratiquait, du moins là où ils étaient. En plus, ils étaient assez assidus au « b... ». Par ailleurs, assez sympathiques entre eux et vis-à-vis de moi. Certaine délicatesse : chauffer le café, obtenir des friandises, etc. Je me souviens d'une crise qui dura trois ou quatre jours : comment se faisait-il que moi j'avais la foi et qu'eux autres, pourtant assez « braves », rien. Je priais bien sûr, mais un peu désespéré...

Découverte de « l'autre » : Les intentions de prière deviennent très concrètes. On prie facilement pour tous ces copains ignorant Dieu ou tombés lamentablement dans le péché. Conscience de ma responsabilité irremplaçable pour les aider à trouver ou à retrouver le Christ. Par une prière secrète, par une attention fraternelle qui est prière aussi. — Conscience du drame des autres religions.

Mais ce qui m'a le plus aidé, c'était de vivre avec les gars, pour porter avec eux leurs propres difficultés, et malgré eux, le poids de leur refus à Dieu. Ce qui oriente vers la prière de demande, et anime la volonté pour agir.

Les musulmans savent nous donner de belles leçons par un sens authentique de la prière. Leur naturel esprit de pauvreté leur facilite l'attitude de suppliants. Grande est leur soumission à la volonté divine.

CEUX QUI ONT FAIM

Elle se résume le plus souvent en un essai de mise en présence du Seigneur, et surtout en une offrande de tout ce qui peut nous entourer : le camarade qui s'est confié à vous ce soir, le prisonnier qui a été abattu, le gosse qui quémande un bout de pain...

Par contre si toutes ces activités enrayent notre vie de prière il faut reconnaître qu'elles sont sources, qu'elles sont des occasions de prière. Prier pour l'Algérie, prier pour les Algériens français ou arabes, prier pour les copains, le copain ivre mort à côté de nous, le copain qui va au « b... » en croyant sincèrement qu'il ne trompe pas sa femme et qu'il fait cela parce que c'est plus fort que lui... Enfin prier pour l'Église, le clergé d'Algérie... Prier pour nous, parce que pécheurs, nous sommes souvent de pauvres types...

En compensation, la vie à l'armée, surtout en A.F.N., apporte une source appréciable de prière, issue de contacts avec les copains dont on sent tous les besoins ou avec la population algérienne, c'est Roger obsédé par les femmes, c'est Jean qui est en train de perdre son idéal jociste, c'est ce musulman méprisé par tous, ce pourrait être encore cette famille injustement pillée, ce prisonnier maltraité. Mais devant tant de besoins, tant de souffrance, on est plus souvent marqué par le découragement que porté par un élan de prière. Ces conditions ne rendent pas aisé le contact avec Dieu. Elles ont du moins l'avantage de faire naître une prière plus personnelle, parce que vraiment voulue et non imposée. Prière aussi plus profonde, entretenue malgré l'ambiance contraire. Prière enfin plus sacerdotale, plus pleine des autres.

Les occasions de s'élever vers Notre-Seigneur ne manquent pas, certes, dans la vie de chaque jour. C'est tel camarade qui vient de lui-même vous parler de sa fiancée qui le lâche, tel autre qui a le cafard et à qui il faut changer les idées, donner une note d'espoir ou ouvrir sur la misère qui l'entoure et qui le sortira peut-être de la sienne; c'est toute sa chambrée qu'il faut parfois, certains jours, supporter, dont il faut partager la joie des jours de fête et la douleur devant la perte d'un de ceux qui ne rentreront pas. Souffrance de l'incompréhension qu'il faut offrir à Dieu, joie du respect que les autres vous témoignent, au fond à cause du Christ.

Voir la misère humaine. Ce contact est parfois dur car on trouve de pauvres types pour qui on se demande parfois si leur idéal ce n'est pas seulement la jouissance de la chair. C'est parfois écœurant, mais ces gars doit-on les rejeter, n'est-ce pas ceux-là qui ont le plus besoin qu'on les aime et qu'on leur apprenne par sa vie, et par ce qu'on peut leur dire parfois, que la vie a d'autres buts bien meilleurs que les plaisirs charnels ?

Occasions et sources de prière : les copains d'abord, les gens qui reçoivent de mauvaises nouvelles de chez eux, le gars « plaqué » par sa fiancée. La mort est aussi une occasion. Généralement, les gars qui prient (très rare) prient comme ils le faisaient chez eux.

Je pense que la proximité des hommes d'Algérie, ma vie quotidienne en leur présence m'indique que ma vie de prière doit obligatoirement être fondée, s'appuyer sur une vraie charité. Charité à l'égard de leurs besoins physiques d'abord, car ici, ceux qui ont faim ne se cachent pas, ils vous demandent du pain. Tout de suite un exemple : tous les jours à la sortie du réfectoire, situé au milieu du village où je me trouve, de petits Algériens nous réclament à manger, et toujours il reste quelque chose à leur donner. Si je ne leur remplissais pas leur boîte, si même je ne leur cédais pas parfois sur ma part ou quelque argent, comment irais-je ensuite prétendre à l'amitié du Christ ? « J'ai eu faim et tu m'as donné à manger... » Je ne dis pas que ce menu geste de miséricorde est accompli pour pouvoir prier sans mauvaise conscience, mais que, sans lui, la prière ne trouverait pas la paix du cœur où elle germe. Sans prétendre résoudre le problème de la faim, de la grande pauvreté de beaucoup d'Algériens, je dois y apporter ma contribution. Alors seulement, je puis demander ardemment au Seigneur que les riches partagent, que le gouvernement agisse, que les économistes travaillent...

LA DÉTRESSE OBLIGE A ÊTRE VRAI

C'est dans la prière que j'ai découvert le véritable contact avec les camarades : faire passer avant tout la miséricorde du Christ. Bien souvent j'ai tendance à condamner, à prendre une attitude exclusive vis-à-vis de certains. Cela ne permet pas d'être vrai avec les autres qui attendent justement ce pardon. Ainsi il est possible de prier pour eux. Il fut un temps où je ne priais presque pas pour les autres, pour mes camarades. Maintenant je le fais régulièrement pour qu'au lieu de condamner, j'essaie de comprendre et d'aimer. Dans ma révision de vie souvent je prie pour mes copains.

En général, tout le contexte de la vie militaire dans ce pays éloigne de la vie de prière. Cependant il faut souligner que tout ce qui éloigne de Dieu peut aussi en rapprocher. Beaucoup font l'expérience de la solitude dans une nature le plus souvent aride qui peut aider à la

prière celui qui ne la considère pas uniquement comme complice de l'ennemi. Le contact permanent avec des camarades issus de tous les milieux, de mentalité, de niveau d'instruction et même de religion différente, peut aider énormément à la découverte de l'autre, surtout, tous partagent les mêmes dangers et vivent la même vie de pauvreté.

Mais le simple soldat peut faire croître la charité surtout dans ses *rencontres avec l'Arabe* qui sont multiples. Là, précisément, il peut faire œuvre de justice élémentaire en face d'un prochain qui est souvent considéré comme ennemi *a priori*. Cette forme de combat montre à tous les militaires chrétiens que le Christ souffre partout et comme ils sont les spectateurs et parfois les acteurs de cette guerre, on pourrait leur souligner qu'ils participent ainsi à la rédemption et que devant l'exposition de la haine, on peut faire aussi l'expérience de l'amour.

Le milieu militaire n'est pas à proprement parler un milieu, mais plutôt une « émulsion » de milieux; c'est pourquoi « l'autre » garde un masque, celui de sa socialité, mais on sent tout de même qu'il est situé : quelle différence avec « l'homme métropolitain »! L'Algérie pour celui qui y réside est une occasion de prise de position : l'homme se révèle, devient plus humain, plus accessible. Cette découverte de l'homme m'a orienté vers une prière plus vivante, ou du moins une conception dynamique et vivante de la prière.

PRIER POUR LES AUTRES NE VA PAS DE SOI

Le population, les rebelles, inutile de le dire, n'ont pas notre sympathie. Et même, ça va plus loin : facilement on les rangerait au dernier rang de la race humaine. Prier pour eux ne coule pas de source.

On ne prie, ce me semble, que rarement pour les Israélites et les musulmans en Algérie. Peut-être par discrétion ? Peut-être aussi par indifférence ? Notre prière est-elle vraiment catholique ? Ceci est important. Des militants formés sont agacés d'entendre toujours recommander « nos soldats » — bien sûr! mais pourquoi pas « les soldats », ce qui n'exclut personne.

Je suis avec un carme fraîchement arrivé. Il fait la même expérience. Je tiens à préciser un fait curieux qui m'a fait découvrir l'inexistence de la « prière pour autrui ». A Noël de nombreux curés bretons ou vendéens avaient envoyés à leurs paroissiens soldats des

colis. Bien sûr, il fallait y répondre. Et comme « toi tu es de la partie! » j'ai un beau soir décidé qu'on répondrait aux curés. Alors que je faisais terminer par un beau « Monsieur le Curé, bonne année, je prie pour vous », j'ai vu toutes les plumes s'arrêter et je me suis fait eng... : « Toi alors tu en as de bonnes! Ce n'est pas à nous à prier pour les autres, c'est au curé à prier pour nous. » On s'est couché fort tard ce soir-là. Je pense les avoir un peu ébranlés dans leur conviction. A la longue je pense que j'arriverai à les faire prier pour autrui, pour ce « sale boukake », « ce fell », etc. Mais, sachant la situation, vous comprenez mieux certaines choses...

La « découverte de l'autre » (considérable à l'armée), les événements, etc., demeurent des intentions de prière, mais bien moins une source de prière! Peut-être en est-il différemment pour d'autres (je l'espère d'ailleurs), mais ce n'est pas le cas pour moi!

Un chrétien vrai (séminariste ou militant plus encore à certains égards) a une influence considérable sur ses frères par sa vie : être propre dans ses paroles et dans ses actes dans toutes les occasions a plus d'influence qu'une longue péroraison sur les méfaits du « b... »! : Il faut cependant être très attentif, sinon on risque de passer à côté des autres sans vraiment les découvrir. Surtout lorsque les circonstances sont dures, je crois qu'il faut se surveiller, la tentation est grande alors de se servir des autres plus que de les servir. Il faut savoir s'émerveiller, je crois. Je me souviens qu'un jour un gars me racontait qu'il avait dépensé toute sa solde pour envoyer des cadeaux à sa filleule et à sa fiancée et il me disait en conclusion « on n'a déjà pas beaucoup de joies ici, mais si on n'en donne pas aux autres on est foutu ». C'était peut-être rien mais j'avais trouvé cela formidable.

La prière commune

TOUT EN COMMUN

Je voudrais souligner combien la prière, la prière commune, est un ferment d'unité. Des circonstances, bien extérieures à notre volonté nous ont rassemblés dans un poste isolé de Kabylie. Ce rassemblement, ce côtoiement est quotidien. De jour et de nuit nous vivons les uns avec les autres, je dirais presque les uns sur les autres,

nous partageons ensemble les joies et les peines, la paix et la sueur, nous n'aspirons tous qu'à une seule chose : la libération... Nous faisons tout en commun c'est pourquoi nous prions également en commun. Nombreux sont ceux qui ne vont pas chez eux à la messe et qui, ici en A.F.N. se rassemblent avec leurs camarades pour prier autour du Christ.

REMPLACER LE PRÊTRE

D'abord il faut parler d'un fait très important à mon avis : les réunions de prière. Vous avez compris : impossibilité au prêtre de visiter tous les postes tous les dimanches. D'où nécessité d'y suppléer. Je constate que nulle part — sauf une exception — là où il n'y a pas un religieux ou un séminariste, la fameuse réunion de prière n'a lieu. Les jocistes sont là insuffisants. Ils ne semblent pas être prêts à cette sorte de chose.

Un mot sur la prière en commun. Dès mon arrivée en Algérie, je me suis trouvé dans un coin où l'aumônier passait assez rarement. Aussi avions-nous décidé de remplacer la messe du dimanche par une réunion de prière, dans une ancienne chapelle désaffectée. De notre régiment, nous nous trouvions tout juste quatre, cinq ou six, sur trente ce n'est déjà pas mal ? Mais nous avions organisé cela avec un autre régiment. D'ailleurs les trois ou quatre qui venaient avec moi faisaient un gros effort, car, à ce moment-là, nous roulions de nuit le long du réseau de barbelés près de la Tunisie et c'est au matin qu'il fallait récupérer le sommeil perdu. Cette réunion consistait à lire quelques textes de la messe du jour, à chanter et à prier ensemble. Et là vraiment, nous priions.

J'avais organisé des réunions de prière tous les dimanches pour marquer le jour du Seigneur et réunir tous les catholiques. Je crois également très important qu'un séminariste ou un militant organise ces réunions de prière (où l'on prie pour l'ensemble de ceux qui nous entourent), car l'aumônier est bien rare dans le bled. Ces réunions de prière apprenaient en outre à mieux nous connaître, nous les catholiques.

Privés ainsi des sacrements de l'Église, nous avons cependant réussi à maintenir parmi nous une communauté chrétienne fervente, dont le temps fort normal était notre prière commune du dimanche et notre réunion hebdomadaire du vendredi qui, consacré à un sujet d'étude,

se terminait toujours par une prière en commun. De toute façon, cette prière partait d'un événement concret dont nous avions été récemment l'objet.

Une chose à laquelle je tiens beaucoup : constituer un groupe — si petit soit-il — de prière partout où je passe. Le monde a besoin d'hommes qui prient et non de gens qui « discutaillent » durant des heures pour n'aboutir à rien. Ce petit groupe de prière, je le considère comme le témoignage vivant de l'Église en marche vers son Dieu. Tous les soirs, au camp, cinq ou six gars prient donc durant dix minutes pour leur milieu, pour les leurs, pour la Rédemption du monde pécheur qu'ils veulent sauver avec le Christ.

UNE AIDE POUR TENIR

D'autre part, chaque dimanche nous réunissions les chrétiens de la compagnie (dans une classe de l'école du village) et nous essayions d'avoir une prière plus communautaire et surtout qui nous rende plus communautaires nous-mêmes. Je crois que c'est très important que les chrétiens se sentent unis devant le Seigneur. Je me souviens d'un camarade qui me disait : « S'il n'y avait pas ces moments de prière, je ne sais pas ce que je deviendrais. Il n'y a que cela qui m'a fait tenir. » C'était à un moment assez dur pour lui, sa fiancée venait de lui annoncer sa rupture sans raisons véritables. Personnellement cette exigence des gars fut pour moi une exigence de prière personnelle. Car comment donner à d'autres ce qu'on n'a pas soi-même ? Cependant le manque de sacrements était vraiment pénible.

L'essentiel est de ne pas admettre trop facilement les inévitables « passages à vide », et pour cela faire équipe par le moyen des réunions de prière.

Ce qui aide à prier aussi, c'est de faire prier les autres. J'éprouve peut-être moins de difficultés à prier ici que lorsque j'avais à ma disposition tous les moyens. C'est moi le responsable spirituel de mon poste. J'ai aussi plus de temps morts.

Pendant la semaine, il n'y a pas de prière collective, et je sais que cela me manque.

COMMENT PRIER EN COMMUN

La prière communautaire se concrétisait par la prière du soir quasi quotidienne lorsque les opérations, les sorties de l'escadron ne la détruisaient pas; fatigue des gars, rentrée tardive. Leurs sujets ? Ils étaient variés, ce sont la plupart du temps les gars qui me les suggéraient : attitude devant le berger isolé dans le djebel, — devant le fellagha qui méritait le nom de « soldat » — devant une injustice à l'escadron à l'égard d'un militaire musulman ou français — rapports des gars à l'intérieur d'un peloton à propos de nourriture — nécessité de créer les liens avec la population civile musulmane — le mouvement œcuménique suggéré par des journaux.

Dans un camp où nous avons passé de longs mois, nous avions chaque semaine deux autres manifestations collectives, possibles du fait qu'un local spécial était affecté comme chapelle. Chaque mardi se réunissait un groupe d'amitié, à la fin de cette réunion, un militant, à tour de rôle, dirigeait la prière, souvent sous forme d'une courte oraison, ponctuée par un chant (Psaume de Gelineau... Je vous salue...). Le samedi soir tous les chrétiens qui le désiraient se rassemblaient pour une prière que tous les gars affectionnaient : le chant des complies en français. Suivant les services et les activités militaires, l'effectif variait, parfois nous étions 20... 30... D'autres fois 2... (sur un camp de plusieurs milliers d'hommes).

Il faudrait aussi insister sur la nécessité de la prière en commun : les réunions de prière soit le dimanche à la place de la messe, soit lors de certains événements : mort d'un camarade, jours saints... Ces réunions pouvaient être de types très divers; très dépouillées ou plus structurées, sur le type de la liturgie de la Parole.

Comment se passe la réunion de prière. En gros, elle a lieu le dimanche. Local : tente, mess des sous-officiers, chambre vide, etc... Le séminariste dit quelques mots sur le dimanche : on lit l'Épître, l'Évangile, courte homélie (évoquant bien sûr paix, justice, charité fraternelle suivant la situation présente), rosaire, chants. Personnellement, je fais toujours précéder la réunion de prière par une réunion d'amitié. Il faut profiter de cette occasion pour forger le plus possible une communauté.

A une récollection de la division j'ai constaté que tout le monde faisait des réunions de prière. Très important, je pense, non seulement parce que cela souligne le besoin de prier des jeunes de vingt ans,

mais aussi parce que cela forme un futur clergé à une Parole simple et vraie.

La prière communautaire, bien que réduite dans ma situation actuelle, s'exprime malgré tout par une prière tous les jeudis soir et la messe le dimanche. Depuis plusieurs mois nous avons organisé avec quelques chrétiens une prière tous les jeudis soir. Nous nous retrouvons ainsi chaque semaine à plusieurs pour prier le Seigneur. Le nombre est très variable suivant le temps de chacun. Nous sommes toujours au moins 4 ou 5. Cela ne fait pas beaucoup sur une Compagnie de 100 gars, mais c'est toujours cela. Pendant 10 minutes environ nous essayons de rencontrer Dieu. Notre méthode est variée : chant du soir, méditation d'un texte liturgique, prière personnelle, intentions personnelles. Nous avons lancé l'idée de diriger à tour de rôle simplement la prière du Groupe.

Un dimanche sur deux nous allions en véhicule à une paroisse (40 km aller et retour) l'autre dimanche nous allions à une autre paroisse desservie par le même prêtre qu'à l'autre paroisse (14 km en véhicule aller et retour). Le fait de se lever tôt un jour de repos, de supporter la fatigue de la route, le froid et la chaleur, faisait de cette messe l'acte important de ma semaine et vers lequel j'orientais ma vie.

Les prières les plus vraies que j'ai pu faire en Algérie sont celles que nous faisons en équipe, à la fin d'une révision de vie, ou de quelque réunion, ou même simplement après nous être retrouvés amicalement 2 ou 3. Mais j'insiste (car c'est une des expériences essentielles de mon service militaire et spécialement en Algérie) sur la révision de vie aboutissant à la prière : ces prières-là étaient les plus riches. Des difficultés personnelles, ou des difficultés dans la marche de l'équipe, nous ont aussi aidés à prier... Par conséquent, le travail et le témoignage en équipe ont sans doute été le principal ressort de ma vie de prière en Algérie. Mais il est regrettable que cela, qui nous a tant aidé, nous, soit peu admis par beaucoup d'aumôniers, et par suite peu répandu.

DIFFICULTÉS DE CETTE PRIÈRE

Puisque vous m'en donnez l'occasion, j'aimerais insister sur la difficulté que nous avons de prier ensemble, entre séminaristes ou religieux. Il n'est pas sûr que dans un même corps de troupe on se trouve plusieurs religieux ou séminaristes, sans parler bien sûr des militants. Pourquoi est-il

donc si difficile de se retrouver pour prier ? Il semblerait même que plus il y a de séminaristes, moins on prie ensemble... C'est si facile de se trouver une occupation pour se donner bonne conscience... Ne devrions-nous pas au contraire être heureux de nous retrouver auprès de Jésus ? Sans doute sommes-nous trop individualistes ?... ou peut-être nous ne nous sentons pas assez responsables les uns des autres ?...

Dans le domaine liturgique je veux signaler un fait lamentable : l'absoute. L'autre jour j'ai été de « corvée » d'absoute pour un sous-officier du régiment qui avait été tué. A la morgue, l'aumônier de l'hôpital beugle le *Dies irae*, marmotte en latin des patenôtres. Il y avait là cent cinquante gars au garde-à-vous. Lamentable... et trop fréquent.

Quelques tentatives de prière du soir en commun, de chapelet, de réunions autour du curé de la paroisse ou de l'aumônier sont restées sans lendemain, malgré la présence de tel ou tel jociste ou jéciste. C'est au moment de la venue du deuxième aumônier que ces mouvements ont abouti à l'organisation de deux groupes d'amitié, un par compagnie. Une des difficultés majeures est le manque de local. Finalement notre groupe s'est réuni au foyer, tandis que le commandant de compagnie du second groupe a mis une salle à sa disposition.

J'ai été récalcitrant pendant longtemps vis-à-vis des « réunions de prières ». Il a fallu que ce soit un laïc qui vienne me chercher finalement...

La messe m'amène à me poser une question. Prie-t-on à la messe ? Il y a bien sûr un très gros effort de fait pour que l'assistance, sous la direction d'un séminariste, s'associe au prêtre. Mais je pense que dans cette guerre, où l'Action psychologique dit tellement qu'on se bat contre le communisme, les cadres viennent à la messe pour qu'on dise qu'ils sont chrétiens, mais (en particulier ils ne communient pas, on ne les voit pas se confesser) — et cela de nombreux soldats me l'ont dit — ils ne semblent pas mettre leur vie en accord avec l'Évangile, et à plus forte raison prier vraiment.

LE CHAPELET

En dehors du passage de l'aumônier, environ tous les deux mois (et quelquefois plus) aucune réunion de prière n'était faite à la Compagnie, d'où la difficulté pour tenir seul pendant deux ans une telle vie. Après quelques mois la lassitude se fait sentir, lassitude qui touche presque le découragement, et alors les moments de prière se font plus

rares. La récitation du chapelet restait alors la seule forme de prière. *Ave* récités pendant des instants de calme où l'on reprend conscience de la voie que l'on a choisie ou des résolutions prises. A la lassitude personnelle s'ajoute encore celle des copains rencontrés à la compagnie, et leurs mentalités différentes de la nôtre. Plusieurs fois le camarade, le gars entrevu affiche un esprit matérialiste, sans autre but et sans autre idéal que celui d'une vie bien tranquille, quand ce n'est pas une vie de plaisirs. Par contre, la découverte d'un gars sérieux et profond réconforte et nous aide.

La prière la plus facile est sans doute notre chapelet : c'est si facile d'égrener des *Ave Maria* au cours d'une patrouille, lors d'un déplacement en camions. Ce ne sont pas les occasions qui manquent. Le tout c'est de savoir les saisir.

Outre la prière improvisée à l'issue de la plupart de nos réunions, nous avons lancé le rosaire vivant.

Une autre expérience de prière communautaire avait porté ses fruits : le rosaire vivant par compagnies. Système simple, mais de grande efficacité : dans un camp d'une quinzaine de compagnies, il s'agissait de trouver chaque semaine dans cinq ou dix ou quinze compagnies, un responsable qui s'engage à grouper autour de lui quelques militants ou simples chrétiens pour réciter ensemble, quotidiennement si possible, pendant huit jours une dizaine de chapelet.

La prière la meilleure, j'entends la plus facile et la plus contrôlable par soi-même, est sans doute le chapelet.

La prière qui reste toujours à notre portée est le chapelet. Un dizainier, c'est si pratique et si peu encombrant. Sur la route, sur les pistes, en « crapahutant » ou en se reposant, il est si facile de glisser une dizaine d'*Ave*. Je crois néanmoins qu'il est bon d'essayer (et ceci reste très souvent possible) de garder ne serait-ce qu'un quart d'heure au Seigneur, ceci pour une méditation et un examen de conscience. Je me rappelle lorsque j'étais à X, ma première vacation radio était à 6 h. 30, je me levais vers 6 heures et je faisais le tour du camp. Ce qu'il faut c'est vouloir tenir.

J'aime bien commencer par une ou deux dizaines de chapelet. C'est un geste, un effort des lèvres et de l'esprit qui prépare à un entretien avec Dieu (méditation) avec référence à l'Évangile.

Prière pour la justice

L'un des points les plus délicats et les plus graves de cette prière. Les réponses parlent assez. Quelle difficulté même pour des hommes de l'évangile à simplement... prier pour la justice! Les raisons en sont diverses : certitude que la guerre sert la « bonne cause », égoïsme, ignorance, ou, pis encore, la prière elle-même qui peut devenir un alibi pour se rassurer. On aimerait relire après cela le récit de la mort du P. Kolbe[9].

« Dieu défie les autres religions de produire de telles marques : Is 43, 9; 44, 8[10] *— Je ne crois que les histoires dont les témoins se font égorger », avait écrit Pascal.*

COMBIEN DIFFICILE

Prière et Justice : toutes les injustices ambiantes, auxquelles on se trouve plus ou moins mêlé, rendent malaisée l'attitude de prière (se réconcilier avant d'apporter l'offrande). — Prière pour le règne de la justice entre races... — Très difficile, tant on est plongé dans l'ambiance d'insécurité et de combats perpétuels.

Quant à la prière pour la justice elle est assez dure à inculquer car souvent on n'y croit pas étant donné l'ambiance des hostilités qui existent.

Prière pour la justice... je crois qu'en général on n'y pense pas souvent... et pourtant ce serait souvent la plus facile à faire.

9. Peu de pages atteignent une telle force et une telle lumière dans l'histoire de la sainteté de ces cinquante dernières années. Cf. *La Vie Spirituelle* : M. Wisowska, *P. Maximilien Kolbe, le fou de Notre-Dame*, octobre 1948, pp. 227-253.

10. « Qu'ils produisent leurs témoins pour être justifiés, qu'on les entende pour pouvoir dire : c'est vrai ! » (Is 43, 9). « Ne vous laissez pas épouvanter, ne craignez pas : Ne vous ai-je pas dès longtemps fait entendre et révélé cela ? Vous êtes mes témoins, y a-t-il d'autre Dieu que moi ? » (Is 44, 8).

Le plus dur est de prier pour mes adversaires, les fellaghas, qui tuent nos camarades et que nous tuons. « Aimez vos ennemis », a dit le Christ. Oui, mais c'est dur. Je fais tout mon possible pour les considérer comme mes frères, et chaque fois qu'il est possible, je rend service aux prisonniers.

Ce serait à refaire, voyez-vous, j'essaierais de ne pas passer à côté du monde musulman, comme je crois l'avoir fait. Il me semble nécessaire, avant de partir en A.F.N., d'étudier sérieusement le Coran, de comprendre la mentalité des gens du pays, non pas pour se créer des préjugés, mais pour interpréter les réactions déconcertantes des habitants indigènes, des harkis aussi qui vivent de plus en plus au milieu des Européens sous les drapeaux.

Le service psychologique nous assure que nous sommes dans la bonne cause (quand ce ne sont pas les aumôniers militaires) et qu'il faut tout abattre, que les moyens sont indifférents, à tel point qu'il faut se ressaisir pour voir qu'il y a de l'injustice. La prière pour la justice est le fait de ceux qui luttent intérieurement pour la justice, de ceux qui ne pensent pas « bougnoule » devant un Arabe. La prière est souvent pour le pauvre type qui tombe, ou pour les gosses malheureux.

Je me rends compte cependant que la seconde partie de notre prière qui comportait l'offrande concrète de notre vie n'a pas été assez mise en valeur. Bien sûr, notre prière pour les camarades morts et blessés au cours d'accrochages ou d'embuscades était vraie; mais cette guerre que nous faisions ne touchait pas seulement nos camarades, il y avait les ennemis en armes, et les suspects, et les prisonniers. Ceux-là, nous les avons souvent oubliés. Nous avons prié pour la paix et les victimes de la guerre quelles qu'elles soient, c'est vrai, mais nous n'avons pas pensé au vieux suspect que nous avons bousculé, à ce gamin qui pleurait parce qu'on emmenait son père, où à celui que l'on contrôlait en lui soustrayant sa montre ou son argent de poche. En un mot notre prière n'a pas été assez engagée. Nous n'avons pas assez réagi devant les injustices. Une vie abrutissante parfois, il est vrai, enlève à notre jugement de sa clarté. Car, en effet, c'est contre tout un courant qu'il faut lutter. Un climat d'insécurité constante excuse certaines réactions mais ne les justifie pas. Le recul me permet de constater que notre silence parfois était coupable.

Que de fois ici j'ai vu la justice inappliquée ou même violée. N'est-ce

pas déjà une grande injustice que d'entendre certaines réflexions de gars qui pensent que l'Arabe est un raté, un bon à rien, et pourtant n'est-il pas un homme à l'image de Dieu comme nous ? Dans mes contacts avec la population, pourtant, je n'ai jamais constaté de tares plus accentuées que dans la population française. Est-ce respecter la justice que de commettre durant une fouille de village, des vols et même des viols ?

Nous avons hélas trop d'égoïsme pour songer à être justes et pourtant les musulmans plus justes que nous souvent savent nous le répéter. Eux ont souvent davantage le sens de la justice. Nous n'osons pas réclamer pour la justice car trop souvent nous allons contre. Cependant il arrive que nous réagissions quand l'injustice est de poids : frapper à mort un musulman sans aucun motif. A ce moment-là on prie. S'il y a beaucoup d'injustice en Algérie, il y a aussi de la justice. Un exemple le montrera : un rebelle traité comme les militaires. Il eut à manger et des couvertures pour dormir.

SOLIDAIRES DANS LE MAL

Ce qui nous invite souvent à la prière, c'est la réalité du péché, de l'injustice, que nous rencontrons tous les jours. Il y a là matière à offrande. C'est à nous précisément de demander au Seigneur de purifier tout cela. Enfin le fait d'être séminariste est terriblement exigeant.

Le « musulman » fait les travaux les plus ingrats. « Il ne peut que faire cela ». Savez-vous ce que c'est que d'être réveillé à minuit ? Dans ce quartier musulman non seulement les voitures-radios effectuent des bouclages, mais également des patrouilles à pied surveillent et arrêtent impitoyablement toute personne n'ayant pas de carte d'identité. Hantise du musulman : « Ai-je pris ma carte, puis-je aller à tel spectacle ? » Non il ne peut y aller, cela sera si périlleux pour son retour. Quand le chef de patrouille est un bon petit sadique il prend plaisir à réveiller des rues entières. Son seul plaisir c'est d'entendre crier les gosses et les femmes.

Chaque prière pour la paix contenait cette prière pour la justice. De plus devant la pauvreté des Arabes, on ne pouvait que prier davantage dans ce sens.

Les injustices dont nous sommes témoins quand nous n'en sommes pas parfois les auteurs involontaires ou inconscients, m'ont souvent

permis de faire retour à Dieu. Les exemples de mes gars se portant secours instinctivement et s'entraidant naturellement m'aidaient aussi certains jours à m'élever dans une attitude de prière.

Prière pour la justice. La justice est ici la principale source de prière. C'est un pas énorme de fait lorsqu'un gars se pose la question « qu'est-ce que la justice et comment être juste ici ? » La voiture des cadres me fait traverser le quartier musulman d'X. Aux coins de chaque « taupinière » des gosses mal habillés se vautrent dans la boue, des vieillards tendent les mains. Ces gens désabusés suivent de l'œil les voitures et ne peuvent rien espérer. Quand on est « bougnoule » on ne peut que « crever » dans son trou. Pour comble de honte, chaque « taupinière » a son numéro matricule.

Si je n'ai pas été de ceux qui ont vu quantité de violences, toutefois je ne pouvais pas ignorer la centaine de suspects du camp de X..., d'autant plus que nous y montions la garde, et que quelques-uns, parmi les moins suspects, ou prétendus tels, nous servaient à table. et n'étaient pas sans être parfois sérieusement rudoyés par la troupe, d'autant plus que la famille de ces prisonniers (enfants, femme...) amenait dans un panier quelques provisions pour ceux des leurs (lait et dattes le plus souvent) au poste de police où je prenais la garde... Au cours des opérations aussi, j'ai vu des abus tout de même criants : tel Arabe (25-30 ans) est descendu d'hélicoptère, conduit par un soldat car il était incapable de se conduire lui-même après les traitements qu'on lui avait fait subir là où on l'avait pris. Puis, dans tel petit poste où nous stationnions, plusieurs rebelles pris dans les environs étaient amenés. Il suffisait d'ouvrir un peu les yeux pour voir que beaucoup étaient conduits dans telle pièce. Il suffisait de s'approcher pour entendre qu'on cherchait à en obtenir des renseignements par des moyens pas forcément très nobles. A cette opération précise, je me trouvais au P.C. avec un militant, fédéral jociste de T. Nous avons fait savoir discrètement — trop peut-être, mais l'expérience nous avait appris... — que nous n'étions pas d'accord : on le savait d'ailleurs. Nous avons surtout prié, ensemble l'un et l'autre, pour voir clair.

Au cours d'une patrouille de nuit, « contrôle » des maisons à l'intérieur, il me fut possible de me rendre compte presque toujours de la pauvreté, il faut dire de la misère de ces gens : familles très nombreuses. Ce n'était pas du sentiment : le rapprochement était trop frappant pour ne pas se rappeler telles pages d'Evangile... En

outre, tel chef de patrouille, pas « méchant » mais un peu « bête », de carrière en plus, « défonçait » souvent les portes... etc... pour un rien. Quelques interventions m'attiraient comme réponse : « Tu fais ton boulot de curé ». Finalement, l'ensemble des gars désapprouvant pareille brusquerie, le chef devint plus calme. Il reste que devant ces abus... toutes ces choses, je priais comme instinctivement...

Je manifestais souvent ma mauvaise humeur (quoique mon attitude soit un peu trop celle d'un enfant) dans d'autres cas semblables. Les « copains » qui le pressentaient s'en trouvaient gênés et la majorité d'entre eux désapprouvaient les tortures. Bien sûr je priais, mais de façon plutôt bizarre! « Pourquoi de telles choses ? Dieu ne devrait pas permettre... etc. », et j'avais la tentation de laisser faire, tout en essayant de réparer selon mes moyens. Au cours de petites sorties, il arriva trois ou quatre fois que des gars en profitent pour « chaparder » un peu; il y eut aussi des tentatives de viol dans les mechtas près desquelles était fixé le P.C. Il y avait alors beaucoup de difficultés pour intervenir auprès des autorités, la zone étant parfois interdite, mais généralement l'ensemble des gars désapprouvaient les coupables. En outre, à part les larcins trop visibles, il était toujours difficile de savoir exactement ce qu'ils avaient fait. Le soir, avec trois ou quatre gars du P.C., nous nous retrouvions pour une prière, et ces choses nous servaient. Nous nous rendions compte que nous étions solidaires dans le mal... et nous avions conscience de devoir en demander pardon au nom de la communauté.

Péché, pénitence et réparation

L'un des seuils de la vie de prière est la découverte de son péché. Et les clercs ont plus que d'autres peut-être difficulté à croire qu'ils sont, comme tous, obligés d'apprendre à prier avec leur faiblesse... et peut-être alors à sortir de leur suffisance.

CHEUR PARMI LES PÉCHEURS

Pour moi et les gars avec qui j'ai pu discuter, notre découverte de base fut celle du péché, et de notre solidarité avec ce péché. Péché d'indifférence, u rassasié en nous, du plaisir égoïste et surtout de l'injustice entre asses sociales et autres races et nous perdons pied, nous sémina-stes, nous oublions que nous sommes l'Église universelle, nous ublions Dieu même, nous oublions même de prier. Et pourtant, ja-ais comme à l'armée je n'ai ressenti avec autant de force le besoin e prier et je manquais à ce besoin. Peut-être parce que j'étais obligé e changer ma façon de voir, parce qu'il fallait avant tout me recon-aître pécheur parmi les pécheurs, parce que je devais me charger du éché, ne me reconnaître que comme faible et impuissant. Il fallait ue je sorte de ma suffisance pour souffrir avec les autres pour qu'avec ux je me présente comme néant en face de Dieu. L'amitié devait tteindre cette profondeur et cette universalité. Blancs et noirs, pau-res types et « bringueurs », orgueilleux et timides, tous ont droit à otre amitié entière, à notre amitié de séminariste, de serviteur.

Je me permets maintenant de vous signaler l'importance de la prière uand on est dans le péché. Pour beaucoup, ceux qui sont dans le led, le contact avec les sacrements est rare, si les visites de l'aumô-ier le sont. Je connais des gars, dans le sud de X..., qui ne voient n prêtre que tous les trois ou quatre mois! Il s'agit de tenir le coup, même après une chute. Se relever est facile lorsque son (ou le) confes-eur est « à portée de la main ». Mais ici, ce n'est pas le cas, il faut e relever tout seul, devant Dieu, et renouer avec lui dans l'état où ous sommes! Peut-être cela ne fait aucune difficulté à certains qui ont humbles; malheureusement ce n'est pas le cas pour moi! Je ne ais que vous poser le problème...

PRIER AVEC SA FAIBLESSE

Prier quand on est dans le péché... A ce moment-là ma première réaction (peut-être mauvaise) est un découragement, mais c'est la confiance, la sûreté de la onté du Seigneur qui prend ensuite le dessus. Et je me dis que je uis loin d'être un saint et que le Seigneur m'éprouve à ce moment-là.

Effort pour sortir de la glu du péché; ambiance débilitante de revues, isques, conversations; péchés concrets de haine, de vengeance, de

sensualité... — Parfois sentiment d'anéantissement dans le péché, permettant à peine une prière de pardon du Dieu de Miséricorde. — Parfois désir de prier pour tous ces copains dans le péché, par un effort de prière et de sainteté personnelle.

PRIÈRE DE RÉPARATION

Un des autres aspects de la prière en temps de service devrait être la prière de pénitence. Mes camarades sont de braves gens, des cœurs d'or, pleins de dévouement et d'amitié. Malheureusement nous sommes tous pécheurs — et, vous le savez, le milieu militaire n'est guère propice à l'éclosion de la sainteté — que de fautes contre la justice, contre le respect de la personne humaine, contre la pureté, sont commises chaque jour dans un poste. De tout cela, nous autres, séminaristes, portons le poids et nous en souffrons.

Ici, je trouve une autre condition à ma prière : elle doit s'enraciner dans la pénitence. L'annonce du Royaume de Dieu s'accompagne toujours de pénitence. Avec le Christ, payer la conversion de mes frères, par le sacrifice. « Je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église. » Beaucoup de passages de l'Évangile de saint Jean montrent ce lien de cause à effet entre la souffrance du Christ, son entière obéissance à la volonté du Père qui le conduit à la Croix (« Je fais toujours ce qui lui plaît ») et la foi des hommes.

L'injustice qui se présente à nous sous une forme dévoilée — de part et d'autre — oriente la prière personnelle vers la réparation, on en sent le besoin, et rares sont les revues, guides, etc. qui y font allusion.

Le problème du temps

Nous avons gardé pour conclusions deux problèmes abordés fréquemment : le problème du temps et celui de savoir pourquoi l'on prie. Ces lettres doivent nous amener à un examen de conscience personnel. Si des hommes en pleine guerre arrivent à trouver le temps de prier,

que valent nos excuses quotidiennes : « mon Père, je n'ai pas le temps ». Au vrai, on n'a pas voulu le trouver. Ce n'est pas le temps qui manque, mais la foi et l'amour.

AUCUNE RÉGULARITÉ POSSIBLE

Fourrier de la Compagnie, je semblerais avoir du temps; or il est rare que je puisse le faire : toujours du monde et aussi à côté de chez moi une chambre de sous-officiers où jour et nuit retentit un poste de radio qui déverse de la musique à cinq sous... M'absenter du magasin n'est pas facile vu que je dois pouvoir répondre à un appel de tout instant.

Le temps pour la prière : l'à-propos arrive rarement. Il faut un effort pour trouver non seulement le temps physique des minutes et des secondes, mais le temps psychologique qui prédispose à la prière.

Pour dire plus juste, je devrais dire, la question de l'organisation du temps. Je suis dans un service où il y a pas mal de boulot et du boulot qui n'est pas compressé dans un horaire. Or j'ai remarqué que j'avais souvent envie de prier le jour où on avait besoin de moi plus que d'habitude ou bien le jour où le travail était plus exigeant. Résultat : le soir arrivait, je n'avais pas prié et j'étais découragé de ne pas avoir prié. Par contre le jour où le travail marchait au ralenti, je ne sentais pas le besoin de prier. Vous me direz, la prière ne dépend pas ou plutôt ne doit pas dépendre d'une envie... vrai! Seulement il faut bien reconnaître que c'est cette envie qui nous sauve parfois.

Les mois qui suivirent les classes me laissèrent davantage de temps : affecté en compagnie opérationnelle, les nombreux temps morts de la journée permettaient de lire et de dire quelques « heures » de l'office diurnal. Aucune régularité possible pour des exercices tels qu'oraison, lecture de Bible, etc. (rendus plus difficiles par la promiscuité de la chambrée), mais possibilité de dire le chapelet par bribes... Surtout, je dois signaler la joie du contact avec l'office du Bréviaire. C'est lui qui permet, dans les postes isolés, où la visite de l'aumônier est rare, de vivre un avent, de vivre un carême ou un temps pascal, de vivre des fêtes. C'est ce qui permet d'être uni à l'Église tout entière dans les mystères de sa liturgie.

La prière régulière matin et soir est difficile pour la bonne raison qu'il n'y a plus de temps, gardes multiples, opérations de nuit comme

de jour. On prie quand on est tranquille (prière envisagée comme correspondance — je veux dire que lorsqu'on a la paix, on peut penser aux autres et à Dieu) et aussi quand on est menacé. La garde si répétée en A.F.N. n'est pas un temps de prière — tout au plus le chapelet.

Les premiers handicaps que j'ai rencontrés sont d'abord : le manque de temps. Le travail me prenait en Algérie souvent jusqu'à douze heures par jour et les temps de prière sont réellement difficiles à trouver. Il faut donc se les imposer et c'est une affaire de volonté dès le moindre moment de libre. Inutile de vous dire combien une Bible de poche m'a rendu service, il faudrait en dire autant pour le côté pratique de certains livres de spiritualité tels que vos cahiers de *La Vie Spirituelle,* des six petits volumes *Intimité divine.*

ON PEUT TOUJOURS LE TROUVER

S'agit-il d'un manque de temps ? Non, en vérité, un soldat peut trouver le temps matériel de prier. Une enquête menée par mon ancien groupe d'amitié en Allemagne, me l'aurait prouvé s'il en avait été besoin : la vie militaire laisse en moyenne cinq heures de temps libre et ceci sans compter les instants désespérément creux que l'on passe à la garde.

En général le temps ne manque pas, si l'on a vraiment envie de prier — sauf peut-être en cours d'opérations; mais il y a toujours un moment de repos. Le plus difficile, à mon avis, c'est de trouver le silence, pour pouvoir précisément faire silence en soi. A moins de pouvoir s'isoler, et comme nous vivons tous en commun, tous les jours...

Pour ce qui est du temps de prier, la difficulté ne vient pas de là, au moins pour la prière personnelle. D'ailleurs quel homme peut-il vraiment dire qu'il n'a pas le temps de prier ? A plus forte raison pendant la vie militaire, il y a le temps nécessaire pour prier, prière pendant les marches, pendant les gardes, les patrouilles, temps où malgré tout sans être dans les nuages il ne faut guère porter une attention qui puisse nous détourner de Dieu s'il nous est présent. Prière quand on ne peut pas dormir, ou avant de s'endormir, enfin chaque fois que l'on se trouve seul.

Dans les G.M.C. [11] on roule beaucoup, mais on est également souvent en G.M.C. Là, je trouvais presque toujours la possibilité de prier : chapelet le plus souvent ou prière plus intérieure. Lorsque cela se passe à la nuit par exemple, le matin ou le soir, cela ne gêne personne et même pendant le jour, à condition de ne pas faire que cela, un quart d'heure de prière ne coupe pas des gars, n'isole pas (au contraire). Le matin, que ce soit au lever d'une embuscade ou au lever tout court, on peut toujours penser au Seigneur, même rapidement, de même que le soir, même si on amorce une marche de nuit à travers djebels, de même aussi que parfois rapidement dans la journée.

Pour ce qui est du temps, je crois que nous pouvons toujours le trouver. Le lieu importe peu.

La plus grande partie de mon temps de service en Algérie s'est passée à rouler sur les pistes pour faire la tournée du ravitaillement aux différentes unités de mon régiment. J'étais donc la presque totalité de la journée en camion près d'un chauffeur. J'utilisais ces longs moments de circulation pour dire un peu de mon chapelet, prière entrecoupée de nombreuses distractions, de conversations, de soucis concernant le ravitaillement.

La question du temps n'était pas tant une question de moments libres que d'organisation de mon temps et de fatigue psychologique. Je crois finalement qu'on peut garder une maîtrise de son temps (surtout comme officier) même dans les moments les plus agités et les plus imprévus de la vie militaire. Mais cela demande de faire taire un moment ses préoccupations immédiates. Et c'est cela le plus difficile. Surtout lorsqu'on a des responsabilités prenantes et parfois angoissantes.

Et même lorsqu'on réussit à faire halte devant le Seigneur, c'est le recueillement qui est difficile. Car toutes les préoccupations et les questions reparaissent alors. Souvent ma prière n'a été qu'une pauvre présentation de « tout ça » au Seigneur Jésus.

Avec ce danger qui est de tourner en rond. De recommencer à se parler à soi-même ou a des interlocuteurs imaginaires — et non plus à Dieu.

11. Camion robuste à usage militaire.

... MAIS IL FAUT VOULOIR

Les temps de prière nous les avons, il suffit de se faire un petit emploi du temps qui varie suivant que nous restons au camp ou que nous sortons. Il faut de la volonté et surtout de l'amour pour trouver ce temps.

Le temps pour la prière se trouve facilement : gardes, heures passées dans les camions pour se rendre sur le point de l'opération, au poste même, pendant les « bouclages » on reste parfois trois ou quatre heures inactifs sur un piton à attendre la fin du « ratissage ». Dans ce domaine ce qui manque surtout c'est la volonté, diminuée entre autres avec la chaleur; je vous parle là de l'expérience de deux camarades et de la mienne.

Il n'est pas facile de prier après dix-huit mois de service militaire. Ce n'est pas, pourtant, le temps qui me manque. Ce qui manque plutôt, c'est la solitude, c'est le calme; l'ambiance ici ne facilite pas le recueillement. Le temps ne manque pas, il faut savoir l'employer, il faut savoir prendre le temps de prier. Pour cela il faut se fixer des moments : le matin, le soir et partir de quelque chose de concret pour prier effectivement et ne pas penser à autre chose : formules de prière, textes d'évangile.

Pour qui veut en convenir la question du temps ne se pose pas. Ce qui manque, c'est plutôt le courage, l'énergie, la flamme. Il faut pouvoir se dégager du milieu. Les « temps forts », quand on y parvient, n'ont rien d'artificiel, mais sont bien plutôt le reflet du besoin présent; c'est à ce moment-là qu'on « colle » le plus avec la réalité pour la confier au Seigneur (nuits de garde alors qu'il fait froid, marche pénible, coup dur, camarade malade, rencontre fortuite). On passera facilement huit, quinze jours dans la tiédeur et la mollesse, puis tout d'un coup les bonnes habitudes reprennent à l'occasion d'un sermon ou d'une réunion, d'un cercle d'amitié ou même d'un film.

Quant aux temps libres, surtout par la suite, il faut avouer qu'ils ne manquent pas, mais sont très irréguliers. Certains jours, je ne savais que faire, je ne voulais pas me donner le courage de faire quelque chose. Ces longues heures laissées à notre initiative me paraissaient souvent pesantes, surtout avec la fatigue des journées d'opération. Sans cesse, j'étais tenté de remettre à plus tard une oraison, une lecture sérieuse, car la rencontre avec Dieu demandait un effort, une

ascèse pour faire le vide en soi. La prière devenait ainsi une nécessité, ayant l'impression qu'une journée sans prière était une « journée vide ».

TEMPS FORT ET RETRAITE NÉCESSAIRES

On peut prier à n'importe quel moment de la journée durant son travail. Mais je crois qu'il faut à tout prix se fixer un moment spécial où on sera tout entier à la prière. Car souvent par suite des occupations, cette prière diffuse risque d'être négligée et alors il ne reste plus rien dans nos journées. J'ai choisi le soir après la soupe c'est-à-dire vers 6 h 30. J'ai la chance d'avoir une église dans le village où je suis et je m'y rends régulièrement.

Temps de prière : Beaucoup de souplesse et sens de l'adaptation car pas de régularité possible. Mais il est bon d'avoir un moment précis réservé à la prière, pour y accrocher sa journée. Prier pendant les marches, pendant la sieste, après le souper, à la garde, quand on a un moment de libre.

Et pourtant sans prétexter qu'on ne semble pas avoir de temps pour soi, il ne faut pas se laisser aller à une solution de facilité : on a vite fait de trouver des excuses pour ne plus faire le moindre effort; on en arrive très vite à passer des journées sans même penser à Dieu. Nous ne sommes pas des anges, personnellement je crois à l'utilité d'une certaine organisation, pas dans les détails bien sûr, mais qui puisse servir en quelque sorte de cadre, ne serait-ce que pour lutter contre cette lassitude, qui un jour ou l'autre nous surprend. Dans l'armée, on a toujours des temps creux, très découpés, mais ils n'en existent pas moins. Il faut s'efforcer de dire un peu de chapelet la matinée, puis l'après-midi. Entre autres il nous arrive de lire : il faut savoir faire l'effort de faire une lecture sainte, ne serait-ce qu'une page, tous les jours. Cette lecture peut être la source d'une oraison, aussi courte soit-elle. On peut également approfondir un peu la parole de l'Évangile et voir où on en est. Tout cela paraît enfantin, mais n'est-on pas obligé d'en arriver là ? On n'est pas si sûr que l'on soit adulte spirituellement!

Les moments privilégiés de prière ont été pour moi les trois retraites au séminaire de Constantine.

Heureusement que nous avons de temps en temps une récollection. La dernière a eu lieu à Béni-Abbès, cité du Père de Foucauld.

Ce qu'il me faut de temps en temps, c'est un peu « d'essence » pour remettre dans le moteur.

Il est très difficile de se renouveler dans l'ambiance d'un poste. Il faut quitter le milieu pour une récollection, ou une retraite, sinon on se dessèche petit à petit malgré ses efforts pour garder une vie spirituelle.

Ensuite viendrait la question du recueillement. C'est plus facile de prier dans une chapelle ou un cloître de séminaire que dans un central de transmissions ou dans un bureau où crépitent les machines de toute sorte... Il y a un climat. Dans la ferme où je me trouve il n'y a pas une salle, une pièce où je puisse être seul dans le calme pour prier. Or je suis persuadé que si l'on arrive à prier dans le bruit et l'activité c'est parce que, par ailleurs, on prie dans le calme et le recueillement. Bien sûr, il y a la nature qui nous entoure mais des barbelés entourent la ferme et même le jour l'isolement n'est pas possible.

La prière n'est pas une question de méthode ni de moyens choisis, mais une disposition, un silence intérieur qui transcendent tous les principes mis en œuvre.

Un moment privilégié : la garde

Une des images les plus fortes que nous propose la Bible pour notre attitude de prière est celle de la sentinelle. « Sur tes murs, Jérusalem, j'ai placé des sentinelles. Jamais ni le jour, ni la nuit, elles ne se tairont. Oh, vous qui faites souvenir Yaweh, ne prenez pas de repos, et ne lui laissez pas de repos, jusqu'à ce qu'il rétablisse Sion, et fasse d'elle la louange de la terre » (Is 62, 6-7). Mais on demande des comptes à une sentinelle, qui peuvent être sévères. Qu'on relise l'extraordinaire chapitre 33 d'Ézéchiel et le discours

de saint Paul : Ac 20 : « Je suis pur de votre sang à tous. »
Et la nuit fut toujours le moment privilégié de la prière.

Sans cesse un camarade vient discuter ou bien demande d'aller faire une ou plusieurs parties de cartes avec lui, que sais-je ? Nous ne pouvons pas le laisser seul sous prétexte d'aller faire « nos dévotions ». Mais pour tous, pour les autres comme pour moi-même, vient la nuit où pendant les heures de garde ou de permanence il est possible de prier. J'ai fort apprécié, quant à moi, ce temps de veille au cours duquel j'ai retrouvé le calme avec le silence de la nuit et au cours duquel j'étais tout disposé, malgré la fatigue de certaines journées.

Enfin, pour la prière personnelle, les gardes pouvaient devenir une récollection hebdomadaire, compte tenu des soirées de fatigue où la prière était moins fervente. Huit mois sentinelle, seize chef de poste, l'oraison s'étendait au long des heures de veille : j'y ai compris les versets du *De Profundis*.

Temps : Tout d'abord on peut noter la facilité de la prière pendant les classes du fait qu'on vit encore sur l'acquis. Même après, on peut dire qu'en règle générale, on a le temps matériel de prier, mais du fait de l'ambiance, du fait de l'énervement et de la lassitude, on ne prie pas. Je crois qu'il est des moments plus favorables comme la garde ou même l'embuscade; à ce sujet j'ai noté la différence suivante : lorsque simple soldat, je montais la garde (donc seul), je disais souvent mon chapelet; sous-officier et prenant la garde au poste de police, j'avais beaucoup de mal à le faire.

A la garde (je suis sentinelle). Ce sont les meilleurs moments la plupart du temps, sauf quand il fait froid ou que la crainte s'empare de vous (ce qui arrive quelquefois en Algérie). Bien que la garde soit le moment idéal pour faire oraison, je crois qu'il est difficile de s'abstraire totalement de son rôle de « guetteur ».

Je crois pouvoir dire qu'il faut souvent attendre le soir pour avoir des « temps forts » de prière. Et encore, généralement, à cause de l'ambiance, ou de la fatigue, ou du manque de volonté, cette prière reste superficielle.

Le moment le plus propice pour prier est, de l'avis unanime, durant la garde, spécialement celle de nuit. Dans le silence, la nuit, le dan-

ger, la prière est facile et fervente. Ce qui nous invite à prier aussi, il faut bien le dire, c'est la misère morale des copains.

Pour moi, les nombreuses heures de garde passaient, d'ordinaire, assez rapidement (tout est relatif) : j'égrenais des dizaines de chapelet (je me souviens avoir égrené un chapelet à la garde en compagnie d'un jociste d'A... nos deux postes étant voisins). Assez souvent aussi, je lisais auparavant tel passage de la Bible, et j'essayais de le méditer à la garde... Plus souvent, je revoyais les événements des jours précédents, et je prévoyais l'avenir (ce qu'il faudrait faire...), je crois pouvoir avouer que la garde (sauf quand elle devenait trop fréquente) était pour moi occasion de réfléchir sur ma vie. Ça en restait peut-être là, malheureusement.

Loin de tout raisonnement, et ici elle s'enrichit, notre prière est une liaison entre Dieu et ses créatures, car on ne peut réfléchir quand on a marché toute une journée, monté la garde... Les heures de faction sont les moments privilégiés de prière, d'une prière toute simple d'offrande et de part, même si on doit lutter contre le sommeil ou le froid... et quand on monte la garde un jour sur deux...

Les moments de prière les plus pratiques pour moi étaient soit les moments de sieste, soit le soir avant de m'endormir, — ceci pour une prière plus dense, plus prolongée, sans doute parce que c'étaient les seuls moments de silence. Par ailleurs, les moments de garde permettaient dans une certaine mesure la conversation avec le Seigneur. Mais c'est moins facile car lorsque le rythme des tours de garde devient trop rapide (jusqu'à trois nuits par semaines) on est trop fatigué pour vraiment pouvoir prier. Personnellement, je récitais mon chapelet en essayant de temps à autre de méditer plus longuement mes mystères.

Pourquoi prier?

L'ACTE *le plus vrai et le moins sujet à l'illusion, dans la prière, est la demande. Les pages qui suivent évitent l'erreur d'un idéalisme qui ne voudrait que d'une prière pure. Tous prient d'abord pour demander de ne pas sombrer. Il s'agit pour eux vraiment d'une prière pour le*

salut, d'une prière de pauvre, qui découvre qu'il ne peut, pour vivre, se passer de l'autre. Tous reconnaissent donc la nécessité de la prière. Par peur pour soi, et par souci d'intercession pour les autres. Et c'est très vrai. Mais ceci ne va pas sans une question. Osons dire qu'elle nous semble être la plus grave de toutes celles auxquelles nous obligent ces témoignages.

La nécessité de la prière dans nos vies ne risque-t-elle pas de se réduire au besoin de se rassurer et l'appel à Dieu pour servir les autres, au besoin d'être efficace et utile? L'enfant prodigue revient chez lui par nécessité parce qu'il n'avait plus que des glands à manger. Qu'il transfigure cette détresse en prière modifie tout, et cela va l'empêcher de faire de son Père un « moyen » parmi d'autres... le dernier. Et nous, aurions-nous besoin du Christ et de la prière, d'abord pour réussir dans notre action?

Obligation au séminaire, détresse à l'armée... seraient-ce les raisons dominantes d'une prière consacrée? Bien sûr, l'appel du prodigue peut être par grâce transformé en amour du Père. Et on ne le redira jamais assez, on ne prie pas seulement à partir du jour où l'on est devenu pur. C'est l'exercice même de la prière qui purifie. Ces lettres en témoignent. Mais elles nous rappellent aussi combien il est difficile de ne pas s'en tenir à une conception utilitaire de Dieu et de la prière, et combien il est difficile de ne pas se contenter d'une image du Christ qui reste extérieure. Tant que la prière n'est pour nous qu'un moyen parmi d'autres, pouvons-nous nous croire quitte de ses exigences, et pensons-nous avoir vraiment retrouvé Dieu qui nous attend?

Le service militaire m'a permis de redécouvrir l'oraison et sa nécessité. Les circonstances de la vie militaire et le manque de constance m'avaient fait complètement supprimer de ma vie l'oraison. Pourquoi y suis-je revenu? Est-ce parce qu'à un moment j'eus peur de sombrer?

Beaucoup d'hommes qui se trouvent devant des situations difficiles en Algérie, s'usent, se durcissent; après un an de séjour, on fait des

choses qu'au début on aurait réprouvées fermement; mais les conditions font qu'on doit donner du lest et s'adonner à des méthodes faciles parce que radicales. Pour maintenir, je ne vois que la prière, et la prière quotidienne.

Actuellement il ne se passe rien dans ma vie militaire, rien d'extraordinaire, le grand problème est celui-ci : ne pas se laisser aller et prendre le temps de prier, prier dans la nuit. J'ai bien souvent l'impression de ne pas arriver à rencontrer le Seigneur, parce que je ne trouve pas le recueillement. Mais je fais assez souvent appel au Seigneur, dans ma prière informe et pénible, avec le sentiment de ne pas être fidèle, de ne pas être celui qui doit prier pour tous et au nom de tous les camarades.

Après quatorze mois passés en France dans un C.I.T., j'ai pu constater que les conditions de prière étaient bien différentes en Algérie : manque d'aumônier, emploi du temps beaucoup plus variable d'où la difficulté d'adaptation. C'est durant la longue opération de trois mois en Kabylie que j'ai ressenti davantage ce besoin de prière : plus de prêtre, donc plus de sacrements, or la prière reste le seul moyen de se remettre en paix avec le Seigneur. D'autre part, besoin de prière plus exigeant à cause des réalités de la guerre : ce danger quotidien dans lequel on vit, ces hommes qui meurent, cette vie trépidante qui ne laisse plus le temps à l'homme de rentrer en lui-même et de s'analyser.

Dix-sept mois d'armée — il reste que la prière du soldat c'est celle du gars de garde, du gars de patrouille, du gars chef de bord, d'escorte. A ces moments-là, on a si besoin de Dieu pour rester un soldat chrétien.

Vingtième mois de service. Au séminaire, nous avions parlé de notre vie spirituelle à l'armée : nous avions mis en valeur l'adaptation nécessaire. Nous avions insisté sur l'oraison diffuse au cours de la journée. Dès le début, pendant les classes, j'ai essayé de maintenir une vie spirituelle la plus grande : oraison, lecture spirituelle, chapelet, révision de vie. Mais le rythme assez dur de ces quatre mois ne m'a pas permis de tenir. Puis, je me suis habitué à des temps de prière moins longs pour accentuer mon effort de mise en présence de Dieu plus fréquente. Mais petit à petit, ma vie spirituelle s'est affaiblie, manque de nourriture sans lecture spirituelle, manque d'intimité avec le Christ sans oraison. De plus, je ne faisais plus ma révision de vie le soir par paresse, sous un prétexte d'inutilité. Je me suis rendu

compte de mon état et j'ai comparé à ma vie future dans le ministère. Certes, je n'aurai plus ces mêmes occupations profanes, mais j'aurai à tenir une vie de prière totale dans un emploi du temps chargé. Je me suis donc décidé à reprendre les exercices de prières : oraison, lecture spirituelle, chapelet, révision de vie, messe et action de grâce. Seule la visite au Saint-Sacrement est occasionnelle.

Le service est, de fait, matérialisant, trop long, etc., mais tout ce qui faisait ma vie même de soldat en Algérie était source de joie, de prière. Cela constituait chaque jour ma seule offrande possible. Sans doute je n'étais pas le premier à veiller, à marcher sous le soleil; mais j'étais le seul à savoir que je ne perdais pas mon temps.

Porter les soucis, les peines, les péchés des autres, voilà qui nous maintient auprès de Dieu comme des intercesseurs et ne fait pas de notre prière une tentative d'évasion, mais des témoins de la foi, l'espérance et la charité.

Par ailleurs les gars sont nombreux qui se confient à nous, séminaristes, nous disant leurs problèmes de famille, leurs difficultés de travail et souvent aussi leurs difficultés de foi. Tout cela est une exigence pour nous, exigence de prière surtout. Souvent tout cela nous dépasse, alors le seul moyen que nous avons nous l'employons, nous confions tout cela à Jésus. Devant les injustices flagrantes, les horreurs que nous voyons, si parfois il est possible de protester, la plupart du temps nous ne pouvons rien y changer, aussi la seule attitude possible est-elle de confier tout cela à celui qui fut le plus injustement traité!... pour que ressuscitent avec lui tous ceux qui sont aujourd'hui bafoués, torturés, dépossédés, etc... Je n'insiste pas sur cet aspect justice, je crois que c'est le plus connu.

Enfin ma prière, depuis que je suis à l'armée et à mesure que j'avance dans mon temps, est devenue plus nécessaire pour moi. En pénétrant dans ce nouveau milieu on est tenté après des années de séminaire, de trop se lancer dans des activités concrètes, pratiques. On se laisse aller un peu à l' « activisme », du moins je parle pour mon cas. On néglige alors dans une certaine part la vie spirituelle en particulier la prière. Personnellement je me suis vite aperçu de ce danger. L'expérience m'a d'ailleurs montré que ce qui prime ce n'est pas de faire beaucoup de choses, mais de les faire en union avec Dieu et par lui. D'où la nécessité de le rencontrer souvent, de voir vraiment ce qu'il attend de nous.

En effet notre apostolat s'il n'est que centré sur un point de vue

extérieur, est parfois décevant. Nos réalisations sont souvent précaires. Un groupe d'amitié que l'on a lancé, flanche tout d'un coup presque sans savoir pourquoi. Telle réunion bien préparée doit être annulée ou ne marche pas à cause de tel gars qui manque. Ou alors ce que nous faisons semble ne porter aucun fruit. Tel gars avec qui nous avons discuté et qui semblait convaincu ne se décide pas à changer de vie. Un autre pour qui nous avions beaucoup d'estime, nous déçoit un jour parce qu'il en prend à son aise sur un précepte vraiment essentiel. Enfin nous constatons autour de nous que malgré notre témoignage personne ne se décide à se montrer chrétien. Ces petites déceptions que j'ai eues m'ont personnellement fait repenser au vrai sens de l'apostolat et aussi m'ont amené à comprendre la nécessité de la prière, de l'union à Dieu pour demander son secours, son aide et pour avoir l'assurance que par lui nos actions ont une valeur quel que soit leur résultat.

Nous voyions l'aumônier environ toutes les six semaines : aucune messe dans l'intervalle. Seul séminariste, j'étais aussi le seul à sentir le besoin de ce contact avec le Seigneur dans l'Eucharistie. Communion entre deux courses ou deux questions à régler, pendant le peu de temps où nous restions en ville — mais qui était certainement le point d'appui de ma prière parce que là je savais trouver le Christ en vérité : et lui présenter simplement mes préoccupations... tout ce qui collait ou ne collait pas dans la vie de la batterie ou dans mes réactions personnelles... mon travail militaire... pour qu'il unisse tout cela à son Sacrifice et nous donne sa force.

Saurai-je par exemple me passer habituellement de la recherche de mon bien-être ? Opterai-je pour une vie sobre, malgré tous les prétextes que j'aurais de choisir plus de facilités, de satisfactions sensibles, pour me détendre ou équilibrer une vie militaire qui reste dure malgré tout ? Je ne pourrai donc demander au Seigneur de tout mon cœur la conversion de mes frères, je ne la voudrai même intensément que si je m'efforce « d'être en haut ».

Action de grâces. Ici, je dois ajouter que je suis un égoïste. Je me réjouis certes des résultats obtenus, quand je les vois. (Quand je ne les vois pas, je crois dans l'espérance de moissons futures.) Mais je me réjouis surtout et remercie d'avoir été le témoin du Seigneur, d'avoir parlé de lui, de la grâce qu'il m'a faite d'avoir fait signe de sa part. Reconnaissance aussi d'avoir été choisi, d'avoir moi, reçu gratuitement, au milieu de tant et tant d'hommes plus ou moins meurtris, abîmés, aigris par le service militaire, une ancre de salut

Alors en même temps, quelle imploration pour ceux qui ne croient pas et qui souvent se laissent aller au matérialisme, au recroquevillement sur soi et (de fait ou d'intention) à l'impureté.

Je suis seul séminariste d'une très forte compagnie, dispersée en de nombreux postes perchés sur les hauteurs du djebel kabyle (et j'en sens à certains moments tout le poids, quelle responsabilité!) Nous sommes sans cesse regardés vivre, c'est à travers tous nos actes, nos réflexions, nos attitudes que les autres recherchent la présence de Dieu. Pour porter ce témoignage chaque jour et vingt-quatre heures sur vingt-quatre, nous avons terriblement besoin de la prière. Prière personnelle, et surtout prière des autres.

Je ne dois pas non plus me contenter d'attendre les questions ou les occasions favorables, je dois les rechercher : « Prêche à temps et à contretemps... » Et la fidélité à ce que je crois être l'attitude de l'apôtre dépend de ma vie de prière. Elle en dépend non plus tellement comme d'une condition loyale d'exercice, mais formellement : je demande au Seigneur d'être son témoin, de m'aider, d'ouvrir un champ à mon apostolat; je lui demande de me donner la force des initiatives, des interpellations, la force de risquer d'essuyer les refus, les renvois; la charité de trouver les chemins d'approche.

★

DIEU DEMANDERA-T-IL DES COMPTES?

L'événement juge notre prière. Il faut le redire maintenant. Il n'y a plus ici de distinction entre séminaristes ou laïcs, responsables ou subalternes. Un jour, nous serons tous jugés et pas seulement ceux qui auront porté l'uniforme.

Les « Gentils » auront alors le droit de demander au « Peuple de Dieu » — c'est-à-dire à chacun de nous — : qu'avez-vous fait pour nous ? [12]

12. Le 17 avril, *La Vie Catholique Illustrée* décidait de créer une chaîne continue de prière et de privation (jeûne, aumône) en faveur de l'Algérie. Elle demandait 365 volontaires (un pour chaque jour de l'année). Un mois plus tard des milliers d'engagements étaient déjà reçus. Chaque engagement implique prière, jeûne, effort d'information et révision de vie (attitude et entraide). Le 27 avril, les Évêques de France publiaient cette déclaration : « Tous les Évêques de France réunis tiennent à exprimer une fois de plus l'émotion angois-

Avant de vous quitter, je voudrais en toute simplicité vous poser une question qui cause en moi une inquiétude angoissante. Puisse mes frères se la poser également, au moins une fois dans leur vie! Dieu me demandera-t-il des comptes sévères quant à ma vie de prière ici en Algérie, ou bien le seul amour de ses frères suffit-il pour effacer la négligence ou l'omission (bien plus la vraie foi en la prière) dans ma vie d'oraison?

sée qu'ils éprouvent en songeant à toutes les souffrances dont l'Algérie est, aujourd'hui et depuis cinq ans, le théâtre ou l'occasion pour tant de familles. Ils supplient Dieu de daigner accorder à nos prières que puisse venir prochainement le terme de ce douloureux conflit et que la paix soit enfin rétablie sur cette terre cruellement déchirée. » Adresse de *La Vie Catholique*, 163, boulevard Malesherbes, Paris-17e.

★

LES COMPLICITÉS DIVINES DE NOTRE PRIÈRE

Tous ces témoignages nous révèlent combien il est impossible d'échapper aux complices que Dieu a en notre vie, au sens où saint Vincent de Paul parlait des pauvres comme « des complices de Dieu ». Pour la prière, on peut les désigner au nombre de trois : notre faiblesse et nos propres limites, les autres, les événements. En chacun, quelque chose nous échappe, de façon décisive, tant que nous n'avons pas, par la prière, mis Dieu dans le secret. Et ce n'est pas en restant à mi-chemin que nous trouvons la libération, mais bien en allant jusqu'au bout des exigences de cette complicité.

La découverte de nos limites

Il y a parfois une fausse crainte dans la prière : c'est celle de demander. Toute prière inclut la reconnaissance de son besoin. Sortir de l'adolescence pour un homme, ces lettres le montrent assez, ne se fait qu'en découvrant et en acceptant ses limites, son impuissance. Alors l'homme peut savoir qu'il a infiniment plus besoin de Dieu qu'il ne le pensait. Et par la prière il peut transfigurer en occasion d'un amour nouveau cela même qui l'accable. Fatigue, lassitude, isolement ou promiscuité, le péché

lui-même, tout ce qui apparemment éloigne de Dieu peut concourir à faire naître la prière en suscitant la demande.

Mais *la demande n'en risque pas moins de demeurer très impure.*

Plutôt que de la craindre, il faut l'éduquer. Toute méthode de prière se ramène à cette éducation qui est celle de l'espérance, et qui ne se peut faire hors du Christ. On apprendra que la vraie demande ne peut venir que si l'on a découvert qui était celui à qui l'on s'adresse. « Notre Père »... c'est le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous supplions et précisément parce qu'il est le Père qui nous a fait don du Christ. L'action de grâces précède alors la demande. Parce qu'il nous a déjà donné son Fils, nous pouvons être sûrs de lui, et parce que ce don nous a révélé sa puissance et sa miséricorde, nous pouvons l'adorer, pour lui seul, c'est juste et digne.

Ainsi la prière sera chrétienne. Ne séparant jamais aucun des trois moments : action de grâces, adoration, impétration, la demande aura fait hommage à la gratuité qui la rend possible, au nom du Christ, et trouvera alors sa vérité.

La découverte des autres

Toute *vie commune a vite fait de nous révéler notre incapacité à respecter et à aimer le prochain, vraiment, pour lui, avec l'aide de nos seules forces. C'est aussi impossible sans le recours à Dieu que ne l'est la libération de nos limites. La vie nous propose un prochain; devrai-je détourner mon chemin pour ne pas le voir? Qui prétendra, sans prière suppliante, aimer ce prochain, cet autre, alors que sans prière il est déjà si difficile de s'aimer soi-même?*

Cet autre est chargé de par Dieu d'obtenir le meilleur de nous-même, de faire vivre la part divine de notre cœur, contre notre gré peut-être. C'est pourquoi il peut devenir signe de Dieu et son complice. Et le but de toute prière n'est pas différent de celui de la charité : réaliser la volonté de notre Père, qui est que nous

ous aimions comme il nous aime, que nous soyons vraiment des rères, puisqu'il est Père. « Que votre volonté soit faite sur la erre comme au ciel » (cf. La Vie Spirituelle, *janvier 1960, p. 18-33).*

Mais le prochain a un autre rôle. Non seulement il oblige à la demande devant une nouvelle impossibilité : respecter et ssurer son existence, mais aussi il m'apprend peu à peu ce que 'est qu'un « autre », et surtout il m'apprend que Dieu n'est pas n autre comme un autre homme, à côté de nous. Avec l'éduca- ion de la demande, l'éducation de l'altérité est la clef de tout pprentissage de la vraie prière. Toutes nos erreurs dans la rière viennent de ce que nous traitons Dieu comme un autre omme. Alors qu'il s'agit d'être dépendant d'un autre, mais d'un utre qui a une situation absolument privilégiée : il me précède, me devance toujours. « Où étais-tu quand je lançais les toiles ? » demande Dieu à Job. Et Job n'a rien à répondre. Mais uelque chose change tout, c'est par amour qu'il m'a à l'avance ait place en son dessein.

Les événements

Hamlet gémissait de ne pouvoir deviner son avenir. Mais qui aujourd'hui ne connaît à un moment ou l'autre l'angoisse de- vant l'événement ? Et pour celui qui est en guerre, n'est-ce pas en- core plus vrai que pour tout autre ? Il n'a pas choisi de s'offrir à la nort ou d'offrir les autres à la mort. Il n'a pas choisi de tout rompre de sa vie, de son temps, pour une tâche que, sans doute, en condition normale, il n'aurait pas menée de cette façon-là.

Faut-il en conclure à l'absurde, à l'irrationnel, parce qu'un regard horizontal ne suffit pas pour s'y retrouver ? Ou plutôt, ce qui se cache et résiste dans l'événement ne serait-il pas occasion concédée par Dieu pour mieux le découvrir, « autre » que je ne le pensais, infiniment, et aussi, infiniment plus proche.

Car un dieu trop lointain, à la manière des choses créées, ou trop proche est un dieu que l'on ne prie plus. L'événement nous rappelle alors que l'homme n'est pas maître de cette proximité, et pourtant qu'elle est tellement plus forte qu'il ne le croyait. « Dieu avec nous. »

« Dieu nous invente avec nous. » Quand saint Paul veut dire l'extraordinaire nouveauté du christianisme, il nous révèle que nous sommes « les coopérateurs de Dieu ». Tel est ce que me propose chaque événement : pouvoir mettre en jeu par la prière une force divine. Dieu a voulu nous faire intervenir et nous investir de sa propre toute-puissance, puisqu'il nous a fait place en son dessein, puisqu'il a suspendu à notre intervention telle part du salut du monde.

MAIS *cette transfiguration de l'événement n'est possible que dans une lutte. Jacob nous a appris, et avec lui chacun de ceux que Dieu a aimés, qu'il s'agissait d'un combat incomparable avec nos guerres de la terre. Un combat avec l'ange, c'est-à-dire avec toutes les forces de l'esprit et des passions. Le serviteur ne peut prétendre accomplir son passage autrement que son Maître ne l'a fait. L'agonie avec l'ange précède toute Pâque. Mais il sait aussi que, chaque jour désormais, le moindre gémissement de sa prière a une valeur infinie puisqu'il n'est plus seul à l'offrir à son Dieu.*

AUTOUR DE SAINT PAUL

Quelques livres récents (II)[1]

Le professeur Leriche se plaignait naguère du caractère « artisanal » de la chirurgie. Il faut placer, demandait-il, la conversation entre chirurgiens « au-dessus du niveau habituel des conversations cliniques au lit du malade... », aborder « les problèmes les plus élevés de la chirurgie et de la vie ». Et il ajoutait : « Il y a trop de manuels, pas assez d'ouvrages de pensée. La médecine qui compte tant d'hommes supérieurs est dévorée par la technicité et par l'enseignement scolaire. Elle gagnerait à ce que les hommes d'expérience disent leurs réflexions au taux le plus élevé [2]. »

Le hasard m'a fait tomber sur ces lignes l'été dernier, peu après avoir écrit que nous étions suffisamment approvisionnés en ouvrages généraux sur saint Paul. Je succombe à la tentation d'amener cette eau au moulin de la théologie [3].

Cette seconde section de notre recension portera sur des ouvrages plus techniques, étrangers et protestants pour la plupart. Comme les premiers, ils se sont groupés un peu au hasard depuis quelques années. Bien entendu, nous sommes loin d'une revue complète des travaux récents sur saint Paul et sa théologie. De plus, une extrême brièveté nous est imposée [4].

1. Suite de *La Vie Spirituelle*, 101 (août 1959), 150-161.

2. René Leriche, *Souvenirs de ma vie morte*, 131-134.

3. Daniel-Rops vient de rééditer dans une collection nouvelle son *Saint Paul, conquérant du Christ*, Collection catholique), Ed. France-Empire, Paris, 1959, 277 pp. On y appréciera l'érudition de l'historien et le talent du narrateur. Sur F. Amiot, *Les idées maîtresses de saint Paul*, Coll. « Lectio Divina », 24, Ed. du Cerf, Paris, 1959, voir *La Vie Spirituelle*, 103 (juillet 1960), p. 108. Le même auteur nous réjouit en annonçant qu'il espère donner bientôt une édition refondue de son *Enseignement de saint Paul*.

4. Très aimablement M. le chanoine A. Descamps m'a donné communication des rapports présentés en août dernier aux Journées bibliques de Louvain et qui seront un jour publiés en volume. Toutes les conférences ont leur intérêt, mais nous nous reportons ici particulièrement à celle du P. Beda Rigaux sur *L'interprétation de Paul et du paulinisme dans l'exégèse récente*.

1. COMMENTAIRES

Un certain nombre de fascicules de la *Bible de Jérusalem*, épuisés depuis longtemps, ont été publiés en édition revue, entre autres les fascicules pauliniens et les Actes des Apôtres [5]. La traduction, sauf de menus détails, est celle qui a été révisée pour la Bible en un volume. Quelques pages modifiées dans les Introductions (par ex. les Ép. Pastorales), les notes retouchées ou enrichies de-ci, de-là (guère pour 1-2 Co), la critique textuelle volontiers reprise sous forme plus technique : au total ce léger rajeunissement renforce l'intérêt de ces livrets qui, ne l'oublions pas, ont été la première forme de la *Bible de Jérusalem*.

Le commentaire des *Actes* par le pasteur Lüthi [6] est né d'entretiens paroissiaux. Le texte divisé en quarante et une sections est expliqué assez librement, avec plus d'abondance vers le début; il prête à des réflexions sur les rapports de l'Église naissante avec le Judaïsme ou ceux du « dehors », volontiers aussi sur les retentissements sociaux, économiques, etc., de la foi au Christ. Beaucoup de notations concrètes sont inspirées de l'expérience de l'homme et du pasteur, invitant le lecteur à s'interroger sur la portée présente de cette vieille et vivante histoire.

A la suite de l'Introduction dont nous avons parlé, le premier volume du P. Zedda offre un *commentaire des Épîtres* de la Captivité (pourquoi commencer par là ?); le second volume présente 1-2 Th, Ga, 1 Co, Rm [7]; la suite, avec He, viendra dans un troisième. En fait ce commentaire est une traduction paraphrasée où les mots du texte restent en italique. Cela permet d'expliquer au passage tout ce qu'on juge utile d'expliquer, mais certains versets s'étendent sur plusieurs longs alinéas. Le contenu est de bonne qualité. Les divisions sont toujours nettement marquées, comme l'enchaînement des idées. Quelques notes et dix excursus font figure de spécimens de travail plus approfondi, qui inspirent confiance dans la compétence et le savoir-faire du professeur.

La reconnaissance contractée envers le P. Rigaux au cours d'une collaboration entourée de circonstances difficiles me fait craindre d'être taxé de partialité si je dis trop de

5. *La Sainte Bible...*, Éd. du Cerf, Paris : *Les Épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite* (P. Dornier), 1958, 65 pp.; *Les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens* (E. Osty), 1959; 121 pp.; *Les Épîtres de saint Paul aux Galates et aux Romains* (S. Lyonnet), 1959, 139 pp.; *Les Épîtres de saint Paul aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens, aux Éphésiens* (P. Benoit), 1959, 109 pp.; *Les Épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens* (L.-M. Dewailly et B. Rigaux), 1960, 65 pp.; *Les Actes des Apôtres* (L. Cerfaux et J. Dupont), 1958, 221 pp.

6. Walter Luthi, *Les Actes des Apôtres*, Éd. Labor et Fides, Genève, 1959, 294 pp.

7. Silvero Zedda, s.j., *Prima Lettura di San Paolo*, I : Introduzione, Lettere della Prigionia, 2ª ed., Tecnograph, Turin, 1957, 219 pp. (cf. *La Vie Spirituelle*, 101, août 1959, pp. 154-155); II : Lettere ai Tessalonicesi, Prima ai Corinti, Galati, Romani, *ibid.*, 1958, 323 pp.

bien de ses *Épîtres aux Thessaloniciens* [8]. Il prend place dignement dans une collection illustre. Il a renoncé aux excursus et ses abondantes explications philologiques ou théologiques se trouvent toutes dans le commentaire ou l'introduction, qui occupe presque la moitié du livre. Impossible de signaler ici quelles positions il adopte. On prêtera attention surtout à ce qu'il dit de l'apostolat de Paul (153-194) et de l'eschatologie (195-280). Il répond à toutes les questions qu'on lui pose sur ces premières et déjà si riches épîtres de l'Apôtre, — sauf, sciemment, sur l'identité du fameux « obstacle ».

Sur *Romains 9-11* ont paru en même temps deux commentaires extrêmement différents et curieux à comparer. La difficulté est double : replacer ce bloc dans l'ensemble de l'épître, en contre-épreuve des chapitres précédents sur la gratuité de la foi salutaire, replacer le tout dans ce qu'on peut savoir de la destinée d'Israël et des Gentils. Le second fascicule du P. Lyonnet est un cours de l'Institut Biblique de Rome [9]. Ces trois chapitres, selon lui, sont une « illustration biblique » de 5-8, symétrique à ce qu'était le cas d'Abraham pour 1-3 : la structure de l'épître en tire évidemment beaucoup de clarté simple. Le commentaire est assez détaillé, déblayé par sept excursus. Le retour méthodique au contexte original des citations de l'Ancien Testament apporte bien de la lumière et élimine les problèmes étrangers à saint Paul. L'autre ouvrage, de J. Munck, quoique publié après le grand ouvrage dont nous parlons plus loin, en était une préparation [10]. Pour le professeur d'Aarhus, Rm est un « manifeste de la foi » destiné à toutes les Églises d'origine païenne, et donc conçu de façon à promouvoir l'unité. Le commentaire est divisé en onze sections, sans qu'on y cherche symétrie ou armature, mais on s'y attache à la progression de la pensée. Paul est sûr de l'unité finale et ne doute pas de Dieu : la résistance d'Israël à la foi cédera un jour aux avances répétées de la miséricorde divine.

Voici également deux commentaires fort différents des *Épîtres Pastorales*. M. le pasteur Roux [11], dans sa discrétion, offre beaucoup de substance. Il est attentif à la structure des épîtres et l'indique par de bons sous-titres. Il donne de nombreuses références à saint Paul et au Nouveau Testament. Il tient à éclairer tous les avis de l'apôtre en recourant à une christologie sérieuse et éprouvée, afin d'échapper au moralisme et au juridisme. On aperçoit çà et là sa défiance envers l'ecclésiologie catholique, surtout quand il s'agit d'apostolat et de « succession », mais il a raison, en tout cas, de subordonner l'institution ecclésiastique à l'édification de l'Église par la foi et l'amour. Le P. von Balthasar, lui, dont on connaît *La Prière contemplative* [12], offre ici de quoi l'alimenter à partir de cinq épîtres,

8. Beda Rigaux, o.f.m., *Saint Paul, Les Épîtres aux Thessaloniciens,* Coll. Études Bibliques, Gabalda-Duculot, Paris-Gembloux, 1956, xxxii-754 pp.

9. Stanislas Lyonnet, s.j., *Quaestiones in Epistulam ad Romanos,* Series altera : Rm 9-11; Pontificio Istituto Biblico, Rome, 1956 (ad usum auditorum), 128 pp.

10. Johannes Munck, *Christus und Israel,* Eine Auslegung von Röm 9-11 (*Acta Jutlandica,* XXVIII, 3); E. Munksgaard, Copenhague, 1956, 115 pp.

11. Hébert Roux, *Les Épîtres pastorales,* Éd. Labor et Fides, Genève, 1959; 197 pp.

12. Hans Urs von Balthasar, *Das betrachtende Gebet,* trad. fr. : *La*

les Pastorales et 1-2 Th [18]. Il ne se soucie ni des circonstances historiques qui peuvent éclairer le texte, ni des divisions de celui-ci. Dans chaque fragment (un, deux ou trois versets) la traduction est suivie d'une méditation très libre. Une certaine uniformité où les textes « importants » ne sont pas plus creusés que les autres est la rançon de cette méthode goutte à goutte, qui veut seulement savourer la parole de Dieu dans tous ses détails et en tirer la sève spirituelle.

2. THÉOLOGIE PAULINIENNE

A. Apostolat.

Le petit livre de K. H. Rengstorf sur *Apostolat et ministère de prédication* [14] réédite sans changement un texte paru en 1931. L'auteur, à qui sont dus, dans le *Dictionnaire Théologique* de Kittel, l'article *apostolos* et d'autres avoisinants, suppose ici tout ce travail, rappelé en quelques pages initiales. Il part du principe qu'il n'y a dans l'apostolat du Nouveau Testament aucune « fonction d'Église » (*Amt*) telle que nous les connaissons aujourd'hui. Après quoi, pour promouvoir chez ses confrères une conscience plus nette et plus saine de leur vocation, il développe (26-85) les analogies qui lient les deux choses. Ne prenons pas le change sur ces mots de ministère, vocation, ordination, épiscopat, qui sont employés avec leur valeur luthérienne, et suggérons qu'une comparaison aussi appuyée ne perdrait rien de sa valeur si l'on admettait, d'un terme à l'autre, une continuité réelle [15].

Paul et l'histoire du salut, de J. Munck [16], est l'un des livres importants publiés sur saint Paul ces dernières années. Il a été très discuté de toutes parts, mais il apporte sur tous les problèmes qui touchent saint Paul une foule d'aperçus et de références dont il est impossible de donner ici une idée. La clef en est sans doute le chapitre 3, où M. exorcise sévèrement toutes les survivances de l'École de Tubingue : tous les critiques actuels en relèveraient, même sans le savoir, dans la mesure où ils conçoivent une opposition quelconque entre Pierre et Paul, entre les églises nées du judaïsme et du paganisme [17]. Les deux premiers chapitres sur la vocation de Paul

Prière contemplative, Coll. Présence chrétienne, Desclée de Brouwer, Paris, 1959, 331 pp.

13. Id., *Thessalonicher- und Pastoralbriefe des heiligen Paulus* (coll. Adoratio, 3), Johannes Verlag, Einsiedeln, 1955, 227 pp.

14. Karl Heinrich Rengstorf, *Apostolat und Predigtamt,* Ein Beitrag zur neutestamentlichen Grundlegung einer Lehre vom Amt der Kirche, 2e éd. inchangée; W. Kohlhammer, Stuttgart-Cologne, 1954, 85 pp.

15. Il est certain que l'ajustement du charisme et du ministère dans l'Église primitive, comme aussi dans l'Église de nos jours, demande bien de l'attention, si l'on ne veut ni les opposer ni absorber l'un dans l'autre. Il est possible que la convergence se fasse dans l'apostolat et même qu'on le reconnaisse de plus en plus.

16. Johannes Munck, *Paulus und die Heilsgeschichte* (*Acta Jutlandica,* XXVI, 1); E. Munksgaard, Copenhague, 1954, 343 pp.

17. Il cite p. 63 un mot du missiologue B. Sundkler qui peut être proposé

dépendent par avance de cette exécution énergique; les suivants passent en revue les épîtres pour montrer que nulle part les adversaires de Paul ne sont des « judaïsants »; les chapitres 9 à 11 offrent une vue synthétique de l'unité de l'Église telle que Paul la voyait et cherchait. Tout cela est fort systématique : on y perd de vue jusqu'à la possibilité d'une polémique sur la loi et les observances, et les épîtres pourtant sont loin de n'en pas parler; l'eschatologie de la mission est aussi poussée à un point tel que la conversion des païens semble n'être plus qu'un moyen en vue de l'ultime retour d'Israël. Mais on se réjouit de voir remise en lumière la continuité entre Jésus et l'Église naissante comme l'unité entre les différentes fractions de la communauté chrétienne; et il y a bien du vrai dans la manière de définir la mission de Paul : joindre les païens aux juifs dans le Christ, prêcher et convertir ceux-là sans renoncer à aimer et gagner ceux-ci.

B. Théologie et christologie.

La thèse du Dr Gärtner traite un point très précis, mais sa méthode peut être d'un emploi fécond. Dans *le discours de saint Paul à Athènes* (Ac 17)[18], certains critiques (Dibellius, le dernier, en 1939) ont tant insisté sur les thèmes stoïciens qu'il était utile de remettre la question au clair. G. établit avec raison que tout le discours est chrétien et paulinien. Les indices qui mènent à la connaissance de Dieu, la parenté avec Dieu, ont leur racine dans la Bible, même si l'on peut y retrouver des thèmes familiers à la propagande religieuse hellénistique connue de la Diaspora. Paul s'en prend à l'idolâtrie, sans chercher à évincer l'ignorance de Dieu par une « connaissance naturelle ». La différence de ton entre ce discours et les autres de Paul ne dépasse pas les lois de l'adaptation missionnaire[19].

C'est une injustice flagrante que de présenter en quelques lignes la *Christologie du Nouveau Testament* du P. O. Cullmann[20], une plus grave encore de n'en présenter que ce qui touche saint Paul. L'ouvrage est en chantier depuis des années et tous les travaux antérieurs de l'auteur y convergent. Il étudie successivement dix titres du Christ, relatifs à son œuvre terrestre, future, présente, puis à sa préexistence, examinant pour chacun sa préhistoire, l'usage qu'en a fait (ou non) Jésus, son évolution dans le christianisme apostolique. Le rôle attribué à saint Paul est loin d'être égal dans tous les cas. Il apparaît à propos du Serviteur, pp. 68-71[21], du Fils de

à la méditation de beaucoup de ses collègues : « L'alternative particularisme-universalisme est le produit d'un cosmopolitisme moderne et n'a rien à voir avec la conception biblique de la mission », *Jésus et les païens*, dans *Arbeiten und Mitteilungen aus d. neut. Sem. z. Uppsala*, 6, 1937, en conclusion, p. 38.

18. Bertil Gaertner, *The Areopagus Speech and Natural Revelation* (*Acta semin. neotestam. Upsaliensis*, 21), C.W.K. Gleerup, Lund, 1955, 289 pp.

19. On en rapprochera l'article de G. Schrenk recensé plus loin.

20. Oscar Cullmann, *Christologie du Nouveau Testament*, Bibliothèque Théologique, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1958, 300 pp.

21. Il ne cite pas à ce sujet les deux beaux articles de Mgr L. Cerfaux, *L'hymne au Christ Serviteur de Dieu*, relatif à Ph 2, 6-11 (de 1946), et *Saint Paul et le « serviteur de Dieu » d'Isaïe*, touchant les Actes et les Épîtres (de 1951), repris dans le *Recueil L. Cerfaux*, t. II, 425-437 et 439-454.

l'Homme nommé le Second Adam, 143-156, du Seigneur, 186-200 : C. rattacherait la divinité du Christ plutôt à ces deux titres qu'à celui de Fils de Dieu. Paul est celui qui offre « la christologie la plus développée du christianisme primitif » (143) : il prend son rang parmi les vivants chaînons de la foi, dont C. montre bien l'homogénéité à travers les diverses étapes. On se pose une question : après ces premières étapes, le développement ne pourra-t-il être encore homogène ? Par discrétion de bibliste, C. évite de s'engager dans les formules conciliaires ultérieures; il a même des mots sans tendresse pour les « spéculations », les « catégories grecques » autour des deux natures. Il préfère s'en tenir à l'œuvre du Christ, à ses « fonctions », Mais cette probité craintive, respectueuse du développement interne de la foi du Nouveau Testament, exclut-elle tout progrès dogmatique? S'il y a une distance à franchir encore, de Saint-Esprit (283) ne peut-il continuer d'aider ce second « processus de réflexion théologique » (281) ? Le germe en est donné dès qu'on se prend à penser à la Personne qui explique l'œuvre [22].

L'ouvrage de R. Leivestad, professeur à l'Université d'Oslo, sur *le Christ conquérant* [23], étudie dans le Nouveau Testament les idées de lutte et de victoire. Les textes de saint Paul sont d'abord étudiés à leur place dans la grande section analytique (84-169), étudiant les différents aspects de la lutte du Christ contre le démon ou l'Antichrist, contre les « puissances », contre le péché et la mort, enfin la lutte des chrétiens unis au Christ, puis reviennent amalgamés à ceux des autres livres dans l'exposé synthétique du chapitre 4 (241-308), qui énumère les « motifs » mis en œuvre dans ces textes. On aurait aimé quelques définitions de ces thèmes « dynamistique, dramatico-mythique », etc. qui prêtent à de faciles slogans. Parfois aussi les rapprochements ou raccords sont un peu trop appuyés entre tel ou tel groupe de textes. Mais l'ensemble donne un classement suggestif [24].

Le livre du P. Spicq, *Vie morale et Trinité sainte selon saint Paul* [25] est d'une tout autre veine. Capable, on le sait, de synthèses monumentales, l'auteur s'est plu à simplifier les choses. Toutes les épîtres sont employées conjointement, soit qu'on cite les textes (dans une traduction de l'auteur), soit qu'on en donne la référence. Une introduction et une double conclusion encadrent trois chapitres sur le Père, le Fils et l'Esprit. C'est très clair, très riche, aussi dégagé que possible des caté-

22. Le P. L. Malevez examine l'intérêt de ce type « fonctionnel » de Christologie, soit chez Cullmann soit chez Dom Dupont, dans un récent article : *Nouveau Testament et Théologie fonctionnelle*, dans *Rech. de Sc. Rel.*, 48 (1960), 258-290. Son dernier paragraphe, 285-290, s'intitule « Les limites de la christologie fonctionnelle ».

23. Ragnar Leivestad, *Christ the Conqueror*. Ideas of Conflict and Victory in the New Testament. S.P.C.K., Londres, 1954, XII-320 pp.

24. Le titre rappelle celui de G. Aulén, *Christus Victor*, et la parenté est notée par l'auteur, mais les deux ouvrages sont d'orientation différente. Les deux mots latins adoptés pour les traductions anglaise et française répondent à un original suédois qui parle de rédemption ou réconciliation (*försoning*).

25. Ceslas Spicq, o.p., *Vie morale et Trinité sainte selon saint Paul*, Coll. « Lectio Divina », 19, Éd. du Cerf, Paris, 1957, 91 pp.

gories en usage dans les « Manuels de théologie morale ». Au contraire, ce petit ouvrage serait plutôt de nature à les revivifier. Il n'y manque peut-être qu'une discrète comparaison avec les Évangiles [26].

C. Études diverses.

Un recueil d'*Études sur saint Paul* [27] offert à G. Schrenk pour son 75e anniversaire reprend cinq de ses articles. Le premier est un hors-d'œuvre sur les Rabbins, tableau plein d'estime sympathique, avec une part de conjecture. Le dernier replace le discours de saint Paul à l'Aréopage dans l'ensemble des discours des Actes et de leur adaptation missionnaire : il n'est pas loin de l'ouvrage de Gärtner signalé ci-dessus. Les trois études centrales abordent la conception de l'histoire, rattachée par la foi à l' « événement du Christ »; l'épître aux Romains, « document missionnaire » qui promeut l'unité entre les païens et les juifs que le Christ a sauvés; les charismes, œuvre de l'Esprit, liés à la confession du Christ, et sans rapport avec l' « enthousiasme » que connaissaient les Grecs. L'exposé sans aucune pesanteur est animé d'une bonne connaissance de l'Antiquité autant que du judaïsme, et par un sens religieux partout sensible.

Un autre recueil, de G. Bornkamm, porte un titre un peu lâche, *La fin de la Loi* [28]. Des articles assez dispersés, inégaux par le ton comme par les dimensions, allant de la démonstration érudite à la méditation homilétique, touchent des points importants de la pensée paulinienne. En tête, un groupe d'études intéressantes sur Rm (la révélation de la colère, le baptême, le péché, la mort, les anacoluthes). Puis la charité, le culte (comme construction du Corps), la liberté, le Christ et le monde. Une recherche un peu vertigineuse sur les hérétiques visés par Col. Dans l'ensemble, on s'étonne de voir citer si largement des parallèles grecs et omettre certains textes de l'Ancien Testament qui s'imposent (c'est typique surtout à propos de Rm).

La thèse du P. Didier sur le *Désintéressement du chrétien* [29] commente les textes suivant l'ordre des

26. On trouvera aussi d'immenses trésors dans les gros volumes du même auteur sur *Agapè dans le Nouveau Testament*, Gabalda, Paris, 1959. Renvoyons surtout au t. II, où on lira, après le chapitre III (9-269), une conclusion synthétique sur « la morale paulinienne de l'amour » (273-305). Le chapitre du P. L. Bouyer, dans *La spiritualité du Nouveau Testament et des Pères*, Aubier, 1960, expose l'essentiel, en rapport avec « la conscience religieuse » (84-120). Dans l'*Introduction à la Bible*, t. II, Desclée, 1959 (cf. *La Vie Spirituelle*, 103 (juillet 1960), 107), se trouve une synthèse du P. Lyonnet sur « la sotériologie paulinienne », munie de nombreuses références, qui fournit une orientation ferme dans la pensée de l'Apôtre sur l'initiative du Père et l'œuvre du Christ rédempteur (840-889).

27. Gottlob Schrenk, *Studien zu Paulus* (Abhandlungen zur Theol. d.A.u.N.T., 26), Zwingli-Verlag, Zürich, 1954, 148 pp.

28. Günther Bornkamm, *Das Ende des Gesetzes* (Beiträge zur evang. Theol., 16). C. Kaiser, Munich, 210 pp.

29. Georges Didier, s.j., *Désintéressement du chrétien*. La rétribution dans la morale de saint Paul, Coll. Théologie, 32, Aubier, Paris, 1955, 254 pp.

épîtres. Il renonce ensuite à regrouper les données dégagées par l'analyse, mais la convergence des conclusions de chaque chapitre prépare la conclusion de l'ouvrage. Il n'étudie pas seulement les textes contenant le mot de *misthos* (salaire ou récompense), mais tout ce qui peut lier la conduite de l'homme et une récompense escomptée ou une menace redoutée. Il constate que même si l'idée affleure un peu partout, car, suivant saint Paul comme dans toute la Bible, Dieu juge tout homme selon ses actes, elle ne va jamais jusqu'à s'exprimer « à l'état pur » et comme un vrai « calcul » (pp. 191; 87; cf. 119). Les commentateurs qu'il cite ne sont pas tous du même poids, mais le travail est bien conduit. Sa conclusion reste un peu négative et prendrait plus de poids si D. avait au moins allégué en cours de route quels autres « motifs » réels sont mis en œuvre par les épîtres. Mais il est bon de rappeler aux chrétiens que tout mercantilisme leur est interdit. On se rappelle que le P. Sertillanges, à propos de saint Thomas lui-même, et en s'expliquant bien, parlait d'une morale « sans obligation ni sanction [30] ».

Dans le recueil traduit du suédois à l'usage du lecteur anglais sous le titre *La racine de la Vigne* [31], plus cohérent par son inspiration profonde que par les sujets abordés, signalons d'abord, concernant saint Paul, la contribution magistrale d'A. Fridrichsen, « Jésus, Jean et Paul » (37-62). Par rapport à Jésus, Paul se place après la Pentecôte, il définit l'état de l'Église et du chrétien contenu en germe dans les Évangiles; comparé à Jean, tout indépendants qu'ils sont, ils supposent tous deux le Jésus historique et convergent sur la foi qui introduit à la vie. H. Sahlin, « Le nouvel Exode du salut » (81-95), rassemble des textes où le salut de l'Exode est renouvelé par le Christ, spécialement dans le baptême et l'eucharistie. H. Riesenfeld, « Le ministère dans le Nouveau Testament » (96-127), souligne très heureusement la continuité de la mission dès le temps de Jésus jusqu'à l'issue du temps des apôtres, continuité qui se traduit par un transfert de vocabulaire de Jésus à ses apôtres et à leurs successeurs. Enfin B. Reicke, proposant un classement des types de prédication chrétienne ancienne (128-160) les retrouve, lui aussi, passant de Jésus aux apôtres et aux ministres des Églises, et voit là un effet de la « succession apostolique ».

Le brillant volume de *Mélanges* offert au professeur C. H. Dodd, de Cambridge, répartit ses vingt-six chapitres en deux groupes : *le milieu du Nouveau Testament, son eschatologie* [32]. On y trouve entre autres quatre Français, dont M. A. Feuillet. On a visé à laisser dans ces deux tableaux aussi peu de lacunes que possible. Il serait piquant de relever les positions prises par les divers collaborateurs sur les points chers à Dodd, par exemple le kérygme apostolique et l' « eschatologie réalisée ». Ici encore bornons-nous à saint Paul. H. J. Cadbury (300-321) montre que dans les Actes l'eschatologie met l'Ascension et la Pentecôte en relation assez lointaine avec le retour annoncé, mais sans douter de la réa-

30. *Les grandes thèses de la Philosophie thomiste*, p. 230.

31. *The Root of the Vine*, Essays in Biblical Theology, par Anton Fridrichsen et d'autres membres de l'Université d'Upsal, avec Introduction d'A. G. Hebert, Dacre Press, Westminster, 1933; VIII-160 pp.

32. *The Background of the New Testament and its Eschatology*. Hommage à C. H. Dodd, sous la direction de W. Davies et D. Daube, University Press, Cambridge, 1956; XX-555 pp.

lité du terme attendu. M. Goguel (322-341), traitant du « salut », y distingue, entre la période du monde ancien et celle du monde nouveau, une période intermédiaire où le chrétien déjà entré dans le salut doit passer totalement de la chair à l'esprit; par là, la foi, le baptême et l'eucharistie « actualisent et spiritualisent » l'eschatologie. H. Clavier (342-362) énonce quelques remarques sur le « corps spirituel » de 1 Co 15, 44, demandant surtout qu'on n'ait pas trop d'idées préconçues sur les corps ressuscités. Il a aussi des éléments pauliniens à glaner dans les articles de N. A. Dahl sur le Christ, la création et l'Église (422-443), de C. F. D. Moule sur le Jugement et les sacrements (464-481), d'E. Schweizer sur Esprit et eschatologie (482-508).

Nous conclurons en signalant une thèse de M. Magnuson, sur ce difficile problème : Comment *comprendre les écrits pauliniens* [33] ? C'est un travail de méthode théologique, un essai de définition de l'exégèse dont les exemples sont empruntés de préférence à Paul. Tout effort de ce type, à la recherche de rigueur épistémologique sur des problèmes de causes et conditions, de genres et d'espèces, risque l'apparence d'une subtilité laborieuse. Des morceaux de cinquante pages et plus sans un seul sous-titre demandent un effort. C'est assez sérieux pour donner à réfléchir aux techniciens de l'herméneutique biblique. Retenons au moins son idée centrale : le texte « actualise » chez l'exégète un certain nombre de connaissances antérieures, bibliques ou autres, éveille associations et combinaisons qui l'aident à tirer du texte toute sa richesse, si bien que l'intelligence plus profonde du texte (*tieferes Verständnis*) n'est pas extérieure à l'exégèse scientifique.

Essayons, suivant nos moyens, en nous aidant de tant de travaux, d'entrer dans le texte des épîtres pauliniennes. S'il est vrai, comme le rappelait naguère le P. Levie, que « c'est en comprenant parfaitement l'homme, la pensée de l'homme, que nous monterons jusqu'à l'affirmation de Dieu [34] », nos efforts trouveront là leur récompense. Pour ceux qui le fréquentent, Paul devient un modèle, singulièrement stimulant, de foi vivante et créatrice. Lui-même, comme théologien, a « gardé le dépôt », mais aussi apporté à l'Église le fruit de sa pensée : il nous donne ainsi « une authentique méthode de réflexions, voire une salutaire leçon d'audace [35] ».

fr. L.-M. Dewailly, o.p.

33. Martin Magnuson, *Der Begriff « Verstehen » in exegetischem Zusammenhang unter besonderer Berücksichtigung der paulinischen Schriften*, t. I : Allgemeine Probleme des exegetischen Verständnisses (Studia Theologica Lundensia, 8), C.W.K. Gleerup, Lund, 1954, 224 pp. Un tome II est annoncé, qui traitera des « problèmes particuliers ».

34. *La Bible, parole humaine et message de Dieu*, p. 332.

35. A. Descamps, dans l'allocution d'ouverture des Journées bibliques de Louvain, 1959 (ci-dessus, note 4).

LES LIVRES

LITURGIE

Lectionnaire latin-français en vue de la proclamation publique des épîtres et évangiles des dimanches et des fêtes. Desclée, Dessain, Mame, 1959; 270 pp.; 45 NF.
Lectionnaire français. Desclée, Dessain, Mame, 1960; 184 pp.; 18 NF.

Beaucoup de prêtres et de fidèles connaissent déjà ce Lectionnaire, qui a été adopté officiellement par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France et dont l'emploi a été rendu obligatoire en plusieurs diocèses. Ce nouveau livre liturgique contient le texte latin et la traduction française des épîtres et évangiles des dimanches et fêtes d'obligation, des fêtes du Sanctoral qui peuvent l'emporter sur le dimanche, de quelques féries majeures, enfin de la messe de mariage et des messes des défunts. Il permet au célébrant, ou éventuellement aux ministres, d'annoncer la parole de Dieu d'abord en latin puis en français.

Un Avertissement que l'on devra lire et relire indique le but de la présente traduction : fournir un texte unique, qui sera lu dans toutes les églises; car « jamais la parole de Dieu ne se fixera dans les mémoires si elle est proposée aux fidèles sous des formes diverses et sans cesse renouvelées ». Pour que ce but soit pleinement atteint, il faudra évidemment que la traduction du Lectionnaire soit, dans un proche avenir, imposée à tous les missels des fidèles.

L'Avertissement relève aussi trois exigences auxquelles les traducteurs se sont efforcés de satisfaire : fidélité au texte, justesse de la langue, aptitude à la lecture publique. La fidélité au texte — en l'occurrence à la Vulgate, puisque c'est elle qu'emploie la liturgie — a été poussée très loin : on a cherché, dans la mesure du possible, à « garder jusqu'à l'ordre des mots et la construction des phrases, puisque dans la Bible ce ne sont pas seulement les idées qui sont sacrées et inspirées, mais les mots eux-mêmes » (ceci ne vaut pourtant que pour le texte original, non pour la Vulgate, qui n'est pas inspirée). Cette fidélité a permis de retrouver un vocabulaire biblique et sacré, aussi éloigné de la langue pseudo-classique où abondent les « tribulations » et les « glaives » que du langage trop familier et tout profane adopté par certains missels. En outre, les traducteurs ont veillé à ce que leur texte se prête à la lecture à haute voix; ils ont eu l'heureuse idée de le disposer en stiques, ce qui facilite vraiment une lecture intelligente et intelligible.

Le Lectionnaire représente une réussite incontestable. Est-ce à dire qu'on a du premier coup atteint la perfection ? Des recenseurs ont déjà noté quelques traductions peu heureuses (ainsi Ac 6, 56, où *stantem* a été rendu par « se tenant » au lieu de « debout »; Phi, 2, 7, où *formam servi* a été rendu par « condition d'esclave », ce qui laisse échapper l'allusion au Serviteur d'Isaïe). Signalons deux autres inexactitudes. En Jo 6, 5 (évangile du quatrième dimanche de Carême), la question de Jésus à Philippe : *Unde ememus panes...* doit se traduire non pas « Où allons-nous acheter des pains », mais « Comment allons-nous acheter des pains »; autrement la remarque de Philippe « Deux cents deniers de pain ne suffisent pas » ne répond pas à la question posée. En Jo 14, 9 (évangile du 11 mai), on ne voit pas pourquoi les traducteurs se sont écartés de la Vulgate et ont traduit « et tu ne me connais pas, Philippe ! Qui me voit,

voit le Père », au lieu de « et vous ne me connaissez pas ! Philippe, qui me voit, voit le Père »; le changement paraît d'autant moins heureux que l'alleluia et la communion de la messe reprennent ce même verset en le coupant de la façon traditionnelle.

Ces détails n'ont sans doute que peu d'importance. On en attachera davantage au reproche fait par beaucoup de prêtres à la présente traduction d'être trop littérale, et pas immédiatement intelligible à l'ensemble des fidèles. Prenons comme exemple l'évangile du dimanche de Quasimodo. Il commence ainsi : « En ce temps-là, le soir de ce même jour, le premier de la semaine... »; la traduction est parfaitement exacte, mais comment l'auditeur non prévenu, comment l'auditeur qui ne connaît pas l'évangile par cœur, pourra-t-il savoir que « le soir de ce même jour » est le soir de Pâques ? Vers la fin de la même péricope, nous lisons : « Il est encore beaucoup d'autres signes que Jésus accomplit en présence des disciples... » Certes, le mot « signe » a, dans le vocabulaire johannique, une signification plus large et plus riche que le mot « miracle »; mais son emploi ici n'aura-t-il pas surtout pour effet de dérouter les fidèles ? Par curiosité, nous avons demandé à quelques curés comment ils avaient lu cet évangile le matin de Quasimodo : presque tous l'avaient modifié, spontanément, sur les deux points que nous venons d'indiquer.

Il est arrivé plus d'une fois à des fidèles, et peut-être à des prêtres, que le sens, longtemps caché à leurs yeux, d'une page difficile de saint Paul ou de saint Jean leur soit révélé grâce à l'heureuse traduction d'un missel récent. Comment ne pas souhaiter que le Lectionnaire joue souvent ce rôle illuminateur ? Mais pour cela il semble nécessaire que son texte, excellent du point de vue philologique et exégétique, subisse quelques retouches qui l'adaptent davantage à son utilisation liturgique.

Dès que parut le *Lectionnaire latin-français*, on fit remarquer que cette édition bilingue n'était indispensable que pour la messe avec ministres, et l'on exprima le désir de voir publier une édition d'un format et d'un prix plus modestes, qui ne contiendrait que le texte français des épîtres et des évangiles. Le *Lectionnaire français* (17×23 cm., au lieu de 23×33) répond à ce vœu : il doit devenir d'un usage courant, tant pour la messe lue que pour la messe chantée sans ministres.

PH. ROUILLARD.

Documenta Pontificia ad instaurationem liturgicam spectantia. II. *Ab anno 1953 ad annum 1959.* Bibliotheca « Ephemerides liturgicae ». Ed. liturgiche, Rome, 1959; 118 pp.; 600 lires.

En 1953, le R. P. Bugnini avait édité une première série de documents pontificaux ayant trait au renouveau liturgique. Dans ce deuxième volume, il réunit ceux qui ont paru depuis lors. A côté de textes majeurs, comme le décret de simplification des rubriques, le décret de restauration de la Semaine sainte ou l'encyclique *Musicae sacrae disciplina*, on trouvera ici des extraits d'allocutions de Pie XII et de Jean XXIII, ainsi que des réponses et mises en garde émanant de diverses Congrégations romaines : au total une trentaine de documents, publiés dans leur texte original, c'est-à-dire en latin le plus souvent, parfois en français ou en italien. Cet ensemble donne une juste idée de l'importance que le Saint-Siège attache au renouveau liturgique.

PH. R.

M. RIGHETTI : *Manuale di storia liturgica*, vol. IV : *I Sacramenti. I Sacramentali.* 2e éd. Ed. Ancora, Milan, 1959; 688 pp.; 2.700 lires.

Avec ce quatrième volume, consacré aux sacrements (sauf l'Eucharis-

tie, qui a occupé tout le tome III) et aux principaux sacramentaux, s'achève la nouvelle édition du vaste travail de Mgr Righetti sur l'histoire de la liturgie en Occident. Même s'il y a lieu de contrôler ou de compléter sur certains points l'abondante documentation réunie ici, on se félicitera de posséder une étude historique sérieuse, qui fournisse une base assurée aux constructions théologiques. Comme dans les autres volumes, un excursus dû à Mgr Borella relève les particularités de la liturgie milanaise. On aurait aimé que d'autres spécialistes présentent de la même façon les liturgies d'Orient, dont les données, dans le domaine sacramentaire, demeurent trop peu connues des théologiens. Ajoutons qu'un bon index analytique et onomastique couvre les soixante dernières pages.

PH. R.

NOËLE MAURICE DENIS-BOULET : *Le calendrier chrétien.* Coll. « Je sais, je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 128 pp.; 3,50 NF.

Après nous avoir guidés, il y a quelques années, à travers les monuments de la Ville Éternelle, l'auteur de *Romée* nous guide aujourd'hui avec la même compétence et la même clarté, à travers l'histoire du calendrier chrétien, et nous montre comment l'Église est passée de l'unique fête de Pâques, commémorée chaque semaine par la célébration du jour du Seigneur, aux multiples solennités et aux innombrables fêtes que nous connaissons. Le lecteur appréciera particulièrement les quelques pages sur la formation du Carême. En revanche, il regrettera de ne trouver que peu d'indications sur le développement du Sanctoral du XIII^e^ siècle à nos jours et sur les divers facteurs qui ont contribué à cette multiplication des fêtes : en montrant pourquoi ces fêtes ont été introduites, on eût montré du même coup pourquoi elles peuvent aujourd'hui être réduites ou supprimées. De fait, le calendrier chrétien reste en pleine évolution, et la question de la fixation de la date de Pâques, que discute le dernier chapitre, est plus que jamais à l'ordre du jour, maintenant que les vacances de Pâques ne coïncident plus nécessairement avec la fête qui leur donne leur nom.

Ce livre n'est pas seulement un livre d'histoire : les transformations du calendrier reflètent presque toujours une évolution de la piété du peuple chrétien; par ailleurs, le fait que l'Église célèbre le mystère du salut dans le triple cycle quotidien, hebdomadaire et annuel, constitue le meilleur point de départ d'une théologie du temps.

PH. R.

Dom J. FROGER : *Le Concile de Trente a-t-il prescrit de donner des explications en langue vulgaire pendant les cérémonies liturgiques?* Coll. « Bibliotheca Ephemerides Liturgicae », 26. Éd. liturgiche, Rome, 1959; 82 pp.

Lorsque, il y a quelques années, les premiers commentateurs ont fait leur apparition dans les célébrations liturgiques, on a parfois invoqué, pour légitimer leur intervention, deux décrets du Concile de Trente. Un examen méticuleux des Actes du Concile a amené Dom Froger à cette conclusion que « les Pères prévoient seulement, pour la messe, le sermon traditionnel qui interrompt la fonction à un moment donné, et pour les sacrements, une instruction qui précède la fonction » (p. 73). Encore que cette conclusion doive probablement être nuancée (cf. *La Maison-Dieu*, n° 61, pp. 41-47), la question n'a plus maintenant qu'un intérêt historique, puisque l'Instruction *De musica sacra* du 3 septembre 1958 a donné une existence légale au commentateur.

PH. R.

A.-A. KING : *Liturgies of the past.* Longmans, Londres, 1959; 487 pp.; 70 sh.

Achevant son grand travail de recherches au travers des diverses liturgies chrétiennes, l'auteur, après avoir étudié les liturgies orientales, celle de Rome, puis celles des Ordres religieux, des sièges primatiaux de Lyon, Milan, Braga et Tolède, nous donne un volume sur les rites occidentaux du moyen âge aujourd'hui disparus. Les Iles Britanniques reçoivent à juste titre une place de choix; des rites celtiques bien mal connus à ceux de l'Angleterre médiévale, elles furent en effet un lieu privilégié d'expression liturgique. La reconstitution de l'histoire et des formes du rite gallican ne dispose, elle aussi, que d'une base documentaire bien étroite.

Du moins l'auteur disposait-il des recherches nombreuses de ses prédécesseurs et de plusieurs tentatives de synthèse. Ce sera par contre pour beaucoup une découverte que de pouvoir lire une étude d'ensemble sur les rites d'Aquilée et Bénévent, et surtout sur celui de la lointaine Nidaros (Trondheim). Grâce à ces monographies bien informées et riches de citations, on pourra prendre conscience de la richesse des liturgies occidentales et des trésors spirituels qu'elles recèlent. C'est un instrument de travail du plus haut intérêt pour le renouveau liturgique.

I.-H. D.

JOSEF A. JUNGMANN, s.j. : *The early liturgy to the time of Gregory the Great.* « Liturgical Studies », 6, University of Notre-Dame Press (Indiana), 1959; 314 pp.; $ 5.75.

Les cours d'été de l'Université Notre-Dame ont déjà donné matière à plusieurs publications de valeur. Cependant l'un des premiers, celui donné en 1949 par le P. Jungmann, n'avait pas encore été édité. Ce retard se trouve largement compensé par les mises au point dont le traducteur, le P. F. A Brunner, a pu faire profiter la publication. Celle-ci se trouve ainsi représenter l'ouvrage d'ensemble le plus à jour sur la période si complexe et si mal connue de la formation des grandes structures et des diverses familles liturgiques. La codification de la liturgie romaine opérée par saint Grégoire dans les dernières années du VI^e^ siècle trouve en effet son correspondant aux alentours de la même époque dans les autres rites; elle marque la fin de la grande période créatrice. Parmi les éléments qui ont marqué leur influence durant les six premiers siècles, le P. Jungmann s'arrête en particulier, après le donné fondamental de l'âge apostolique, sur la lutte contre le gnosticisme et sur la rencontre avec les usages païens après la paix de l'Église. Cela nous vaut entre autres quelques bonnes pages sur le mystère liturgique chrétien et les religions à mystère. L'auteur accorde également un intérêt tout spécial aux dévotions caractéristiques des diverses époques. Quelques pages trop brèves sont réservées aux liturgies orientales, mais la liturgie romaine au temps de saint Grégoire est présentée avec toute la précision souhaitable.

I.-H. D.

Documents catéchétiques. Publication trimestrielle dirigée par le R. P. PAPILLON, o.p. : 1. *La Messe.* 2. *Les Temps apostoliques.* 3. *Le Baptême.* 4. *Unité des chrétiens.* 5. *La Passion.* 6. *L'Ordination des prêtres.* Éd. CEFAG. Paris, 1959 et 1960; chaque numéro : 7,80 NF.

Comment parler de façon utile du baptême ou de l'ordination à des enfants si l'on ne peut leur mettre des images sous les yeux ? Les catéchistes en quête d'images significatives les trouveront dans ces cahiers

qui, pour chaque sujet traité, offrent une quinzaine de photographies de grand format (30×24 cm.) montrant les principales étapes d'une fonction liturgique ou les lieux privilégiés de l'histoire du salut. Chaque cahier contient en outre quelques pages d'introduction et d'explication des photos, qui aideront le catéchiste à faire réfléchir les enfants et à les faire passer du signe à la réalité signifiée. Les textes du deuxième fascicule sont dus au P. Dalmais, ceux du quatrième au P. Le Guillou, les autres au P. Papillon. Les prochains cahiers continueront à traiter de la liturgie, de l'histoire sainte et de l'histoire de l'Église. Nous croyons que ces *Documents* répondent à un besoin réel, et y répondent de façon efficace.

PH. R.

BERNARD TEYSSÈDRE : *Le sacramentaire de Gellone et la figure humaine dans les manuscrits francs du VIII^e siècle*. Coll. « Visions méridionales ». Éd. Privat, Toulouse, 1959; 166 pp.; 3.400 fr.

Par la richesse de son contenu comme par la beauté de l'exécution, le sacramentaire de Gellone est l'un des plus précieux manuscrits liturgiques parvenus jusqu'à nous. Son édition, longtemps attendue et enfin prochaine, est impatiemment désirée de tous les liturgistes. Mais cette véritable somme liturgique, qui nous conserve, à côté des pièces d'origine romaines, quelques éléments de l'ancienne liturgie des Gaules, est aussi un répertoire iconographique dont on n'avait pas jusqu'ici mis en valeur toute l'importance. Exécuté aux environs de 770 dans un monastère difficile à situer, mais qui appartenait vraisemblablement au diocèse de Meaux, le sacramentaire de Gellone, par son abondante illustration, nous permet d'entrevoir quelque chose de l'univers d'images que pouvaient évoquer les textes liturgiques à la veille de la renaissance carolingienne. L'auteur du présent livre, malheureusement dépassé par de trop nombreuses négligences de rédaction, a centré son étude sur la représentation de la figure humaine, mais, à travers elle et grâce à la vaste information qu'il met en œuvre, c'est tout un aspect de la vie spirituelle d'une époque fort mal connue qui se découvre à nos yeux. Peut-être cependant l'attention trop exclusive portée à la condition humaine marque-t-elle cette belle étude d'une note de pessimisme exagéré. Les temps étaient mauvais, certes, les natures étaient rudes; mais l'amour du Christ ne donnait-il pas un sens plus lumineux à la vie de ces moines ?

I.-H. DALMAIS.

DIVERS

JACQUES CHEVALIER : *Entretiens avec Bergson*. Librairie Plon, Paris, 1959; 318 pp.; 15,40 NF.

Au Congrès Bergson, la voix d'un disciple, d'un fils, d'un ami n'avait pas été entendue pour rendre hommage à ce maître de la pensée française dont il avait, par un livre et tant de conférences, interprété la méthode et la doctrine. Mais voici que paraissent les *Entretiens*. Perte ou gain ?

L'auteur nous fait pénétrer avec lui et par lui dans l'intimité personnelle et familiale du philosophe retiré du monde, malade, solitaire, poursuivant infatigablement cette recherche de la vérité totale à laquelle il avait voué sa vie, lisant et interrogeant les mystiques, les plus grands et les plus humbles, les morts et les vivants, rencontrant d'éminents spirituels, tel Monsieur Pouget au bord de la tombe. L'évocation du Lazariste aveugle arrivant à tâtons dans le salon du maître, au bras d'un ami, est émouvante, non

moins que n'est important le dialogue qui s'engage entre ces deux hommes. On nous apprend que, dans ces cheminements vers Dieu, des médiations surnaturelles ont joué, parmi lesquelles celle de la Mère Prieure du Carmel de Montmartre, dont une lettre est reproduite, qui est de toute beauté (pp. 87-89). Là même, le silence n'eût-il pas été préférable ? Il n'est pas bon de livrer tous les secrets du Roi, même pour révéler les « Magnalia Dei ».

Il est très regrettable que le témoin — dont la sincérité est transparente — n'ait pas cru devoir disparaître derrière le témoignage. Était-ce possible ? L'auteur nous rapporte ce jugement de Bergson sur Lachelier : « S'effacer en tout, marque de la véritable grandeur » (p. 130). Ce fut celle de Bergson. Quand on traite de la vie mystique de ses héros, c'est à cette vérité qu'il importe d'accéder. Tout le reste est vanité.

P. B.

O. CLÉMENT : *Transfigurer le temps*. Notes sur le temps à la lumière de la tradition orthodoxe. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1959; 219 pp.

Il y a un temps du péché et de la mort que l'ascète, continuant la geste du Christ, doit abolir en lui; car le temps des hommes peut n'être que « l'illusion arachnéide » par laquelle l'existence tisse sa toile inconsistante. Mais le changement, expérience si redoutable de notre nature, peut aussi devenir pour nous comme une aile. C'est à partir de ces deux intuitions, si brillamment développées par Grégoire de Nysse, que s'ordonne tout l'essai d'Olivier Clément.

« Le temps que nous offre le Christ est secrètement stable, parce que tous nos crimes sont déjà pardonnés et qu'il ne nous est rien demandé d'autre que le repentir et l'humilité. » Aussi bien l'éternité peut-elle toujours pénétrer le temps de sa lumière; déjà l'instant de la Création avait réalisé ce prodige; mais si la chute a mêlé à ce temps pur celui qui mène à la mort, de la Résurrection procède une durée nouvellement transfigurée. Maintenant, sous l'économie du Saint-Esprit, c'est proprement « l'histoire de la lumière ». Mais cette lumière n'est pas seulement pour faire voir : elle est un feu qui consume et fait ainsi des saints. Unique est donc la situation présente de l'homme : « La transcendance désormais est immanente au temps lui-même, elle vient à l'homme « d'en-bas », du fond de son néant de créature, de telle sorte qu'il ne peut plus se réfugier « loin de Dieu ». L'imitation du Christ n'est pas seulement le souvenir de sa destinée humaine douloureuse répété dans la vie de chaque chrétien, mais une configuration au « *Christ total*, à la fois kénotique *et* glorifié, crucifié *et* ressuscité ».

Voilà quelques-unes des vues profondes que nous propose Olivier Clément. Il les présente comme le bien de la tradition orthodoxe, et nous ne doutons pas qu'en effet les Églises séparées de l'Orient chrétien vivent aujourd'hui encore de ces richesses. Pour une part, ce bien est aussi le nôtre : le bienfait d'un tel livre est de nous le rappeler. Cependant, à l'or se mêle parfois un métal moins pur. Le livre d'Olivier Clément se lit avec enthousiasme, et pourtant on reste sur la réserve devant certaines pages. Outre que les positions proprement latines ne sont pas toujours très heureusement comprises (sur le développement dogmatique, par exemple), on se demande si les vues de l'auteur sur l'apocatastase rejoignent exactement la vérité de la Révélation. Est-il possible de ne mettre de limites « ni à la liberté de Dieu ni à celle de l'homme » ? Il faudrait distinguer... et c'est ici précisément que la théologie occidentale serait d'un utile contrepoids.

Guy Lafon.

BLAISE PASCAL : *Pensées*. Texte intégral établi par Z. Tourneur et D. Anzieu, « Bibliothèque de Cluny », Librairie A. Colin, Paris, 1960; 2 tomes, 350 et 302 pp.

L'une des meilleures éditions qui nous ait été donnée des *Pensées* de Pascal. Celle-ci reprend le travail de Z. Tourneur. D. Anzieu l'a nettement amélioré, en tenant compte des inédits découverts par M. Lafuma, en publiant trois des meilleurs documents capables de nous introduire à une juste compréhension des *Pensées* : la *Préface* de Port-Royal, le *Discours* de Filleau de la Chaise, l'*Entretien avec M. de Saci*, en signalant en notes les textes et contextes des allusions ou emprunts de Pascal à Aristote, saint Augustin, Montaigne, etc., enfin en faisant de ces deux tomes un instrument de travail grâce aux bibliographies, index, lexiques et tables de concordance qui les complètent.

Nous tenons à signaler la réédition de chacun des livres suivants qui se recommandent par leur qualité. On se reportera à la recension détaillée que la Revue en a donné pour leur première édition :

P.-J. HOUYVET : *Jésus, que ma joie demeure*. Secrétariat du Rosaire, Paris; 148 pp. — Cf. *La Vie Spirituelle*, décembre 1948, p. 546.

Dom G. LEFEBVRE : *Prière pure et pureté du cœur*. Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 160 pp.; — Cf. *La Vie Spirituelle*, mai 1954, p. 551.

R. LAURENTIN : *Court Traité de Théologie mariale*. Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 170 pp. — Cf. *La Vie Spirituelle*, mars 1955, p. 326.

P.-R. BERNARD, o.p. : *Le Mystère de Jésus*. Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 2 vol., 576 et 620 pp.; 32 NF. — Cf. *La Vie Spirituelle*, juillet 1957, pp. 101-103.

Louis EMPAIN : *Les saints nous parlent*. Coll. « Les Écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1957; 216 pp. — Cf. *La Vie Spirituelle*, mai 1959, p. 560.

LIVRES REÇUS

VOILLAUME (M.) : *La messe, les prêtres*. Éd. du Seuil, Paris, 1960; 176 pp.

BALINT (M.) : *Le médecin, son malade et la maladie*. Traduit de l'anglais par J. P. VALABREGA, « Bibliothèque de psychanalyse et de psychologie clinique », P.U.F., Paris, 1960; 364 pp.; 18 NF.

BARTH (K.) : *Aux captifs la liberté*. Prédications 1934-1959. Traduction d'É. MARTIN. Labor et Fides, Genève, 1960; 200 pp.

BLANCHET (Mgr A.) : *La Littérature et le Spirituel*, t. II : *La Nuit de Feu*. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1960; 288 pp.; 9,90 NF.

CAMELOT (P.-Th., o.p.) : *Spiritualité du Baptême*. Coll. « Lex Orandi ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 286 pp.

CARDONNEL (J., o.p.) : *Du Bon Dieu au Dieu vivant*. Éd. de l'Épi, Paris, 1960; 144 pp.; 6,30 NF.

CARRÉ (A.-M., o.p.) : *Le Sacerdoce des laïcs*. Conférences de Notre-Dame de Paris. Éd. du Cerf, Paris, 1960; 184 pp.

CAYRAC (G.) : *Portrait de Karl Barth*. Labor et Fides, Genève, 1960; 136 pp.

CHAMBOREDON (P.) : *Réalité et convention*. Librairie A. Colin, Paris, 1960; 164 pp.

CHARMOT (F., s.j.) : *La Sainte Vierge et la mystique des vœux*. Éd. Lethielleux, Paris, 1960; 144 pp.; 7,90 NF.

CHARUE (Mgr A.-M., évêque de Namur) : *Le clergé diocésain, tel qu'un évêque le voit et le souhaite*. Desclée et Cie, Tournai, 1960; 320 pp.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE : *Le Pédagogue*, t. I. Introduction et notes par H.-I. MARROU, traduction par M. HARL. Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 300 pp.

COLOMBÁS (Dom G.-M.) : *Paraiso y vida angelica. Sentido Escatologico de la vocacion cristiana*. Biblioteca « Vida Cristiana ». Abbaye de Montserrat, 1958; 308 pp.

DANIÉLOU (M.) : *Vous prierez ainsi*. Coll. « Vie et Prière ». Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 212 pp.; 6 NF.

DEBIDOUR (V.-H.) : *Brève Histoire de la Sculpture chrétienne*. Coll. « Je sais — je crois ». Librairie A. Fayard, Paris, 1960; 128 pp.; 3,50 NF.

De Oratione juxta B. Humbertum de Romanis, o.p., par M. HÉRING, o.p. Bibliotheca Dominicana, n° 1. Sancta Sabina, Roma, 1960; 164 pp.

DESPONT (Abbé J.) : *Afrique, terre chrétienne ?* Éd. Saint-Paul, Paris, 1960; 220 pp.

DUQUAIRE (H.) : *Les chrétiens en Allemagne de l'Est*. Éd. Guy Victor, Paris, 1960; 192 pp.; 7,50 NF.

FRAGNY (R. DE) : *Maurice Ravel*. Coll. « Nos amis les Musiciens », E.I.S.E., Lyon, 1960; 106 pp.; 5,55 NF.

FRISQUE (J.) : *Oscar Cullmann. Une théologie de l'histoire du salut*. « Cahiers de l'actualité religieuse ». Casterman, Paris, 1960; 284 pp.

GILBERT (R.) : *L'ardente vie de saint Vincent de Paul*. Éd. Vitte, Lyon, 1960; 102 pp.

HENRY (P., s.j.) : *Saint Augustine on Personnality*. The Saint Augustine Lecture Series. Éd. McMillan, New York, 1960; 46 pp.

HESBERT (Dom R.-J.) : *Monsieur Vincent, Maître de Vie Spirituelle*. Éd. Alsatia, Paris, 1960; 208 pp.

KLOSTER (Yv.) : *Les garçons et moi*. Casterman, Paris, 1960; 144 pp.

LÉON XIII : *Le Saint-Esprit « Divinum illud »* (Lettre encyclique du 9 mai 1897). Éd. La Bonne Presse, Paris, 1960; 44 pp.

LESAGE (G., o.m.i.) : *Vers une haute Perfection*. Éd. de l'Université d'Ottawa, 1960; 190 pp.

Liber Sacramentorum Romanae Ecclesiae (*Sacramentarium Gelasianum*). « Rerum Ecclesiasticarum Documenta. Series Minor ». Konkordantztabellen. Casa Editrice Herder, Roma, 1959; 224 pp.

Liber Sacramentorum Romanae Ecclesiae, Ordinis anni circuli (*Sacramentarium Gelasianum*). Coll. « Rerum Ecclesiasticarum Documenta. Series Major ». Casa Editrice Herder, Roma, 1960; 316 pp.

MARGOT (J.-C.) : *Les Épîtres de Pierre*. Commentaire. Préface de P. BONNARD. Labor et Fides, Genève, 1960; 142 pp.

Messale domenicano. 2d edizione a Cura di P. Angelico FERRUA, o.p. Turin, 1959; 1.860 pp.

La Métaphysique et l'ouverture à l'expérience. Seconds entretiens de Rome publiés sous la direction de F. GONSETH. P.U.F., Paris, 1960; 294 pp.; 12 NF.

MOIX (Candide) : *La pensée d'Emmanuel Mounier*. Coll. « Esprit, La condition humaine ». Éd. du Seuil, Paris, 1960; 350 pp.

Morale chrétienne et morale marxiste. Ouvrage collectif. Coll. « Christianisme et actualité ». Éd. La Palatine, Paris, 1960; 240 pp.; 6,95 NF.

Notre-Dame de Banneux, t. III. Documents Épiscopaux de S. Exc. Mgr KERKHOFS, évêque de Liège. Éd. Dessain, Liège, 1959; 236 pp.

OUSPENSKY (L.) : *Essai sur la théologie de l'icône dans l'Église orthodoxe*, I. « Recueil d'Études Orthodoxes ». Éd. de l'Exarchat Patriarcal Russe en Europe, Paris, 1960; 230 pp.; 12 NF.

Pénitence et engagement dans le monde. Coll. « Spiritualité du laïcat ». L'Action Catholique canadienne, Montréal, 1960; 198 pp.

PIAULT (B.) : *La Création et le péché originel.* Éd. Spes, Paris, 1960; 334 pp.; 12,50 NF.

Le Psautier des Jeunes, adapté par G. VAUTHIER. Lettre-Préface de S. Em. le cardinal GERLIER. Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 96 pp.; 3,60 NF.

RAHNER (K.) : *Écrits Théologiques*, t. II. Traduction de R. GIVORD et H. DECLÈVE. Coll. « Textes et Études théologiques ». Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 194 pp.; 9,90 NF.

ROLLET (H., s.j.) : *Andrée Butillard et le féminisme chrétien.* Éd. Spes, Paris, 1960; 204 pp.; 7,05 NF.

RONDET (H., s.j.) : *Les Dogmes changent-ils? Théologie de l'histoire du Dogme.* Coll. « Je sais — je crois ». Librairie A. Fayard, Paris, 1960; 126 pp.; 4 NF.

RONDET (H., s.j.) : *Introduction à l'étude de la théologie du mariage.* Coll. « Théologie pastorale et spiritualité, recherches et synthèses, VI ». Éd. Lethielleux, Paris, 1960; 202 pp.; 9,60 NF.

Saint IGNACE DE LOYOLA : *Exercices spirituels.* Traduits et annotés par F. COUREL, s.j. Coll. « Christus ». Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 232 pp.

Saint PIERRE (M. DE) : *Monsieur Vincent.* Illustré par M. GÉRARD. Coll. « La Terre Promise ». Casterman, Paris, 1960; 40 pp.; 7,50 NF.

SALET (G., s.j.) : *Plus près de Dieu.* III. Brèves réflexions pour les fêtes et les dimanches. Éd. Lethielleux, Paris, 1960; 160 pp.; 6,30 NF.

SARMENT (A. DU) : *Claudel et le prêtre.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1960; 60 pp.; 24 fr. B.

STENDHAL : *Chroniques italiennes.* Texte présenté par M. CROUZET. Bibliothèque de Cluny. Librairie A. Colin, Paris, 1960; 406 pp.

SUBTIL (J., s.j.) : *La Vocation et les vœux.* Coll. « Retraites et récollections sur la vie religieuse ». Apostolat de la Prière, Toulouse, 1960; 170 pp.

SUBTIL (J., s.j.) : *Instrument dans la main de Dieu.* Coll. « Retraites et récollections sur la vie religieuse ». Apostolat de la Prière, Toulouse, 1960; 128 pp.; 4,50 NF.

VANDON (E.) : *Enfin l'aurore.* Traduit de l'anglais par S. MAROT. Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 240 pp.

VANN (G.) et MEAGHER (P.-K.) : *Changer les pierres en pain. La grande tentation.* Traduit par M. CHAVANON. Coll. « Siècle et catholicisme ». Mame, Paris, 1960; 224 pp.; 8,73 NF.

VARILLON (F., s.j.) : *Éléments de doctrine chrétienne*, t. I, Éd. de l'Épi, Paris, 1960; 300 pp.; 12 NF.

VILLAIN (J., s.j.) : *L'Église et le capitalisme.* Coll. « Questions posées aux catholiques ». Éd. Privat, Toulouse, 1960; 140 pp.; 4 NF.

VISSER'T HOOFT (W.-A.) : *Les exigences de notre vocation commune.* Traduit de l'anglais par P. MAURY. Coll. « Croire, penser, espérer ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1960; 136 pp.

Vocation Sacerdotale, Recherche Théologique. Numéro hors série de la Revue *Vocations sacerdotales et religieuses*, mars 1960; 175 pp.

WEGENER (G.-S.) : *La Bible et nous.* Traduit de l'allemand par M. MULLER-STRAUSS. Flammarion, Paris, 1960; 284 pp.

Weltkirchenlexikon. Handbuch der Œkumene. Kirchentages herausgegeben von F.-H. LITTEL und H.-H. WALZ. Kreuz verlag, Stuttgart, 1960; 1.758 pp.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

AUTOUR DE SAINT PAUL

Daniel-Rops, Saint Paul, conquérant du Christ, p. 215. Les Épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite. Les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens. Les Épîtres de saint Paul aux Galates et aux Romains. Les Épîtres de saint Paul aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens, aux Éphésiens. Les Épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens. Les Actes des Apôtres, p. 216. W. Luthi, Les Actes des Apôtres, p. 216. S. Zedda, Prima Lettura di San Paolo, p. 216. B. Rigaux, Saint Paul, Les Épitres aux Thessaloniciens, p. 217. S. Lyonnet, Quaestiones in Epistulam ad Romanos, p. 217. J. Munck, Christus und Israel, p. 217. H. Roux, Les Épîtres pastorales, p. 217. H. Urs von Balthasar, La Prière contemplative. Thessalonischer und Pastoralbriefe des heiligen Paulus, pp. 217, 218. K. H. Rengstorf, Apostolat und Predigtamt, p. 218. J. Munck, Paulus und die Heilsgeschichte, p. 218. B. Gaertner, The Areopagus Speech and Natural Revelations, p. 219. O. Cullmann, Christologie du Nouveau Testament, p. 219. R. Leivestad, Christ the Conqueror, p. 220. G. Luleen, Christus Victor, p. 220. C. Spicq, Vie morale et Trinité sainte selon saint Paul. Agapè dans le Nouveau Testament, pp. 220, 221. L. Bouyer, La spiritualité du Nouveau Testament et des Pères, p. 221. G. Schrenk, Studien zu Paulus, p. 221. G. Bornkhamm, Das Ende des Gesetzes, p. 221. G. Didier, Désintéressement du chrétien, p. 221. The Root of the Vine, p. 222. The Background of the New Testament and its Eschatology. M. Magnuson, Der Begriff « Verstehen » in exegetischem Zusammenhang unter besonderer Berücksichtigung der paulinischen Schriften, p. 223 (L.-M. Dewailly).

LITURGIE

Lectionnaire latin-français. Lectionnaire français, p. 224 (Ph. Rouillard). — Documenta Pontificia ad instaurationem liturgicam spectantia, p. 225 (Ph. R.). — M. Righetti, Manuale di storia liturgica, p. 225 (Ph. R.). — N. Maurice Denis-Boulet, Le calendrier chrétien, p. 226 (Ph. R.). — Dom J. Froger, Le Concile de Trente a-t-il prescrit de donner des explications en langue vulgaire pendant les cérémonies liturgiques ? p. 226 (Ph. R.). — A. A. King, Liturgies of the past, p. 227 (I.-H. D.). — J. A. Jungmann, The early liturgy to the time of Gregory the Great, p. 227 (I.-H. D.). — Documents catéchétiques, dirigés par le R. P. Papillon, p. 227 (Ph. R.). — B. Teyssedre, Le sacramentaire de Gellone et la figure humaine dans les manuscrits francs du VIII[e] siècle, p. 228 (I.-H. D.).

DIVERS

J. Chevalier, Entretiens avec Bergson, p. 228 (P. B.). — O. Clément, Transfigurer le temps, p. 229 (Guy Lafon). — B. Pascal, Pensées, p. 230. — P.-J. Houyvet, Jésus, que ma joie demeure, p. 230. — Dom G. Lefebvre, Prière pure et pureté du cœur, p. 230. — R. Laurentin, Court Traité de Théologie mariale, p. 230. — P.-R. Bernard, Le Mystère de Jésus, p. 230. — L. Empain, Les saints nous parlent, p. 230.

LES DERNIERS DISQUES DE

Jéricho

L'ARCHE DE NOÉ

Le poète Jules Supervielle a écrit des contes délicieux, pleins de fantaisie, d'humour et de ferveur. Voici l'un d'entre eux, interprété par d'excellents acteurs.

L'arche de Noé raconte, avec la liberté inhérente à toute œuvre poétique, l'épisode que nous lisons au livre de la Genèse.

LE MARIAGE DES ENFANTS DE DIEU

Le mariage dans l'Ancien et le Nouveau Testament, le sacrement selon la liturgie catholique, le sens mystique de l'union des époux : tel est le sujet de cette nouvelle production JÉRICHO. Le P. Carré a écrit un avant-propos pour la brochure accompagnant le disque.

Chaque disque 33 tours, 25 cm Standard : **17,65** NF
(+ **1,20** port)

En préparation :

LE BAPTÊME

Rappels :

LES PROPHÈTES ONT ANNONCÉ LE CHRIST

Un disque 33 tours, 25 cm : **17,65** NF (+ **1,20** port)
Une brochure de 24 pages jointe au disque en donne le texte intégral.

LES QUINZE MYSTÈRES DU ROSAIRE

Les mystères joyeux - Les mystères douloureux - Les mystères glorieux

Chaque disque 33 tours, 25 cm : **17,60** NF (+ **1,20** port)

JÉRICHO, 31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. Paris 11.325.10